

LA CONFESSIO

POURQUOI ON SE CONFESSE ?

POURQUOI ON NE SE CONFESSE PAS

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

RETRAITES DE NOTRE- AME

<i>La Destinée</i> , 1 vol. in-12	3 fr.
<i>L'Éternité</i> , 1 vol. in-12.	3 fr.
<i>La Prévarication</i> , 1 vol. in-12.	3 fr.
<i>Le Châtiment</i> , 1 vol. in-12.	3 fr.
<i>Les Passions</i> , 1 vol. in-12.	3 fr.
<i>Le Prodigue et les prodiges</i> , 1 vol. in-12. . .	3 fr.

<i>L'Article 7 devant la loi et la raison</i> , in-8°. .	3 fr.
LE MÊME, in-12.	1 fr.
<i>Photographie du P. Félix</i>	1 fr.
<i>L'Économie sociale</i> , 1 vol. in-12.	1 fr.
<i>Guerre aux Jésuites</i> , 1 vol. in-12	1 fr.
<i>L'Œuvre du Vénérable de la Salle</i> , 1 vol. in-8°. .	1 fr.

R. P. FÉLIX, S. J

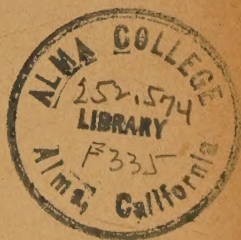
LA CONFESSION

POURQUOI ON SE CONFESSE ?

POURQUOI ON NE SE CONFESSE PAS ?

Septième Retraite de Notre-Dame de Paris

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

P. TÉQUI, LIB.-ÉDITEUR

29, rue de Tournon, 29

1905

30182

PRÉFACE

L'homme instruit de sa destinée, sait qu'une éternité de bonheur lui est promise et qu'il doit la mériter. S'il vient à prévariquer, le châtiement prendra la place de la récompense que lui préparait la divine bonté. Or l'expérience nous apprend que la prévarication est la suite ordinaire des passions qui ne sont pas réprimées. A l'exemple du prodigue de l'Evangile, de nombreux prodigues abandonnent la maison paternelle. Mais le repentir peut les y ramener. A quelles conditions le pardon leur sera-t-il accordé? Dieu, pour pardonner, demande la confession. Mais la confession est pour beaucoup un épouvantail. Il importe donc de faire comprendre combien l'homme méconnaît son suprême intérêt, lorsqu'il recule devant l'accomplissement d'un devoir qui serait pour lui le gage du salut. Tel est l'objet de la présente retraite, complément naturel des retraites précédentes. En montrant la nécessité et les effets de la confession, elle manifeste l'injustice des raisons qui en détournent et en éloignent un trop grand nombre de chrétiens.

LA CONFESSION

POURQUOI ON SE CONFESSE

POURQUOI ON NE SE CONFESSE PAS

LA CONFESSION DEVANT LA RAISON

Vade, ostende te sacer-
doti
Allez, montrez-vous au
prêtre. (Luc. v. 14.)

Messieurs,

Après avoir montré, dans les exercices précédents, comment tous les *Prodigues*, à l'imitation de celui de l'Evangile, sont entraînés par leurs passions à la fuite du Père céleste, par cette fuite à la débauche, par la débauche à toutes les ruines, et par ces ruines à la servitude; nous avons montré comment le pécheur revient à Dieu, et comment Dieu revient au pécheur; et nous avons assisté, avec une religieuse émo-

tion, au spectacle ravissant de sa réconciliation (1).

Mais, Messieurs, il y a une chose qui, dans le Christianisme, d'après l'institution du divin Réparateur, doit préluder à ce mystère de la réconciliation, et qui, d'ordinaire en est la condition essentielle et indispensable; une chose, dans la vie chrétienne, d'une portée décisive, et qui tient au plus intime du Christianisme pratique; une chose qui, par son importance même, divise les chrétiens en ces deux grandes catégories, à savoir, ceux qui l'acceptent et ceux qui la répudient; ceux qui la pratiquent et ceux qui la négligent; cette chose se nomme la CONFESSION : la confession, qui exerce sur les âmes chrétiennes je ne sais quelle mystérieuse attraction, et à laquelle des multitudes viennent demander appui, force et consolation, et qui inspire à d'autres multitudes je ne sais quelle frayeur et quelle répulsion.

Partout où se trouve une église catholique, il est, dans ce temple, un endroit qui en est le complément indispensable; lieu réservé, d'or-

(1) Voir tome v, *Les Passions*, et tome vi, *Les Prodiges*

dinaire enveloppé d'ombre et de silence, et qui semble fait tout exprès pour être le lieu des confidences et des aveux. Là, un homme est assis, représentant la miséricorde et la bonté du Père qui est au ciel, devenu par lui visible sur la terre; cet homme est un prêtre.

Là viennent des hommes et des femmes, des vieillards et des enfants, des riches et des pauvres, des nobles, des bourgeois, des ouvriers; tous ceux, en un mot, qui éprouvent le besoin de s'ouvrir, de se repentir, de pleurer et d'être pardonnés. Tous s'approchent, s'agenouillent et s'accusent en frappant leur poitrine. Le prêtre les bénit; il prononce, en étendant sur eux la main, des paroles mystérieuses, et tous se retirent consolés, si ce n'est toujours justifiés. On dirait qu'il y a là de secrets attraites pour toutes les âmes qui ont besoin d'innocence, de paix et de consolation.

Mais, tandis que le confessionnal exerce sur des multitudes cette mystérieuse attraction; il en est qui éprouvent, devant ce tribunal des aveux, l'instinctive répulsion dont je viens de parler.

Il ne faut pas s'en étonner: la confession constituant l'acte le plus décisif du Christianis-

me pratique, subit la destinée du Christianisme lui-même. Or, le Christianisme exerce partout, dans l'humanité, d'un côté l'attraction et de l'autre la répulsion. Ainsi en doit-il être, ainsi en est-il, en effet, pour la confession.

L'attraction du confessionnal nous dit pourquoi on se confesse; et sa répulsion nous dit pourquoi on ne se confesse pas.

Je me propose, surtout, de vous révéler, dans les exercices de cette semaine, les vraies raisons de l'*attraction* qu'exerce sur les âmes le mystère de la confession; ce qui revient à vous dire *pourquoi on se confesse*, c'est-à-dire, pourquoi, même abstraction faite du précepte ecclésiastique qui ordonne de se confesser au moins une fois l'an, la confession, par les bienfaits et les consolations dont elle est la source, et par la paix et le bonheur qu'elle procure, attire les âmes qui la fréquentent.

Mais, parce que le côté répulsif de la confession doit contribuer à nous faire mieux voir son côté attractif, j'essayerai de montrer d'abord la vraie raison de la répulsion du confessionnal; en d'autres termes, pourquoi, même en étant croyant et catholique, on ne se confesse pas.

Ce discours, Messieurs, prétend parler moins à votre cœur qu'à votre raison ; car je me bornerai à vous montrer que la répulsion de la confession ne peut s'expliquer par la raison, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de raison contre la confession. Le cœur trouvera, dans ce qui doit suivre, sa part légitime et prépondérante. Mais pour le moment, je le répète, c'est à votre raison que je veux m'adresser.

I.

Il s'agit donc, Messieurs, de dégager de toute ombre le vrai motif pour lequel des chrétiens, des croyants, fuient le confessionnal, malgré le précepte formel qui en impose l'obligation, et parfois vivent de longues années dans l'abstention complète de ce grand devoir. Mon but sera atteint si j'arrive, comme je l'espère, à vous montrer clairement que, dans la répulsion qui éloigne certains hommes de la confession, la raison n'est absolument pour rien. D'où la nécessité d'y chercher une autre cause.

Nous n'avons que deux manières de repousser une chose : ou nous la repoussons par notre

raison, c'est-à-dire, par le côté légitime et supérieur de nous-mêmes ; ou nous la repoussons par la passion, la passion désordonnée, c'est-à-dire, par le côté illégitime et inférieur de nous-mêmes.

Rendez-vous compte de ce qui se passe en vous, dans vos rapports avec ce qui est hors de vous, à l'égard de vos attractions et de vos répulsions ; et vous constaterez que, quand vous repoussez une chose, ou quand vous la fuyez, c'est toujours pour l'un de ces deux motifs, ou parce qu'elle est en opposition avec votre droite raison, ou parce qu'elle contredit ou froisse en vous une passion désordonnée ; ce qui revient à dire que vous avez, vis-à-vis de cette chose, une répulsion légitime ou une répulsion illégitime.

Eh bien ! j'entreprends de montrer que vous ne pouvez avoir devant la confession de répulsion raisonnable ; en d'autres termes, qu'il n'y a pas de raisons contre la confession ; j'entends de raisons qu'approuve la raison.

Je ne considère pas ici la confession au point de vue des consolations qu'elle peut donner et qu'elle donne, en effet, à ceux qui y apportent les dispositions qu'elle exige, et je laisse de

côté toutes les saintes attractions qu'elle exerce sur les âmes qui en connaissent par expérience le doux et attrayant mystère.

Je ne la veux considérer pour le moment qu'au point de vue des répulsions qu'elle pourrait inspirer, et qu'elle inspire en effet à ceux qui la désertent.

Or, considérée à ce dernier point de vue, la confession peut être examinée sous divers aspects, et notamment sous le triple aspect que voici :

On peut y chercher des causes de répulsion dans son origine, c'est-à-dire, dans le principe qui la fait exister;

Ou dans son essence, c'est-à-dire, dans les éléments essentiels qui la constituent en elle-même;

Ou dans les effets qu'elle produit.

Or, vue sous ce triple aspect, la confession ne présente absolument aucune cause de légitime répulsion; parce que la raison ne peut y trouver rien à reprendre, à blâmer, à repousser.

Ce que la confession nous présente à son *origine*, ou dans sa création, c'est le *divin*, rien que le divin, car elle est de création divine.

Ce qu'elle renferme *en elle-même*, comme ses éléments constitutifs, c'est l'aveu, le repentir du mal, la ferme résolution de se corriger; c'est-à-dire, tout ce qui est bon, juste et salutaire.

Et ce que d'ordinaire *produit* la confession, dans l'homme, la famille, la société, c'est le bienfait, et rien que le bienfait.

Dès lors, comment la raison pourrait-elle désavouer et repousser ce qui est divin dans son origine, essentiellement bon en soi, et bienfaisant dans ses effets? Où trouver, sous ce triple rapport, dans la confession, une cause de légitime répulsion?

Jetons ici un peu plus de lumière sur ces points qui, pour le bien de tous, ne sauraient être trop éclairés.

Je pourrais insister pour montrer ici que la raison ne peut repousser la confession, parce que la confession est un sacrement d'institution *divine*, et que l'Eglise nous fait une loi de la fréquenter.

Le pouvoir de remettre les péchés, confié aux Apôtres et à l'Eglise par Jésus-Christ, est affirmé avec une absolue clarté par le texte de l'Evangile: « Les péchés seront remis à ceux à

« qui vous les remettrez ; et ils seront retenus
« à ceux à qui vous les retiendrez (1). »

Et ces autres paroles adressées à saint Pierre, constitué le centre universel de la juridiction ou du pouvoir d'absoudre, ne sont pas moins décisives, pour établir la divine institution de la confession : « Je te donnerai les clefs du
« royaume des cieux ; tout ce que tu auras lié
« sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce
« que tu auras délié sur la terre sera délié
« dans le ciel (2). »

Or, il est évident que le divin Maître, en prononçant ces mots prodigieux, a prétendu créer quelque chose ; et que pouvait-il vouloir créer, en les prononçant, si ce n'est dans l'Eglise le pouvoir de juger et de pardonner les péchés ? Un moment supposez qu'il n'en soit pas ainsi ; alors que seraient ces paroles, dans la bouche de l'Homme-Dieu, si ce n'est un jeu de mots indigne de sa divine majesté ? Mais pour que l'Eglise remette ou retienne les péchés, il faut que ces péchés lui soient connus, et soient soumis à sa juridiction.

(1) Joan. xx-23.

(2) Matth. xvi-19.

Le caractère divin de la confession, considérée dans son origine ou son institution, est donc absolument incontestable pour tout chrétien qui croit à l'Evangile. Et l'on se demande, avec une sorte de stupéfaction, comment le protestantisme, qui fait profession de n'en appeler qu'à l'Evangile, ose opposer, non seulement un doute, mais une négation à cette affirmation, tout à la fois si claire et si solennelle, de l'Evangile?...

L'Eglise catholique, par une tradition constante et une pratique continue, depuis dix-neuf siècles, se porte pour garant de cette affirmation de l'Evangile ou de cette divine institution. Et, en faisant, au nom même de Jésus-Christ, un précepte de la confession, elle en atteste devant le ciel et la terre le caractère *divin*.

S'il en était autrement, si la confession n'eût été acceptée comme institution divine, et prêchée comme telle aux générations chrétiennes ; qui pourrait croire que l'Eglise fût parvenue à la faire accepter et pratiquer comme chose humaine, et au nom d'une autorité humaine ? Que n'y aurait-il pas à dire, pour établir péremptoirement l'impossibilité complète de ce

que l'on a nommé l'invention humaine de cette chose essentiellement divine? Quel miracle n'eût-il pas fallu pour faire prévaloir, se généraliser et se perpétuer dans l'humanité, une pratique qui heurtait si directement et si fortement toutes les idées et toutes les pratiques du monde païen?

Un moment imaginez que la confession n'a jamais existé, et que des novateurs hardis tentent par leur propre autorité de l'établir au milieu de vous, telle que nous la pratiquons depuis bientôt deux mille ans : quel accueil, pensez-vous, ferait notre siècle à une pareille tentative?

Il y aurait, Messieurs, tout un discours à faire sur ce point; et ce discours ne serait ni des moins curieux ni des moins intéressants. Mais je ne le ferai pas. Je parle à des chrétiens et à des croyants. Je voulais seulement ici vous rappeler, en passant, ce que vous savez et ce que vous croyez, à savoir, que la confession n'est pas une chose humaine, mais une chose divine; et que ce qui doit surtout nous préoccuper et nous frapper en elle, c'est le *divin*.

Cette considération suffirait seule rigoureu-

sement à établir ce que je veux montrer, à savoir, qu'il n'y a pas et qu'il ne peut pas y avoir, pour un chrétien, de raison contre la confession, ou de motif légitime pour fuir le confessionnal. Comme le bon sens le dit à tous, contre une institution divine, il ne peut pas y avoir de raison humaine, ou il faudrait supposer que l'humain peut avoir raison et prévaloir contre le *divin*.

Donc, même avant d'aller plus loin, je suis autorisé déjà à affirmer que, si vous éprouvez, à l'endroit de la confession, quelque répulsion, cette répulsion ne vient pas de votre raison.

Mais considérons la confession en elle-même et dans les éléments essentiels qui en constituent le sacrement; vous allez voir, même d'un rapide regard, que la raison ne peut absolument rien y trouver à reprendre et à repousser.

La confession, comme son nom même le révèle, renferme tout d'abord l'*aveu*; le libre aveu de la faute, ou de la prévarication, en vue surtout d'en obtenir le pardon. Se confesser, s'est s'accuser, c'est s'avouer coupable, dans l'espoir et la confiance de redevenir innocent. La confession, c'est la communication

entre deux âmes qui s'approchent, l'une pour faire des confidences, l'autre pour les recevoir; l'une pour avouer la faiblesse, l'autre pour donner la force; l'une attestant par ses aveux l'intention de devenir meilleure, l'autre par ses conseils l'aidant à le devenir.

Voilà, même abstraction faite du caractère divin dont nous venons de parler, ce que renferme, avant tout, la confession sacramentelle. Un moment je suppose — ce qui n'est pas — que la confession ne renferme pas autre chose que cet aveu volontaire, fait à un autre que soi, et dans le but que j'ai dit; cette libre communication, où une âme se confie et s'ouvre spontanément à une autre pour en recevoir un conseil, un encouragement, un appui, et s'il se peut, un pardon; en quoi et comment pourrait-elle être réprouvée par la raison et le bon sens? Où trouver ici une cause de légitime répulsion? Nous-mêmes que pensons-nous, d'ordinaire, d'une âme qui s'avoue, sans y être contrainte, coupable d'une faute, alors même que nous avons été nous-mêmes, peut-être, blessés par cette faute? Est-ce que cet aveu volontaire, souvent ne suffit pas à nous désarmer? Et si nous avons l'âme un peu haut placée, pouvons-

nous ne pas applaudir, au moins intérieurement, à la générosité d'un tel aveu?

Oui, quelque chose nous dit, au meilleur endroit de notre âme, qu'il n'y a là rien que nous puissions blâmer et repousser. Ce contact d'une âme faible avec une âme réputée plus forte, d'une âme coupable avec une âme vertueuse, est en soi louable et salutaire. Ce sera toujours un bien, souvent même un bonheur, de sentir tomber, sur les troubles de son âme et sur les faiblesses de son cœur, une parole calme et forte comme la parole d'une autorité divine, et en même temps douce et compatissante comme la parole d'une paternité humaine. Je ne parviens pas à deviner quelle raison, quel motif légitime vous pourriez avoir de repousser la communication de ces deux âmes, telle que je viens de la montrer.

Si vous supposez que le motif de cette communication n'est pas pur, et que le but n'en est pas saint, vous déplacez le but de l'institution, et vous n'êtes plus dans la question présente. Il s'agit de la chose, et non de l'abus, toujours possible en toute chose. Mais la chose en elle-même est bonne, légitime, absolument

irrépréhensible; et la raison contre elle n'a rien à dire.

Avec l'aveu, le sacrement de la confession renferme un second élément absolument nécessaire : la *contrition* ou le repentir; et ce second élément est préparé par le premier. L'aveu est le prélude du repentir, et la confession provoque la contrition. Au contraire, l'absence de tout aveu, ou la dissimulation, atteste d'ordinaire, avec l'obstination et l'endurcissement dans le mal, la volonté d'y persévérer. Un illustre païen, Sénèque, l'avait compris; il disait : « Vous n'avouez pas votre faute, « parce que vous avez encore l'intention de la « commettre. » Par la raison du contraire, nous pouvons dire : Vous avouez votre faute; vous annoncez, par là, votre repentir de l'avoir commise, et votre volonté de vous en corriger. Il en est ainsi : l'aveu est le signe du repentir; c'est comme un repentir qui commence, à moins qu'il ne soit lui-même — ce qui arrive parfois — le fruit du repentir. En toute hypothèse, je le répète, la contrition ou le repentir est partie, non seulement intégrante, mais essentielle du sacrement de la pénitence ou de la confession.

Je ne considère pas encore ici le repentir au

point de vue des consolations et des joies qu'il apporte au pénitent lui-même, ce que nous verrons mieux plus tard ; je le considère, en ce moment, au point de vue exclusif de la raison et du bon sens, au point de vue de sa moralité, de sa légitimité et de sa sainteté. Et je demande : où voyez-vous, dans cette chose essentiellement sainte, un motif sérieux et avouable de répulsion ? Le repentir, la contrition, qu'est-ce à dire ? Cela veut dire, se détourner du mal pour se retourner vers le bien. Or, comment se retourner vers le bien, pourrait-il être un mal ? Le repentir, c'est l'orgueilleux qui dit : Je serai humble ; c'est le voluptueux qui dit : Je serai chaste ; c'est l'égoïste qui dit : Je serai dévoué ; c'est le vicieux, enfin, qui dit : Je serai vertueux. Ce contrit, ce pénitent, fera-t-il tout ce qu'il dit et tout ce qu'il veut ? Je l'ignore ; peut-être *oui*, peut-être *non*. Mais enfin, à cette heure du retour et du repentir, le pécheur le veut ; et, à quelque chute que puissent l'exposer encore sa propre faiblesse et la tentation du monde ; à l'heure présente, il déteste le mal et il veut le bien ; il veut la justice, il veut l'ordre, il veut la vertu.

Or, vouloir tout cela, est bon, légitime,

saint. Et ici encore, la raison n'a rien à reprendre; elle ne peut dire : Je blâme; force lui est de dire : J'approuve.

Enfin, la confession doit aller encore plus loin; elle doit, par l'*absolution*, troisième élément du sacrement, aboutir au *pardon*. Oui, telle doit être la consommation du mystère : le pardon. Mais à quelle condition? A la condition de la détestation sincère du passé, et de la résolution non moins sincère pour l'avenir. Oui, le pardon du mal pour le passé, et la résolution du bien pour l'avenir : voilà le traité divin et humain qui se conclut entre l'homme et Dieu; voilà ce qu'y met Dieu et voilà ce qu'y met l'homme : Dieu y met le pardon du mal, et l'homme y met la résolution du bien.

Voici, en effet, comment peut se formuler le résultat d'une confession bien faite; voici la condition exigée par le prêtre et acceptée par le pénitent. Ecoutez le colloque où se traite ce contrat à nul autre pareil.

« Mon fils, dit le prêtre, Dieu veut te pardonner. Ce pardon est dans cette main, que je vais étendre sur toi. Si tu le veux, ce pardon va descendre dans ton âme, et avec lui l'innocence.

Le veux-tu? — Oh! oui; je le veux. — Mais écoute: voici à ton pardon la condition qui s'impose: tu as offensé le Seigneur ton Dieu et ton souverain Maître: veux-tu l'offenser encore? — Non, mon père; non, plus jamais. — Ce n'est pas tout: tu as manqué à la justice, et toute injustice demande réparation; c'est le droit. Veux-tu réparer ton injustice? — Oui, mon père, je le veux; désormais, plus de tort au prochain; plus d'injustice, jamais, non, jamais! — S'il en est ainsi, mon fils, baisse la tête; frappe ta poitrine; je t'absous. Et maintenant lève-toi: tu es innocent. »

Ainsi se termine une confession bien faite: traité, en quelque sorte, synallagmatique, renfermant d'un côté le pardon du crime et, de l'autre, la résolution de la vertu.

Voilà, Messieurs, les trois grands éléments du sacrement de la confession: aveu, repentir et résolution; aveu et repentir du mal; ferme propos et résolution du bien.

Je le demande encore une fois: de laquelle de ces trois choses peut venir une répulsion légitime quelconque? Ressuscitez par la pensée tous les philosophes, tous les sages même de l'antiquité: Socrate, Aristote, Platon, Pythagore;

posez devant leur haute raison cette institution avec ces trois éléments essentiels; et demandez-leur ce qu'ils en pensent, ce qu'ils trouvent à y blâmer et y reprendre? Tous vous répondront: « Mais, c'est très bien; c'est parfait. Nous autres païens, jamais nous n'eussions imaginé rien de tel. Mais la chose est bonne, très bonne; et pour la repousser, nous ne voyons pas de raison. »

De quoi donc pourra venir la répulsion de la confession devant notre humaine raison? Sera-ce, peut-être, des *effets* qu'elle produit? Mais de quoi est coupable la confession, au tribunal de la raison? A qui fait-elle du mal elle-même et par elle-même? Est-ce à l'individu? à la famille? à la société? Laissons de côté l'abus toujours possible en toutes choses; et demandons-nous si nous devons la repousser pour le mal qu'elle ferait dans l'humanité.

Et d'abord, que fait la confession dans *l'individu*?

Règle générale, si l'homme en subit la bienfaisante influence, elle l'empêche de succomber à la tentation du mal; et elle le relève, quand il succombe.

Lorsque la paternité et la maternité du sang

ne peuvent plus rien pour enchaîner, dans le jeune homme, des passions qu'elles voient grandir avec effroi; qu'est-ce qui garde encore la puissance de leur donner un frein et de les retenir au penchant des abîmes?... La confession. Oui, là, au saint tribunal, pour arrêter la vie près de se précipiter aux grandes prévarications, le confesseur est plus puissant que le père et la mère au foyer domestique.

Quand il se rencontre quelque part une vertu agitée et pliant au souffle de la tentation, comme le roseau plie sous le vent de la tempête, qu'est-ce qui sait encore donner à cette vertu des racines profondes et la raffermir dans le bien? La confession. Et lorsque les chastetés sont attaquées et les innocences menacées et poursuivies par le vice, qu'est-ce donc qui, d'ordinaire, sait encore leur offrir un asile et un refuge que le monde leur refuse? Le confessionnal, la grande défense des vertus et des puretés menacées de périr.

Et lorsque l'homme, non seulement a succombé à la tentation, mais est allé, de débauche en débauche, jusqu'aux extrêmes limites du mal; et, quand à force de prévarications, il a humilié en lui la dignité de

l'homme et la majesté du chrétien ; qu'est-ce qui peut encore, en le purifiant et en le réhabilitant, lui rendre l'une et l'autre ? La confession.

Ces prodiges de protection, de défense et de résurrection, accomplis au saint tribunal par la confession, sont si nombreux et tellement de tous les lieux et de tous les jours, que l'on ne songe pas même à les remarquer ; et on les remarque, en effet, d'autant moins, que ces miracles de l'ordre moral, le plus souvent se dérobent aux regards du monde, et n'ont pour témoins que le pénitent, Dieu et son ministre.

A qui la confession fait-elle du mal ? Est-ce à la *famille* ? Mais comment, je vous prie ? Qui ne voit que la famille a, dans la confession même, sa meilleure et sa plus sûre sauvegarde ?

Ce qui affermit et sauve surtout la société domestique, c'est d'un côté l'union permanente entre le père et la mère, par l'affection, la pureté et la fidélité de tous deux ; et, d'autre part, l'union de tous les enfants à l'un et à l'autre, par l'amour et l'obéissance ? De ces deux accords résulte l'harmonie de la famille.

Or, qui mieux que la confession réalise ce double accord et maintient cette harmonie ?

Qui mieux qu'elle d'abord y conserve ou rétablit, au besoin, entre les époux cette union sans laquelle disparaît l'unité qui en fait la vraie beauté? Qui étend, comme la confession, le bienfait de sa protection jusqu'au sanctuaire le plus intime de la famille, et jusqu'aux sources mêmes de la vie? Seule elle ose, et seule elle peut souvent arrêter cet égoïsme des passions, qui dévore dans leur germe des générations entières. Seule la confession, parce qu'elle se sait l'œuvre de Dieu, a cette divine audace et cette divine puissance.

Et ces deux saintes choses, qui complètent, avec l'harmonie, la félicité de la famille : l'amour et l'obéissance, qui a surtout la puissance de les développer dans l'âme des enfants?

O pères ici présents, rendez témoignage à cette parole : quand vos enfants vous paraissent-ils, à votre foyer, plus obéissants, plus aimants? C'est lorsqu'ils vous reviennent tout embaumés de l'atmosphère du confessionnal, et comme transfigurés par le mystère de cette bénédiction qui a mis dans leur volonté plus d'obéissance, dans leur cœur plus d'amour, et a fait rayonner de tout leur être plus d'innocence et de pureté. Oh ! non, on ne

saura jamais tout ce que la parole du prêtre, au confessionnal, est pour l'âme des enfants, alors qu'ils l'ouvrent, avec une foi candide, sous cette douce et céleste influence, comme une fleur au soleil.

Telle apparaît d'ordinaire, sur la famille, l'action de la confession; action protectrice, purifiante et sanctifiante, dont le charme, si j'en avais le temps, retiendrait ma parole avec mon admiration; et dont je n'ai pu vous donner en passant qu'une idée incomplète et une très faible image.

A qui donc, encore une fois, la confession fait-elle du mal? Serait-ce à la *société*? Mais, qui pourrait ne pas voir que la confession, universellement et religieusement pratiquée, serait le plus ferme rempart de la société et la plus forte sauvegarde de l'ordre social? Elle produit et maintient, dans les âmes soumises à sa féconde influence et à son divin ascendant, ces trois choses qui, entre plusieurs autres, sont les principaux appuis de la société publique: l'autorité, la propriété et la religion; la propriété qui en est la base matérielle; l'autorité qui en est la base morale; et la religion qui en est la base divine.

Oui, la confession produit le respect de la *propriété*, et en défend, avec une absolue indépendance et une prodigieuse puissance, les droits inviolables. Je n'ai pas ici à démontrer le bien fondé de ces droits ; je les suppose reconnus par vous tous, Messieurs ; et je me contente de vous dire : On menace aujourd'hui d'ébranler la base matérielle de l'ordre social, en attaquant et en niant la propriété, la propriété individuelle. Ces attaques et ces négations jettent dans les âmes des alarmes trop justifiées ; et l'on se demande, avec une légitime inquiétude, qui pourra raffermir, dans les générations vivantes, ce droit de la propriété si universellement reconnu depuis qu'il existe des sociétés, et aujourd'hui si violemment attaqué par des novateurs et des révolutionnaires en délire. Qui empêchera de s'écrouler tout à fait cette base, sans laquelle la société chancelle, et menace de retomber dans la barbarie ?

Eh bien ! j'ose l'affirmer sans craindre le démenti de la raison, ce qui peut le plus défendre ce droit que l'on attaque et appuyer cette base qu'on ébranle, c'est la confession.

Je n'en exigerai d'autre preuve que ce fait, qui se produit au grand jour : tous ceux qui

violent la propriété, ont peur du confessionnal ; et parmi les causes qui le font désertier, celle-ci est peut-être la plus ordinaire et la plus générale : c'est que, sur ce point délicat, on craint avec raison les exigences du confesseur. On sait que, si le confessionnal est le lieu de la miséricorde et du pardon, il est aussi le lieu de la justice et de la réparation. Nous avons vu la justice chanceler dans les systèmes, dans les écoles, dans les parlements, et jusque dans les sanctuaires où elle rend ses oracles. Il y a un endroit où elle n'a jamais chancelé, et où elle ne chancellera jamais : c'est le confessionnal. Là, la balance où le droit se pèse, ne sait pas fléchir. Quiconque est venu là pour entendre et accepter l'arrêt qu'y prononce le prêtre, ne dira jamais : « La propriété, c'est le vol ; » il dira, au contraire : « Le vol, c'est la violation de la propriété ; » et la raison, la conscience et la justice diront avec lui : « Oui, le vol, c'est la violation de la propriété : quiconque l'a violée, doit réparation ; et la réparation du droit violé, c'est la restitution. »

Aussi, combien, même parmi ceux qui ne se confessent pas, on peut bénir la confession, en voyant leur reverir et refluer dans leurs coffres-

forts des trésors qu'ils n'attendaient plus, et quelquefois même des créances qu'ils ne soupçonnaient pas ! Quelle surprise heureuse, alors qu'ils venaient à découvrir que ce fleuve ou ce ruisseau, qui leur apportait l'or sous forme de restitution, jaillissait du confessionnal ! Combien alors se sont dit tout bas, s'ils n'ont osé le dire tout haut : Vraiment, quoi qu'on en pense, la confession a du bon !..

Mais, si la confession défend l'ordre social en affermissant sa base matérielle, qui se nomme *propriété*, elle le défend mieux encore, en fortifiant cette base morale qui se nomme *l'autorité*. Si le respect de la propriété est une nécessité de vie et de progrès social, le respect de l'autorité est d'une nécessité plus grande encore. J'ai montré ailleurs cette absolue nécessité de l'autorité, j'entends de l'autorité morale, comme condition essentielle de vitalité sociale.

La raison ne conçoit pas la société sans unité, et elle ne conçoit pas davantage l'unité sans l'autorité. Et l'on peut dire, sans exagération aucune, que sans autorité il n'y a plus de société. Il peut exister encore un assemblage d'hommes qui se touchent, se menacent, se

heurtenant ou s'entre-tuent; mais il n'y a plus de société, parce qu'il n'y a plus d'unité, donc plus d'ordre social.

Sous ce rapport, l'extrême erreur s'est formulée au milieu de nous par ce mot qui aujourd'hui retentit avec un sinistre éclat : l'*anarchisme*; mot aussi vide de sens que plein de menaces; l'anarchisme, mot d'ordre vraiment sauvage des passions effrénées, montant à l'assaut de la société vivante, et qui nous montre, par le bruit même qu'il fait et par le péril social dont il est le signe, la nécessité urgente de raffermir plus que jamais dans les âmes, pour sauver la société, le respect de l'autorité.

Or, la plus grande source du respect de l'autorité, comme du respect de la propriété, jaillit du confessionnal. On l'a dit avec une impartiale justice et une parfaite raison : « La plus grande école de respect « qu'il y ait dans l'humanité, c'est le catholicisme. » Mais l'endroit où le catholicisme donne, du respect de l'autorité, la leçon la plus intime et la plus efficace, c'est le confessionnal. Là, ce respect naît de lui-même et spontanément dans l'acte qui s'y accomplit, et sous

l'influence du mystère, sans même qu'il soit besoin que le prêtre en donne la leçon par une parole articulée. Là, en effet, le pécheur à genoux s'incline devant l'autorité même de Dieu, représentée dans la personne de son ministre; et l'ascendant de cette autorité, pour produire dans l'âme des pénitents le respect d'elle-même, est d'autant plus grand et d'autant plus profond, que cette autorité ne s'impose par aucune contrainte, et que l'on vient librement avec amour et confiance se placer sous son regard et sous son empire. Aussi, l'homme qui, venu là, s'incline sous la parole et la main de cette autorité tout à la fois humaine et divine, en rapporte dans son âme, pour cette autorité elle-même, une impression de respect qu'il ne puise nulle part ailleurs.

Et qui pourrait ne pas comprendre — à moins d'avoir perdu le sens le plus vulgaire des choses — que ce respect de l'autorité humaine et divine, puisé comme à sa source au confessionnal, rejaillit spontanément, même sans que l'on y songe, sur toute autre autorité, et notamment sur toute autorité sociale?..

Non, on ne comprendra jamais tout ce que la confession a fait pour maintenir et fortifier,

dans les générations chrétiennes, cette base morale de la société : le respect de l'autorité.

Mais, Messieurs, la base matérielle et la base morale de la société, la propriété et l'autorité, reposent l'une et l'autre sur une base plus profonde, celle qui supporte tout : la base *divine* de la *religion*.

On a dit avec raison : Jamais une société n'a pu naître sans que la religion lui ait servi de berceau. Et, parce qu'il n'y a pas de société sans autorité, c'est assez dire que toute autorité, même l'autorité sociale, repose sur cette base divine : la religion. Hors de là, on peut constituer un pouvoir, et dans ce pouvoir l'empire brutal de la force ; mais l'autorité morale, inclinant d'elle-même les âmes dans une soumission volontaire et une libre obéissance, jamais ! Une telle autorité n'a qu'une source toujours ancienne et toujours nouvelle : la religion, ou la communication efficace entre l'homme et Dieu.

Or, ce que peut et ce que produit en réalité la confession, pour maintenir et développer dans les générations la vie religieuse, il est inutile d'insister pour le démontrer. Le fait

est si manifeste et si palpable, qu'il s'impose même aux regards les moins attentifs.

La confession est, dans un peuple chrétien, comme le critérium de la vie religieuse. Elle en marque en quelque sorte le niveau. Quand l'une monte ou descend, l'autre monte ou descend avec elle. Plus fréquente est la pratique de la confession, plus grande est d'ordinaire la pratique de la religion. Cela est si vrai que, dans la pensée générale, la pratique chrétienne se résume surtout dans la pratique de la confession. On dit de celui qui se confesse : C'est un chrétien *pratiquant* ; et de celui qui ne se confesse pas : C'est un chrétien *non pratiquant*. Là est, au point de vue religieux, entre ces deux catégories, la grande ligne de démarcation.

On pourrait d'ailleurs constater, à la lumière de l'histoire, que les grandes défections de la vie religieuse ont coïncidé avec l'abolition de la confession. Qu'eurent, en effet, de plus pressé Luther et Henri VIII d'Angleterre, que d'abolir la confession ? Et même, en dehors de ces grandes défections dont tous les protestantismes nous donnent le public exemple, est-ce que, même en plein catholicisme, les dimi-

nutions ou les apostasies complètes de la vie religieuse n'ont pas presque toujours, dans l'abandon de la confession, leur premier point de départ? On déserte le confessionnal d'abord, puis le temple, puis la prière; puis, enfin, plus d'acte religieux quelconque; trop heureux ces déserteurs du confessionnal si, de fuite en fuite, ils n'arrivent pas un jour à cette extrême limite où finit et meurt toute vie religieuse : à l'athéisme.

Ainsi, la confession est la grande puissance conservatrice de la religion, qui elle-même est, dans l'ordre social, le support et l'impulsion de toute autorité.

Vous le voyez, elle soutient la société sur ses grandes bases, c'est-à-dire, sur sa base matérielle qui est la propriété, sur sa base morale qui est l'autorité, et sur sa base divine qui est la religion.

Et, ici encore, je demande aux adversaires de la confession : Est-ce pour cela que votre raison prétend la repousser? Eh ! ne voyez-vous pas que le mépris et l'agression de ces trois choses : la propriété, l'autorité, la religion, sont les grandes menaces de l'ordre social, et comme les sombres nuages qui, de

tous les bouts de l'horizon, vous apportent la foudre? Cette foudre, voulez-vous la conjurer et en prévenir les coups? Vous avez un moyen divinement efficace; faites que tous se confessent : alors la propriété est sauve, l'autorité est sauve, la religion est sauve; et, avec ces trois choses, la société elle-même.

Alors, la grande force sociale ne sera plus dans vos canons, vos fusils et vos armes les plus perfectionnées; elle sera dans les âmes elle-mêmes; chaque confession de plus, ce sera, pour la défense, une baïonnette de moins; et la plus grande partie de nos soldats pourront quitter la caserne pour rentrer au foyer, sans compromettre l'ordre social et le repos de la patrie.

Voilà, Messieurs, la confession telle qu'elle apparaît dans le *principe divin* qui l'a créée, dans les *éléments* essentiels qui la constituent, et dans les principaux *effets* qu'elle produit. Sous ce triple aspect, vous le voyez, elle est le bien, encore le bien, toujours le bien.

Dès lors, quelles raisons est-il possible d'opposer à la confession, vue sous ce triple aspect? Et d'où pourrait venir vis-à-vis d'elle une légitime répulsion?

Et cependant, il y a des hommes, même parmi les chrétiens, qui prétendent avoir contre la confession les plus légitimes raisons. Ils ne se confessent pas; ils fuient le confessionnal; et, pour essayer de justifier leur attitude vis-à-vis de cette grande et salutaire chose, ils disent que leur abstention se fonde sur les meilleures raisons.

Voyons donc, Messieurs, quelles sont ces raisons. Vous me pardonnerez de toucher ici à de petites raisons. Il y a de ces petites raisons qui parfois font illusion aux plus solides intelligences, et troublent, la passion aidant, même les plus fortes têtes.

Ne craignons donc pas de battre en brèche ces petites raisons qui peuvent faire obstacle, dans l'œuvre de leur conversion, même aux plus grands d'entre vous. Vous allez voir même que ce ne sont pas du tout des raisons.

II

Tout d'abord. voici contre la confession la

raison des penseurs ou de ceux qui s'estiment tels.

« Je me confesserais, dit quelqu'un, mais je ne suis pas *convaincu*; et je ne puis, en me confessant, faire acte d'hypocrisie. »

De quoi donc n'êtes-vous pas convaincu? Peut-être du caractère *divin* de la confession et de l'obligation de se confesser? Un tel doute, dans certaines situations, est absolument possible, et, s'il est sincère, je ne puis que compatir à cette misère d'une âme. Mais, pour dissiper ce doute et vous éclairer sur ce point grave, qu'avez-vous fait? Rien, absolument rien. Pour vous convaincre d'une vérité devant laquelle se sont inclinés les plus grands génies, avez-vous jamais consacré un jour, une heure au moins? Non, pas même une heure! Et vous dites : Je ne suis pas convaincu.

Mais est-il bien vrai que vous ne soyez pas convaincu? Prenez garde que l'hypocrisie ne soit pas où vous la supposez. N'êtes-vous pas comme Augustin, qui, de son propre aveu, *feignait* l'incertitude, pour avoir un prétexte de différer de jour en jour une conversion qu'il redoutait, parce qu'elle devait être une rupture définitive avec la passion qui l'enchaînait?

Fingebam incertum, ut differrem de die in diem.

Ce grand homme, alors encore esclave de la volupté qui captivait son ardente jeunesse, disait, lui aussi, n'être pas *convaincu*; mais là n'était pas — lui-même le confesse — le vrai motif de son hésitation, en face d'une résolution dont la difficulté effrayait sa faiblesse, et d'un affranchissement qu'il aimait à croire impossible. Et ici je vous le demande, mon frère, le cas du grand Augustin, n'est-ce pas votre cas? Vous n'êtes pas convaincu; vous êtes incrédule; et vous mettez en avant votre incrédulité pour repousser la confession. Eh bien! moi, je vous propose la confession comme remède à votre incrédulité. Quand on a perdu la foi, en dehors des soudaines illuminations et des coups de foudre par lesquels Dieu, parfois, éclaire et remue instantanément les âmes, il y a trois moyens de la retrouver: le premier, c'est l'étude; il consiste à visiter, le flambeau de la raison à la main, les fondements sur lesquels s'appuie tout l'édifice de la foi chrétienne. Ce moyen, de grands génies l'ont employé; mais il est long.

Le second moyen de retrouver la foi, c'est la prière; la prière accompagnée d'un grand amour de la vérité et d'un sincère désir de la

retrouver : ce moyen est plus court et presque toujours efficace.

Le troisième moyen, le plus court et d'ordinaire le plus efficace des trois, c'est de *se confesser*. Ce moyen — l'expérience l'a souvent démontré — agit presque instantanément. Ecoutez un exemple :

Un homme avait longtemps vécu de ce que nous avons appelé la vie des *Prodigues*. Lui aussi, ses passions l'avaient ravagé et l'avaient fait esclave. Son cœur surtout souffrait de ce ravage et de cette servitude ; et il croyait son esprit aussi ravagé et aussi malade que son cœur. Il prenait ses désirs pour des doutes, ses prévarications pour des négations ; et il se figurait ne plus croire à la religion, qui avait éclairé d'une pure lumière sa première jeunesse. Au milieu de cette dévastation, son âme noble et loyale avait gardé un vague besoin de retrouver ce qu'il avait perdu, ou du moins estimait avoir perdu. Il lisait, il cherchait, il discutait, il interrogeait, et il *ne pouvait croire*, disait-il.

Un jour, un ami, témoin attristé de ses angoisses, lui dit : « Que n'allez-vous trouver, pour vous guérir, un médecin des âmes ? » Et

il lui désigna un prêtre d'une grande renommée et dont la science égalait la sainteté. — « J'irai, dit-il; mais dans ma situation, que puis-je attendre de cet homme? » Il vint donc trouver l'homme de Dieu; et en l'abordant: « Mon père, dit-il on m'assure que vous avez un secret pour la guérison des âmes malades. Mais que pourrez-vous pour guérir la mienne? Me voici avec un cœur ravagé par les passions, et avec une intelligence ravagée par le doute et la négation. Que me conseillez-vous, mon Père, que me conseillez-vous? — Mon fils, vous allez vous confesser, et vous serez guéri. — Moi! me confesser? Mais je n'ai pas la foi, mon Père. — Vous l'avez plus que vous ne pensez. Vous allez vous confesser. — Mais je ne crois pas à la confession. — Vous allez vous confesser. — Mais je ne crois à rien, vous dis-je. — Vous allez vous confesser; allons, à genoux, mon fils. » Subjugué par l'ascendant de cette parole et de cette sainteté, le pécheur tombe à genoux. Il ouvre au prêtre toute son âme et tout son cœur. Il lui révèle, avec les angoisses de son présent, toutes les prévarications de son passé; il pleure, il sanglote. Et quand il se releva, il ne doutait plus; il était heureux; et des larmes de joie

brillaient dans ses yeux. Comment s'expliquer ce mystère? Le nuage dont les passions l'enveloppaient, avait tout à coup disparu, et le soleil de la vérité avait relui sur son âme pacifiée. Il n'avait plus de raisons contre la confession.

Vous venez d'entendre, contre la confession, la raison des penseurs ou de ceux qui sont réputés tels. Voici ce que j'appellerai la raison des *prudents*.

« Moi; dit un honnête homme, je ne me confesse pas parce que je sais qu'il y a des *abus* dans la confession. » — Vraiment, il y a des abus dans la confession? Vous en êtes bien sûr? Mais comment le savez-vous, puisque vous ne vous confessez pas? Il est étrange que ceux qui ne se confessent pas, soient précisément ceux-là même qui connaissent si bien les abus de la confession.

Il y a des abus dans la confession? Et pourquoi ne pourrait-il pas y en avoir? Or, le cas échéant, l'abus ne serait pas seulement une faute, ce serait un sacrilège, ce serait plus qu'un crime, ce serait une monstruosité : car, en toute chose, le crime de l'abus est proportionnel à la grandeur et à la sainteté de la chose même dont on abuse. Mais, remarquez-

bien, cette raison alléguée contre la confession n'est pas contre elle, mais pour elle; car, vous convenez que, pour que la confession devienne un mal que nous devons repousser, il faut qu'on en abuse; donc en elle-même, vous le reconnaissez, elle n'est pas un mal, mais un bien. Le bien qu'elle produit lui appartient; le mal appartient à qui en abuse. On abuse de la confession? Mais enfin, ou l'abus d'une chose est une raison contre la chose, ou il ne l'est pas : lequel des deux admettez-vous? Si l'abus d'une chose est une raison contre la chose; alors, il faut repousser toutes choses dont on abuse ou du moins dont il est possible d'abuser.

Il faut repousser la médecine, puisque des médecins peuvent en abuser, et même en abusent quelquefois. Il faut supprimer la magistrature et renverser les tribunaux de la justice, puisque des magistrats ont été surpris abusant de leur fonction. Il faut supprimer l'armée, puisqu'il y a des abus dans l'armée. Il faut supprimer les sciences, les arts, la littérature, la poésie, l'éloquence, puisque des hommes se rencontrent qui abusent de tout cela; et jusqu'où peuvent aller ces abus, notre siècle, hé-

las! ne le démontre que trop. Il faut détruire la religion, toute sainte et salutaire qu'elle soit, puisqu'il y a toujours eu, et qu'il y aura toujours des hommes qui abusent de la religion. Bref, il faut tout abolir, puisque l'homme, en abusant de sa liberté, peut réellement abuser et abuse de tout.

Si, au contraire, comme le révèle à toute âme saine le plus vulgaire bon sens, l'abus d'une chose n'est pas une raison contre la chose; alors, pourquoi contre la confession une raison qui n'est pas une raison?

Il y a des abus dans la confession? Et c'est pour cela que vous n'osez vous confesser? Vraiment, vous craignez les abus? Vous craignez qu'on ne fasse de vous, au confessionnal, un mauvais mari? un mauvais père? un mauvais fils? un mauvais citoyen? un méchant homme? Ah! laissez-moi vous le dire : vous n'êtes pas sincère. La main sur la conscience, avouez-le, à vous-même au moins, si vous ne voulez pas l'avouer aux autres : vous craignez autre chose. Il y a des abus dans la confession? Soit! honnête homme que vous êtes, usez de la confession, mais n'en abusez pas; vous serez tout à la fois dans la logique et la sincérité.

Une autre raison arme certains hommes contre la pratique du confessionnal.

« Se confesser est trop *difficile* ; c'est humiliant, c'est répugnant, c'est trop nous demander. » Ce n'est pas assurément la raison des *courageux*.

Se confesser est difficile ? J'espère vous montrer bientôt que, si la confession a des ennuis et des difficultés, elle a aussi des consolations et des suavités. Mais je suppose un moment qu'elle n'a que des âpretés et des difficultés. Je la suppose même cent fois plus difficile qu'elle ne l'est en réalité. Même en ce cas, est-ce, pour la repousser, un motif approuvé par la raison ? Est-ce que tout ce qui est difficile, doit avoir tort devant la raison ?

Le travail est difficile ; sa notion même implique une difficulté, une difficulté à vaincre. Or, est-ce qu'il y a des raisons contre le travail ? Seriez-vous dupe, vous aussi, de l'illusion et de la folie du *travail attrayant*, prêché naguère par nos modernes novateurs ? La vertu, elle aussi, est difficile ; elle suppose un effort, une lutte contre soi-même : est-ce qu'il y a des raisons contre la vertu ?

La chasteté, surtout, est difficile ; pour la

pratiquer, plus encore qu'en toute autre vertu, l'homme doit être aux prises avec lui-même. Est-ce qu'il y a des raisons contre la chasteté? Imaginez tout ce qu'il y a de plus grand, de plus fécond, de plus salulaire dans l'humanité : est-ce que, au commencement, au milieu et au bout de tout cela, vous ne rencontrez pas la difficulté, et encore la difficulté? Est-il rien surtout de plus difficile que ce qu'on appelle l'héroïsme? Avez-vous aussi des raisons contre l'héroïsme? Vous oubliez qu'il n'y a de facile, en ce monde, que deux choses : ce qui est mauvais et ce qui est inutile.

La confession est difficile? Mais encore faut-il s'entendre sur ce que peut signifier ici ce mot *difficile*. De quoi s'agit-il, dans le cas présent? Quoi! Parmi les millions et les millions d'êtres humains qui se remuent sur la surface de cette terre, vous pouvez choisir librement, pour lui faire la confidence de votre vie intime, un homme qui porte, dans le sentiment de sa propre faiblesse et de sa propre misère, la compassion à toutes vos misères et à toutes vos faiblesses, et qui peut-être a, dans ses propres fautes, l'intelligence de toutes vos fautes; un homme qui comprendra tout ce qu'il y a de

grand dans vos aveux volontaires, et qui vous relèvera, dans sa pensée, de toute la grandeur de vos abaissements ; un homme qui, selon le beau mot de saint Augustin, après vous avoir entendu au saint tribunal, en saura moins que s'il n'avait rien entendu.

Et vous dites : C'est difficile, car c'est humiliant. Pour l'orgueil, c'est un argument ; pour la raison, non. Que dit ici, en effet, la raison ? O pécheur, ton crime est honteux ; la honte de l'avouer en est le légitime châtiment. Ton crime, ce fut la révolte de ton orgueil ; il demande l'abaissement comme réparation. Ton aveu doit t'humilier ? Tant mieux : tombé par l'orgueil, tu te relèveras par l'humiliation.

Ainsi, la difficulté que l'on oppose à la pratique de la confession, n'est qu'une raison de plus en faveur de la confession.

Qu'est-ce, après tout, que cette difficulté dont on se fait un fantôme et un épouvantail ? Que doit durer la confession réputée la plus difficile, la confession du pécheur à la fois le plus coupable et le plus retardataire ? Confession de vingt ans, de trente, et même de cinquante ans : car il en est, parmi vous, qui ne se confessent que tous les cinquante ans ! Ne

riez pas, Messieurs : le fait, hélas ! pour certains hommes, même chrétiens, n'est que trop réel ; et combien de fois ne l'ai-je pas constaté dans ma carrière apostolique ! On a soixante ou quatre-vingt-dix ans, et depuis la première ou la seconde communion, on ne s'est plus confessé. Cinquante fois, ou plus, on a violé le précepte de la confession qui oblige au moins une fois l'an ; et, pendant un demi-siècle, que de fautes, que de péchés, que de crimes accumulés peut-être !

Eh bien ! Messieurs, pour en finir avec cette confession d'un demi-siècle, pour régler avec Dieu les comptes de cinquante ans de désordre, combien de temps nous faudra-t-il, pensez-vous ? Un an ? Non. Un mois ? Une semaine ? Non. Un jour ? Non. Une heure ? Pas même ; non, pas même une heure ! Quoi donc ? Un quart d'heure ? Oui, si vous le voulez : ce supplice que vous redoutez, en l'exagérant, n'ira pas au delà. Plus d'une fois, en un quart d'heure, nous avons réglé ces cinquantenaires des pécheurs attardés. Vous direz, peut-être : Ce sera pour moi un rude et mauvais quart d'heure... Soit ; mais ce ne sera qu'un quart d'heure ; quart d'heure, en somme, moins dur

que vous ne l'imaginez; et qui sera suivi de vos meilleures et de vos plus pures joies.

Ceci, Messieurs, peut prêter à sourire, mais est plus grave et a plus de portée qu'on ne l'imagine. Un jour, devant un vaste auditoire, je disais à peu près ce que je viens de dire ici. Lelendemain, veillé d'une communion générale, trois vieillards se succédèrent immédiatement au saint tribunal. Leurs trois confessions, prises ensemble, formaient une confession de cent soixante ans; ce qui suppose que ces trois retardataires avaient dépassé la cinquantaine. Et tous trois me disaient: « Sans les paroles que vous disiez hier, je ne serais pas encore venu. Oh! merci; quel bonheur! »

Mais voici un homme qui oppose à la confession une autre fin de non-recevoir.

« Je me confesserais volontiers, dit-il; mais il y a des gens qui le trouveraient mauvais. » Si la raison dont nous venons de parler, n'est pas la raison des forts, celle-ci n'est assurément pas la raison des *vaillants*.

Quoi! mon frère, vous fuyez la confession pour une telle raison? Vous osez bien l'avouer, vous craignez le *qu'en dira-t-on*? Ah! je comprends; ce qui vous arrête, ce qui vous fait

violer un grand précepte et manquer à un grave devoir, c'est le *respect humain*. Ce respect humain s'est fait votre maître, ou plutôt votre tyran; vous êtes son esclave, et, comme un esclave, vous lui obéissez. Mais ce respect humain, est-ce une raison contre la confession? Prenez-y garde; et voyez à quel terme, une fois soumis à son empire, vous pourrez un jour aboutir. Car, enfin, le respect humain ne fait pas rougir seulement de la confession: il fait rougir de la prière; il fait rougir de la pudeur; il fait rougir de la religion; il fait rougir de Dieu, de tout ce qui l'honore, l'exalte et le glorifie sur la terre. Est-ce que, pour plaire à ce tyran, vous irez jusqu'à repousser, avec tout cela, Dieu lui-même?

Le respect humain! Ah! je pourrais vous dire que c'est une lâcheté, un crime, un sacrilège. Je me contente de vous dire: le respect humain, c'est la déraison même; rationnellement, le respect humain, c'est comme une vue renversée; c'est un retournement de l'intelligence; c'est le bouleversement dans les choses, la perversion dans les idées et la contradiction dans les mots; c'est une sorte de folie et d'aliénation volontaire. Il proclame

mauvais ce qui est bon, honteux ce qui est honorable, ridicule ce qui est sage, méprisable ce qu'il y a de plus vénérable. Donc, son opposition à une chose est un argument pour cette chose. Il justifie tout ce qu'il accuse, il honore tout ce qu'il méprise, et, devant la plus vulgaire raison, ses affirmations valent des négations et ses négations valent des affirmations.

Oui, c'est un *menteur*, le respect humain. En toutes choses, pour être dans le vrai, il faut prendre le contre-pied de tout ce qu'il dit et veut nous faire croire.

Ce tyran, qui ressemble au père du mensonge et qui est le mensonge même, vous dira : Si tu pratiques la religion, si tu ne professes, avec nous et comme nous, la libre pensée, tu seras déshonoré. Or, c'est le contraire qui est la vérité. De nobles exemples et une expérience qu'on peut appeler universelle, démontrent qu'une auréole d'estime, de respect et souvent même de vénération, environne la pratique franche et courageuse des devoirs religieux. Les railleries tentées d'abord par des impiétés lâches et des Voltaires aux petits pieds, passent emportées par le vent; et une chose, malgré des apparences contraires, demeure au

fond des âmes, à savoir, une respectueuse admiration pour le chrétien pratiquant, qui sait mettre partout et toujours le regard de Dieu au-dessus du regard de l'homme.

Ainsi en est-il de la confession en particulier.

Le respect humain vous dira : Si tu te confesses, on te méprisera. Ici encore, c'est le contraire qui est vrai. Même au jugement du monde, ne pas se confesser, ne veut pas dire que l'on est sans défauts, mais qu'on ne veut pas s'en corriger. Or, ne pas vouloir se corriger, ne pas vouloir s'avouer coupable, est-il plus honorable que de le vouloir ? Essayez vous-même de mépriser un homme qui se confesse, parce qu'il se confesse ; vous n'y parviendrez pas. Le monde lui-même ne s'y trompe pas ; un moment il peut railler, il ne peut pas mépriser ; il estime bon gré mal gré. Et lorsque vous dites : Si je me confesse, on me méprisera, vous prêtez au monde une folie qu'il n'a pas, et que la vérité vous porte le défi d'avoir vous-même.

Mais j'entends un honnête homme qui me dit : « Mon père, j'ai quarante ans, et il y a vingt ans que je ne me confesse plus. A mon âge, on

ne change ni le fond, ni la forme de sa vie, et je ne puis faire que la seconde moitié de ma vie donne un démenti la première. »

Certes, Messieurs, voilà, contre la pratique de la confession, une bien *petite* raison : et pourtant il est certains hommes qui, pour ne pas se confesser, n'en ont pas d'autre : hommes graves et honnêtes, qui croiraient manquer à leur dignité en reprenant, après une longue abstention, la pratique de leur jeunesse. En vérité, pour des hommes qui s'estiment sérieux, quelle étrange manière de raisonner !

Vous avez quarante ans ; et, parce qu'il y a vingt ans que vous ne vous confessez plus, votre raison vous dit que vous ne devez plus vous confesser ? Cela prouve qu'un homme grave, même à quarante ans, peut faire encore de mauvais raisonnements. Il y a vingt ans que vous avez déserté le confessionnal ; ce fut l'erreur, la faiblesse, et peut-être la lâcheté du jeune homme de vingt ans. Mais est-ce qu'une erreur qui a quarante ans, devient la vérité ? Est-ce que, à quarante ans, la faiblesse est devenue la force ? Et les lâchetés de la jeunesse deviendraient-elles le courage de l'âge mûr ? Vous avez quarante ans ; fort bien ; c'est

le sommet de la vie; c'est l'âge des pensées sérieuses et des résolutions fortes; c'est le moment de laisser la duperie des mots pour aller au fond des choses; c'est l'âge de prendre, sur la jeunesse qui s'élève, l'ascendant que donne la pratique religieuse accompagnée d'une grande vertu, et de préparer à vos cheveux blancs, qui vont bientôt venir, cette vénérabilité qui rehausse et complète cet ascendant.

Vous avez quarante ans, et vous craignez, en revenant au confessionnal, de donner un démenti à vos années sans confession! Ah! que vous vous trompez!..... L'homme qui, après avoir longtemps déserté le confessionnal, y revient, ne se dément pas et ne se déshonore pas : il se réhabilite, il couvre son passé de l'honneur de son présent; et la seconde moitié de sa vie devient, dans la pensée de tous, non pas un démenti, mais une réparation de la première.

Il est à peine croyable qu'un homme en possession de toutes ses facultés, dans une chose aussi grave et aussi décisive que la confession, se détermine par une raison si minime, je devrais plutôt dire, si nulle. Mais voici encore,

entre beaucoup d'autres, un exemple qui m'a démontré qu'en touchant ce point en apparence si insignifiant, je ne perdais ni mon temps ni ma peine. Le lendemain du jour où j'avais réfuté cette raison devant une grande et intelligente assemblée, un homme de l'âge mûr, portant sur son visage l'expression d'une âme probe et honnête, apparut au seuil de ma cellule et me dit en souriant : « Mon Père, *je suis l'homme de quarante ans*, je viens me confesser. » Chose remarquable : cet homme n'avait, en effet, pour fuir le confessionnal, d'autre raison que celle que je viens de dire.

Je pourrais citer ici d'autres raisons plus futiles encore, mises en avant par des hommes qui s'estiment sérieux, pour justifier, à leurs yeux et à ceux des autres leur fuite du confessionnal ; entre autres, des raisons comme celles-ci :

« Pourquoi me confesser, puisque je sais que je dois retomber ? A quoi bon, d'ailleurs, puisque ceux qui se confessent, ne valent pas mieux que ceux qui ne se confessent pas ? »

A la première raison, la vérité répond : Vous retombez, dites-vous ? Mais qui vous l'affirme ? Est-ce que, d'ailleurs, dans la confession, ou

exigedevous la *certitude* de ne pas retomber? On vous en demande la résolution dans le présent, oui, mais la *certitude* pour l'avenir, jamais. Et puis, de qui dépend la rechute ou la persévérance? De vous, rien que de vous. Dès lors, pourquoi retourner contre la confession l'éventualité d'une rechute qui dépend uniquement de votre liberté, la grâce divine ne pouvant vous manquer?

Dussiez-vous même retomber, en effet, après votre confession; en quoi serait-elle pour vous inutile? Au pis aller, elle serait toujours une protestation contre le mal de votre vie prévaricatrice, et même, selon toute prévision, elle en serait une suspension. Hors de là, c'est la continuation dans le mal; c'est la permanence dans la prévarication. Or, continuer et perpétuer le mal, vaut-il mieux que de l'interrompre et de le suspendre, ne fût-ce que momentanément?

Que diriez-vous d'un malade qui refuserait un remède capable de lui procurer un soulagement momentané, sous prétexte qu'après des jours de calme et de santé le mal pourrait recommencer? Ce serait insensé, dites-vous. Pourquoi donc, pour essayer de guérir les plaies

profondes de votre âme, ne pas user, dans le présent, du remède de la confession, en laissant à Dieu le secret de votre avenir, et en vous confiant, pour persévérer dans le bien, à l'infinie puissance de sa grâce? ✓

Si vous réceusez le remède de la confession, parce que vous êtes d'avance *décidé* à retomber et à ne rien redresser des errements de votre vie; oh! alors, je comprends votre abstention : vous n'êtes plus, dans la situation que je suppose, un pénitent faible encore, et portant dans sa faiblesse même la crainte de la rechute; vous êtes un obstiné dans le mal, un homme volontairement voué à l'empire de Satan, et menacé peut-être de mourir impénitent.

Quant à la seconde raison que je viens d'énoncer, il est plus facile encore à la raison d'en démontrer le néant.

Ceux qui fréquentent le confessionnal, ne valent pas mieux que ceux qui le désertent? — Et d'abord, en êtes-vous bien sûr? Des statistiques de ce genre sont-elles si faciles à dresser? Vous qui ne vous confessez pas, vous vous hâtez trop, sur ce point grave, de prononcer en votre faveur; et le bon sens ici peut protester contre votre impartialité.

Avez-vous, d'ailleurs, assez le secret des cœurs et la connaissance des âmes, pour porter, sans examen, un pareil jugement?

Ceux qui fréquentent le confessionnal, ne sont pas meilleurs que ceux qui le désertent? — Entendons-nous : *quelques-uns*, peut-être; *tous*? oseriez-vous le dire? Parlez-vous de ceux qui se confessent bien, ou de ceux qui se confessent mal? De ceux qui usent ou de ceux qui abusent de la confession? Si vous parlez de ces derniers, vous êtes hors de la question, et vous supposez ce que personne ne prétend; qui a jamais dit que la confession profite même à ceux qui en abusent en se confessant mal? Si vous parlez de ceux qui en usent et se confessent bien, vous affirmez un fait dans son ensemble absolument *faux* : vous le comprendrez mieux demain; je n'insiste pas sur ce fait qui brille de l'éclat de sa propre évidence.

Mais voici, en apparence du moins, une raison plus grave et qui veut être plus sérieuse. « Moi, dit un homme, je n'ai rien à faire avec la confession; qu'irais-je dire à confesse? Je suis un honnête homme: qu'ai-je à me reprocher? »

C'est la raison des *innocents*. Ces hommes se trouvent si purs, si immaculés, qu'ils ne sauraient qu'accuser au confessionnal. C'est une difficulté : comment se confesser quand on n'a rien à dire ? Que répondre à cette raison ? Comment fera l'homme innocent pour accuser des crimes qu'il n'a pas commis ?

Mais contre cette raison des prétendus innocents, en voici une autre bien autrement sérieuse : Les saints se confessent. L'expérience même atteste que, plus on est saint, plus on éprouve le besoin de se confesser ; et l'histoire signale, en particulier, tels grands saints qui se confessaient tous les jours, et avec quels sentiments de douleur et de componction, Dieu le sait. Comment expliquer ce mystère, en apparence inexplicable ? Comment les saints éprouvaient-ils le besoin de se confesser, tout saints qu'ils étaient ? Et comment ne l'éprouvez-vous pas, vous, tout pécheur que vous êtes ? Comment ces saints se voyaient-ils si coupables, et comment vous voyez-vous si innocent ? Comment trouvaient-ils des taches dans leurs âmes de saints, et pourquoi n'en découvrez-vous pas dans votre âme de pécheur ? Ah ! je vais vous le dire : à la surface d'un

pur miroir, une tache, si petite soit-elle, est toujours visible, et l'on peut encore s'y voir soi-même. Mais, quand les taches sont grandes et nombreuses, une tache de plus n'est plus même remarquée, et l'on ne s'y voit et ne s'y reconnaît plus.

Ainsi les saints découvrent des taches dans leur âme, précisément parce qu'il y en a peu, et que facilement ce pur miroir leur renvoie l'image de leur propre physionomie. Vous, au contraire, vous ne les y apercevez plus, parce que toute la surface en est couverte et tout à fait obscurcie, et qu'à vos yeux votre image ne s'y reflète plus

D'ailleurs, une autre raison encore nous explique ce double phénomène. Les saints voient des taches dans leur âme, parce qu'ils y regardent, et ils se trouvent coupables, parce qu'ils s'examinent et s'interrogent eux-mêmes. Mais vous, quand vous interrogez-vous? Quand vous examinez-vous? Quand vous discutez-vous vous-même devant Dieu et devant votre conscience? Quand portez-vous sur vous-même ce jugement calme et impartial, où l'on est soi-même tout à la fois le juge, l'accusé et le témoin? Je ne demande pas combien

d'heures, mais combien de minutes vous consacrez chaque jour, chaque semaine, ou du moins chaque mois, à examiner votre conscience, et à dresser le bilan de votre dette envers Dieu, envers le prochain, envers vous-même : combien ? Pas une, peut-être, non, pas une ! Ce regard que vous promenez sur tout ce qui vous attire et vous charme autour de vous, quand le ramenez-vous sur vous-même, pour vous voir, vous reconnaître et, si je le puis dire, vous confesser à vous-même avant d'aller vous confesser au prêtre ? Quand ? Vous êtes forcé d'en convenir : jamais ! Dès lors, vous ne voyez pas les taches petites ou grandes qui souillent le miroir de votre âme. Comment les verriez-vous, puisque vous n'y regardez pas ? Et comment vous trouveriez-vous coupable, puisque vous ne vous examinez pas ?

« Je suis un honnête homme, dites-vous ; ni le vol, ni l'assassinat ne fut jamais mon fait. » — Fort bien, je vous en félicite ; vous avez observé deux commandements, le cinquième qui dit : Tu ne *tueras* pas, et le septième qui dit : Tu ne *voleras* pas. Entre le cinquième et le septième, il y a le sixième, celui qui défend tout ce qui est impur. Sur ce dernier, vous

sentez-vous aussi d'une parfaite innocence?

Vous avez observé deux commandements, et vous vous déclarez satisfait. Mais vous oubliez que le décalogue en a dix, comme son nom seul vous l'indique. L'Eglise catholique, de son côté, en a six, et vous comptez pour rien ce que l'on nomme les sept péchés capitaux.

Vous n'avez volé personne, assassiné personne, ni même blessé ou calomnié personne, et vous dites : Je suis un honnête homme. Oui, votre probité va jusque-là; mais la probité s'étend bien au delà; votre probité est la probité de ceux qui n'en veulent pas avoir d'autre, et n'en ont pas d'autre, en effet.

Ah! rentrez, rentrez en vous-même, repliez-vous sur tout votre passé, voyez les traces que votre vie a laissées derrière vous, et, la lampe de la vérité à la main, visitez les abîmes de votre âme, portez la lumière jusque dans les enfoncements les plus reculés, dans les replis les plus obscurs de votre conscience d'homme et de chrétien. Alors il vous sera révélé, dans une lumière à laquelle vous ne pourrez vous dérober tout à fait, que la probité dont vous vous autorisiez pour fuir le confes-

sionnal, n'est que la petite probité; et votre embarras pour vous confesser, ne sera pas de n'avoir rien à dire, mais plutôt de ne savoir par quoi commencer et par quoi finir.

Et maintenant, Messieurs, voulez-vous entendre contre la confession une raison absolument contradictoire à la précédente? Ecoutez. « Je voudrais, en me confessant, me réconcilier avec Dieu; mais j'en ai trop fait; Dieu ne me pardonnera pas : alors, à quoi bon me confesser? »

Ainsi, le pécheur découragé s'en va redisant la parole de Caïn, ce premier des désespérés : Mon iniquité est trop grande pour que j'en puisse espérer le pardon. *Major est iniquitas mea, quam ut veniam merear.*

Vous le voyez, les uns n'en ont *pas assez* fait, ils s'estiment trop innocents; et les autres en ont *trop* fait, ils se sentent trop coupables pour recourir à la confession. Si ces derniers méritent plus de compassion que les précédents, ils n'ont pas, pour fuir le confessionnal, de plus légitime raison.

Dieu, dites-vous, ne vous pardonnera pas, parce que vous en avez trop fait, et que vous êtes trop enfoncé dans le mal. Qu'est-ce

à dire? Et sur quoi fondez-vous votre désespérance? Dieu, peut-être, ne vous semble pas assez fort pour briser vos chaînes, et son bras n'est ni assez long pour vous atteindre jusqu'au fond de votre abîme, ni assez puissant pour vous en retirer? — Non, ce n'est pas cela, mon Père; je sais que la force et la puissance de Dieu sont infinies comme lui-même. — Qu'est-ce donc? Dieu, peut-être, ne vous semble ni assez bon, ni assez miséricordieux pour avoir pitié de votre misère et vouloir vous pardonner? — Non, ce n'est pas cela; je sais que la miséricorde et la bonté de Dieu sont égales à sa force et à sa puissance. — Mais alors, pourquoi hésiter à vous présenter au tribunal de la divine miséricorde? Peut-être craignez-vous de ne pas trouver, dans le prêtre, l'homme digne de votre confiance; et vous craignez qu'il n'ait ni un cœur assez ouvert pour vous recevoir, ni une main tendue pour vous relever? — Ce n'est pas cela; je sais que l'Eglise ne manque pas de prêtres personnifiant la bonté, la douceur et la miséricorde divines. — Mais je ne vous comprends plus; et je me demande ce qui vous tient encore éloigné du confessionnal, où la bonté divine vous attend sous la

forme d'une bonté humaine. — Ah ! mon père, *quelque chose* m'arrête. — Quoi donc ? Allons, levez-vous ; Dieu vous appelle et son ministre vous attend. — Non, une raison me retient, que je ne puis pas dire. — Quoi ? une raison, dites-vous. Ah ! je la devine, et je vous comprends : votre raison contre la confession et la conversion, c'est la raison de Luther contre l'Eglise et la Papauté.

Voulez-vous l'entendre, Messieurs, cette raison de Luther contre l'Eglise et son chef suprême ? Ecoutez : Un soir, sous un ciel pur et radieux, le moine apostat se promenait avec la femme complice de sa double apostasie, Catherine de Bora. Sur leur tête, les étoiles étincelaient, et tout le firmament resplendissait de magnifiques clartés. — « Vois donc, dit Catherine, comme ces étoiles sont belles et comme ce ciel est radieux ! — Luther, levant les yeux : Oh ! oui, dit-il, ce ciel est beau, et ravissant est son éclat ; mais ce n'est pas pour nous qu'il resplendit. — Pourquoi ? demanda la femme, attristée de cette réponse. Est-ce que nous serions déshérités du royaume des cieux pour avoir quit^{té} notre saint état ? — Peut-être, dit l'apostat peut-être ! — Mais alors, il faudrait y

retourner. — C'est trop tard, reprit Luther, c'est trop tard ; *le char est trop embourbé !* »

Ah ! voilà bien l'image où se peint votre situation : *embourbé* êtes-vous aussi, peut-être, comme on l'est dans la fange des passions. Cette chose qui vous retient et vous empêche d'arriver jusqu'au confessionnal, comment faut-il la nommer ? La justice ? Non. La vertu ? Non. L'honneur ? Non. La raison, enfin ? Non. Qu'est-ce donc ? Ah ! nous y voilà ; nous touchons ici la raison du mystère. La vérité que vous vouliez vous cacher à vous-même, vous apparaît ; et l'inconnue se dégage de tous les nuages qui la voilaient à vos yeux. Ah ! la raison qui vous retient, je la connais, et force vous est de la reconnaître vous-même. Cette raison, c'est un orgueil ; c'est une avarice ; c'est une volupté ; c'est la raison du cœur, dont Pascal a bien dit : « Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas. » Et la raison du cœur, cela s'appelle la *passion*.

C'est, Messieurs, ce que j'avais songé à vous montrer aujourd'hui, comme complément de ce sujet. Mais notre course est déjà longue, et je vous demande la permission de remettre à demain le développement de cette considé-

ration, à savoir, que la confession, qui n'a contre elle aucune légitime raison, est directement repoussée par les passions.

C'est ce que j'essayerai de mettre en pleine lumière dans le discours de demain, que vous voudrez bien regarder comme l'achèvement du discours d'aujourd'hui. Vous aimez la vérité, la vérité tout entière; vous ne craignez donc pas de venir l'entendre sur un sujet qui vous intéresse tous au plus haut degré.. Donc, Messieurs, à demain.

LA CONFESSION DEVANT LES PASSIONS

Vade, ostende te sacerdoti.
Allez, montrez-vous au prêtre.
(LUC. v. 14.)

Messieurs,

J'ai entrepris de vous montrer, dans ces exercices, le secret de l'attraction que le confessionnal exerce sur les générations chrétiennes, en d'autres termes, pourquoi, même abstraction faite du précepte qui oblige à se confesser, la confession attire. Mais, tandis que le confessionnal exerce sur des âmes chrétiennes cette puissante et heureuse attraction, il exerce sur d'autres âmes une forte et malheureuse répulsion.

Et comme, en peinture, le contraste de l'ombre rehausse et accroît l'éclat de la lumière, j'ai cru que vous comprendrez mieux le doux

mystère de son attraction, c'est-à-dire, *pourquoi on se confesse*, après que vous aurez compris le triste mystère de sa répulsion, c'est-à-dire, *pourquoi on ne se confesse pas*.

Le motif de la répulsion de la confession, avons-nous dit, doit être dans la raison ou dans la passion.

Nous avons vu hier que ce motif ne peut pas venir de la raison, c'est-à-dire, qu'il n'y a pas de raison contre la confession.

Il n'y a pas de raison contre ce qui est *divin*, ou vient directement de Dieu : or, la confession est de création divine.

Il n'y a pas de raison contre ce qui *en soi* est bon, juste, saint, irréprochable. Or, tels apparaissent les éléments essentiels de la confession : l'aveu des fautes, le repentir du mal et la résolution du bien.

Il n'y a pas de raison, enfin, contre ce qui est partout et toujours *bienfaisant* dans l'humanité. Or, la confession, considérée dans les effets qu'elle produit, fait le bien dans l'homme, dans la famille et dans la société.

Vous l'avez compris : la confession considérée dans son origine ou sa création, dans son essence ou dans les éléments qui la consti-

tuent, dans son action ou dans les effets qu'elle produit, n'offre absolument aucune prise à un blâme et à une répulsion de l'humaine raison.

Et cependant — nous l'avons fait remarquer — les hommes qui ne se confessent pas, prétendent avoir, pour fuir la confession, de légitimes raisons. Ces prétendues raisons, vous les avez entendues ; je ne veux pas les redire. Vous avez tous compris, non seulement que ce sont de petites raisons, mais que ce ne sont pas du tout des raisons.

Où donc est-il, le vrai secret de la répulsion de la confession ?

Ah ! Messieurs, pourquoi, croyant et catholique, on ne se confesse pas, nos prodiges et nos pécheurs ne l'ignorent pas tout à fait. Mais, tout en le sachant, ils n'osent ni le dire aux autres, ni se l'avouer à eux-mêmes. Voilà pourquoi, en un sujet où il est si facile de se faire illusion et de se déguiser soi-même devant soi-même, il importe que la parole extérieure vienne à leur secours, pour les aider à se rendre attentifs à leur verbe intérieur.

Dieu, Messieurs, a mis la sincérité et la droiture dans vos âmes ; et, lorsque, dans le silence

de vos passions, une parole vraie et désintéressée y fait briller la lumière de la vérité, presque toujours vous êtes vaincus, et une voix secrète crie en vous : La vérité m'a parlé; il faut rendre les armes.

Puisse la parole sincère et dévouée que vous allez entendre, produire en vous quelque chose de pareil; et puisse-t-elle vous aider à tenir avec vous-même cette conversation intérieure où l'on ose tout se dire, tout s'avouer, et sans laquelle on ne se réforme et on ne se convertit jamais. C'est pourquoi je veux dire ici tout haut, ce que vous ne vous seriez peut-être pas dit tout bas, *pourquoi on ne se confesse pas*; en d'autres termes, ce qui vous fait fuir le confessionnal et repousser la confession. Or, je ne crains pas de l'affirmer et de le proclamer très haut : ce qui repousse la confession, ce sont les *passions*; elles seules, avec les vices qu'elles engendrent, nous expliquent bien *pourquoi on ne se confesse pas*.

Oui, Messieurs, le vrai motif qui éloigne du confessionnal et repousse la confession, c'est la passion, une passion peut-être qu'on n'avoue ni aux autres, ni à soi-même; mais, qu'elle soit cachée ou non. avouée ou non, j'affirme et

vous allez reconnaître avec moi, qu'au fond de toute répulsion de la confession il y a une passion.

Cette vérité, même avant sa démonstration directe, pourrait déjà logiquement et rigoureusement se conclure de ce que nous avons dit jusqu'ici.

L'homme, avons-nous dit, n'a que deux manières principales de repousser une chose: il la repousse par sa raison, c'est-à-dire, par le côté légitime de lui-même; ou bien par ses passions, c'est-à-dire, par le côté illégitime de lui-même; il la repousse parce qu'elle apparaît à la lumière de la raison comme l'erreur, l'injustice, le désordre, le mal; ou parce qu'elle heurte et froisse en nous un orgueil, une cupidité, une sensualité, un amour ou une haine, une passion quelconque.

Or, nous avons démontré hier que nous ne pouvons repousser la confession par notre raison, en d'autres termes, qu'il n'y a contre elle aucun motif de répulsion qu'approuve la raison. Il reste, dès lors, que nous la repoussions par nos passions. C'est ce que la *nature* des choses et le *fait* de l'expérience démontrent avec éclat. La nature des choses nous montre

que cela *doit être*; et le fait de l'expérience nous montre qu'il *en est* réellement ainsi.

I

La nature des passions, mise en face des exigences de la confession, démontre aux moins clairvoyants que les passions *doivent* repousser la confession.

De même que dans l'ordre matériel il y a des forces qui se repoussent, parfois même avec de terribles explosions, dans l'ordre moral il y a des choses antipathiques opposées par leur nature, leur tendance, et qui, au lieu de s'attirer, se repoussent. Ainsi en est-il en particulier de ces deux choses : la *passion* et la *confession*.

Quelle est, Messieurs, dans notre état de déchéance, la tendance générale de nos passions, et notamment des passions qui aspirent à se satisfaire? Certes, il n'est pas difficile de le deviner : elles tendent à repousser tout ce qui les gêne, à fuir tout ce qui les combat, à briser tout ce qui leur fait obstacle, à détruire même, si elles le peuvent, tout ce qui tend à

anéantir ou simplement à diminuer leur empire sur les âmes.

Qui n'a vu quelquefois la passion, de quel que nom qu'elle se nomme, s'emporter contre tout ce qui résiste à ses desseins et oppose à ses désirs un obstacle quelconque, et avec quelle violence, avec quelle fureur, quelquefois? Entendez-vous le frissonnement de la vapeur dont le feu a provoqué l'expansion? Comme elle frémit contre l'obstacle qui la comprime! Comme elle presse de toute sa force les parois de sa prison de fer ou d'acier, et comme elle semble dire de son souffle brûlant : *Fac mihi spatium!* Ouvre-moi l'espace! Périssent cette barrière qui me retient et m'empêche de passer!

Voilà la passion prise sur le fait et peinte d'après nature : éloignement de tout ce qui la gêne, impatience de tout ce qui la comprime, horreur de tout ce qui l'enchaîne, haine à mort de tout ce qui l'empêche de vivre et de régner en souveraine.

Or, ce qui gêne, ce qui comprime, ce qui heurte et blesse la passion, c'est la vérité, c'est la justice, c'est l'ordre, c'est la sainteté. Voilà pourquoi la passion hait, fuit et repousse tout

ce qui est vérité, justice, ordre, sainteté, ou tend plus ou moins directement à faire vivre et régner dans les âmes humaines ces quatre choses divines.

« Vous voulez me tuer, parce que je vous ai dit la vérité. *Quæritis me interficere, hominem qui veritatem vobis locutus sum.* »

Qui dit cela, je vous prie ? Jésus-Christ lui-même parlant aux juifs qui l'entourent, c'est-à-dire, la vérité, la justice et la sainteté, incarnées dans l'Homme-Dieu, parlant aux pharisiens orgueilleux, haineux et jaloux, c'est-à-dire, aux passions incarnées dans des hommes. Un jour, toutes ces choses saintes, divinisées dans l'Homme-Dieu, viendront se poser devant les passions sous une forme humaine. Et, en montrant à ces passions frémissantes cette divine personnification de tout ce qui est vérité, ordre, justice, amour et sainteté, on dira : *Ecce homo* ; voilà l'homme, c'est-à-dire, voilà celui qui représente et personnifie en lui toutes ces choses divines. Eh bien ! que diront et que feront alors les passions ? Toutes d'une même voix, ou plutôt d'un même et unanime frémissement, s'écrieront : « Enlevez-le ! enlevez-le ! *Tolle, tolle eum* ! — Mais, que ferai-je de ce Jésus de

Nazareth? — *Crucifige, crucifige eum*: crucifiez-le, crucifiez-le! » Comme si ces passions avaient dit : « Arrière la vérité, arrière la justice, arrière l'ordre, arrière la sainteté! Non, il n'est pas notre Roi, et nous ne voulons pas qu'il règne sur nous. *Nolumus hunc regnare super nos* (1). »

Voilà, Messieurs, en présence de tout ce qui est vrai, juste, saint, le cri toujours ancien et toujours nouveau de la passion, expression vraie de sa tendance native et de son explosion spontanée. Ce cri, poussé par les passions ameutées contre Jésus-Christ, a sa répercussion universelle et perpétuelle à travers toute l'histoire du Christianisme; et, si vous écoutez bien, tous les échos de l'histoire contemporaine vous redisent la même chose: La passion, c'est la répulsion de tout ce qui la gêne et l'irrite, c'est-à-dire, de tout ce qui est vrai, juste et saint.

Cette tendance des passions à repousser tout ce qui les gêne ou leur fait obstacle, est ancienne comme le monde. Entre autres faits dont la seule énumération remplirait ce discours,

(1) Joan. xix. 15. Luc. xxiii, 21, xix, 14.

je pourrais vous rappeler ici la passion de Caïn écartant Abel par un fratricide; la passion des fils de Jacob voulant écarter l'innocent Joseph; la passion de Saül, sa noire jalousie, poursuivant David dont la gloire l'offusque et l'importune; et David lui-même faisant mourir Uri, dont la vie gêne sa volupté adultère; la passion d'Athalie conspirant contre Joas; la passion d'Aman voulant faire périr Mardochée, et avec lui tout le peuple d'Israël, parce que la présence de ce juif irrite son orgueil.

Mais l'exemple à nul autre pareil, c'est celui que j'ai évoqué tout à l'heure : la passion des Pharisiens pour écarter Jésus-Christ, et se délivrer du spectacle de sa divine sainteté.

Telles apparaissent, à travers les siècles, les passions dans le vaste et perpétuel drame de l'histoire.

Mais, sur ce point, qu'avons-nous besoin d'interroger tous les siècles, lorsque notre siècle, sous nos propres regards, nous donne, de cette tendance des passions humaines, le témoignage pour nous le plus saisissant, parce qu'il est le plus vivant, et, comme on dit, le plus palpitant d'actualité?

Qu'y a-t-il, en effet, de plus actuellement instructif et de plus tristement émouvant, que l'ardeur satanique que fait éclater aujourd'hui, dans le monde entier, toute la cohue des révolutionnaires et des impies, pour écarter, proscrire, expulser tous ces êtres humains les plus inoffensifs et les plus bienfaisants, qui, sous des noms différents et des formes variées, représentent plus particulièrement tout ce qui est de Jésus-Christ et de l'Évangile? Pourquoi contre eux ces clameurs et ces dénonciations, ces expulsions et ces proscriptions, si ce n'est parce qu'ils *gênent* les passions qui, incarnées dans des hommes, frémissent contre eux, comme les pharisiens contre Jésus-Christ.

Déjà, au Livre de la Sagesse, il y a trois mille ans, les passions personnifiées dans les libertins de la Jérusalem antique, manifestaient les mêmes tendances, alors que, conjurées pour l'oppression du juste, elles s'écriaient, au milieu de leurs festins, de leurs plaisirs et de leurs orgies :

« Venez, opprimons le juste, parce qu'il contrarie nos œuvres : *contrarius est operibus nostris*. Par le spectacle de ses vertus, il nous reproche et condamne nos prévarications

« contre la loi de Dieu : *improperat nobis pec-*
 « *cata leg's*. Donc opprimons-le, et qu'il dis-
 « paraisse de nos yeux, parce qu'il nous fait
 « mal de le voir ; oui, rien que de le voir nous
 « blesse et nous irrite. *Gravis est nobis etiam*
 « *ad videndum* ; car sa vie nous importune,
 « parce qu'elle ne ressemble pas à la nô-
 « tre : *quoniam dissimilis est aliis vita illius* ;
 « et parce qu'il s'abstient de nos pratiques,
 « comme de choses immondes : *abstinet se a*
 « *viis nostris tanquam ab immunditiis*. Donc
 « soumettons-le à toutes les tortures, à toutes
 « les injures, à tous les opprobres, et, pour
 « nous en débarrasser plus sûrement, condam-
 « nons-le à la mort la plus honteuse : *morte*
 « *turpissima condemnemus eum* (1). »

Voilà, Messieurs, ce que la sainte Ecriture fait dire aux passions par des hommes qui nous précèdent de trois mille ans dans la durée. Eh bien ! est-ce que ces passions si anciennes, ne sont pas toujours nouvelles ? Est-ce qu'elles ne sont pas encore aujourd'hui vivantes sous nos yeux ? Ce que ces passions disaient alors, est-ce qu'elles ne le disent pas encore ?

(1) Sap. II 10-20.

Ce qu'elles méditaient, est-ce qu'elles ne le méditent pas encore? Ce qu'elles tentaient de faire contre la justice, la vertu et le bien incarnés dans l'homme que l'Ecriture nomme le Juste, est-ce qu'elles ne le font pas encore, ou du moins ne tentent-elles pas de le faire aujourd'hui contre les véritables justes, c'est-à-dire contre les saints, contre ceux qui imitent et représentent le plus, sur la terre, le Juste par excellence, Jésus-Christ, le fils de Dieu? Et pourquoi ces odieuses tentatives? Parce que la présence de ces justes les gêne, les importune, les irrite.

Maintenant que nous connaissons la tendance des passions, demandons-nous quelle est la tendance de la confession.

C'est, vous allez le voir, une tendance absolument opposée.

Que doit vouloir et que veut, en effet, le prêtre au confessionnal? Manifestement, il veut maintenir, affermir ou restaurer dans une âme le règne de Jésus-Christ. Oui, sachez-le bien, au confessionnal comme dans la chaire, nous portons cette unique ambition : maintenir, défendre, accroître ou relever dans les âmes le règne souverain de notre Christ-Roi ; et, avec

son règne, le règne de tout ce qu'il est lui-même, le règne de la vérité, de la justice, de la pureté, de la charité et de la sainteté. Si le confesseur avait une autre ambition, il profanerait son ministère deux fois sacré; il outragerait Dieu, il trahirait les âmes, et il se damnerait lui-même; l'Eglise lui dirait: Anathème! Et, devant cet abus monstrueux, cette profanation sacrilège, les anges du ciel se détourneraient avec horreur. Arrière une supposition qui insulterait au sacerdoce, en mentant audacieusement à la vérité. Ah! sur ce point, je jure devant le ciel et la terre que notre sacerdoce est fidèle à la sublime mission que Dieu lui fait au confessionnal, et qu'il y porte l'unique ambition qui réponde aux desseins de Dieu et à la sainteté de l'institution, l'ambition que je viens de dire : faire régner Jésus-Christ dans les âmes et, avec lui, la vérité, la justice, la paix et la sainteté.

Or, travailler à faire régner Jésus-Christ dans les âmes, c'est travailler à y détruire le règne de Satan et, avec le règne de Satan, le règne des passions; donc à y défendre tout ce que repoussent éternellement les passions.

De là, entre la passion et la confession, une

opposition intrinsèque, une lutte nécessaire, et la répulsion instinctive de l'une par l'autre. De là, la difficulté qu'éprouvent, pour approcher du confessionnal, certains hommes même croyants.

Aussi, quand on est sincère, on n'affecte pas, devant la confession, une indifférence menteuse. On ne dit pas : La confession est indifférente. Le fait est qu'elle ne l'est pas assez. On ne dit pas : La confession n'est pas chose sérieuse; la vérité est qu'elle l'est trop.

Non, quand on est sincère, on ne tient pas un tel discours; on dit franchement : Je ne me confesse pas, parce que la confession me gêne, et que cette pratique ne peut s'accorder avec la pratique de mes passions.

Ah ! c'est que se confesser, n'est pas un simple amusement qu'on se donne. Ce n'est pas comme un spectacle qu'on regarde en passant.

Ce n'est pas comme une promenade de fantaisie, qui vous emporte une heure hors de chez vous, et qui vous y ramène tel que vous étiez parti, sans aucune conséquence pour la réforme de votre vie. Non, la confession ne se contente pas de si peu; elle a des conséquences dont on ne comprend que trop la gravité, et,

dans certaines situations de la vie qu'il est facile d'imaginer, se confesser, on le sent, n'est pas une médiocre entreprise. Cela est si vrai, qu'on en délibère des semaines, des mois, et quelquefois des années entières. Et même, après de longs et orageux débats entre le cœur et la conscience, entre le devoir et la passion, il en est qui reculent encore, et ajournent indéfiniment l'accomplissement d'un devoir qu'ils considèrent comme le sacrifice et la mort d'une passion qui leur dit tout bas : Non, ne va pas te confesser ; pas encore cette année, du moins ; plus tard, plus tard...

Ainsi, des pécheurs reculent et reculent encore ; trop heureux si la mort qui n'attend pas, elle, ne les surprend au milieu de leurs ajournements !

Moi-même, Messieurs, combien j'en ai entendu qui me disaient : « Mon père, il y a trois ans, quatre ans, que je songeais à venir m'agenouiller à vos pieds ; plusieurs fois même j'ai touché le seuil de votre demeure ; et, au dernier moment, j'ai reculé, et n'ai osé entrer. Enfin, me voici, venant demander une absolution que je désirais et ajournais depuis quatre ans. »

Ah ! ces délibérations, ces hésitations, ces ajournements, je les comprends. C'est que, pour toute passion qui veut vivre et ne veut pas se rendre, *se confesser* est comme une menace suspendue. C'est que le pécheur se dit avec raison et en toute connaissance de cause, que se confesser ou ne pas se confesser, c'est *l'être ou ne pas être* de sa passion. Il sait que le confessionnal est un boulevard, d'où le prêtre défendra contre elle la vérité et la justice ; que la confession est comme un glaive à deux tranchants, qui pénètre jusqu'à la division de l'âme pour y atteindre la passion, et la jeter comme une victime qu'on immole aux pieds de Jésus-Christ ; et que, même à ce tribunal de la divine miséricorde, il ne trouvera la grâce de son pardon qu'à la condition d'y consommer le sacrifice de sa passion.

Voilà ce que sait et ce que se dit le pécheur, en face du confessionnal ; et c'est ce qui lui inspire je ne sais quelle frayeur de la confession. C'est que le confesseur est l'homme du fond des choses. Il ne demeure pas à la superficie de l'âme ; il y entre armé de la croix ; et, de par l'autorité du Maître qu'il représente, il frappe à droite et à gauche sur tout ce qui fait

opposition dans une âme à ce règne divin ; son ministère et sa conscience lui interdisent de pactiser avec toute passion qui refuse de se soumettre à l'autorité de notre Christ-Roi, lui commandant par l'organe de son prêtre.

Et voilà pourquoi la passion hait et repousse la confession. L'homme passionné, pressé par le cri de sa conscience, peut tenter de venir jusqu'à elle. Mais, alors que sa conscience l'y pousse, sa passion la repousse encore. Et même, quand, sous une inspiration du Ciel, il a pu dire : « *Je veux !* Je veux confesser mon crime, je veux retrouver mon innocence ; » il y a une voix secrète qui dit toujours en lui : « *Je ne veux pas !* Je ne veux pas sacrifier mon plaisir ; je ne veux pas rompre avec mon habitude. » Cette voix, c'est la voix de la passion, de la passion qui ne veut pas mourir, de la passion qui veut vivre et régner.

Cet antagonisme peut se peindre et se dramatiser dans l'acte même de la confession. Assistons à ce drame intérieur et toujours émouvant, qui s'est reproduit des millions de fois dans le silence et l'ombre mystérieuse du confessionnal, depuis que l'on se confesse, et

qui, aujourd'hui encore, se reproduit à tous les points de la catholicité.

Figurez-vous, Messieurs, que vous assistez par l'imagination à ce spectacle qu'il est si facile de se représenter, quand on connaît l'humaine faiblesse et les inconséquences de l'homme passionné.

Un pécheur a dans son cœur une passion qui, depuis longtemps déjà, le tient en servitude. Mais, à côté de cette passion qui le traîne de désordre en désordre, la foi, la conscience et un certain sentiment de justice et de dignité, vivent encore. Cet homme voudrait, en se confessant, satisfaire au devoir et retrouver la paix qu'il a perdue, mais sans rompre tout à fait avec sa passion qui le séduit toujours.

Donc, un jour, faisant sur lui-même un suprême effort, il vient au confessionnal, et il y traîne avec lui sa passion frémissante. Elle y vient, non pour se rendre, mais pour pactiser ; non pour accepter les conditions qui lui seront faites, mais pour poser les siennes ; bref, cette passion vient là, non pour se faire juger et condamner, mais pour essayer de se faire absoudre et légitimer.

La voilà face à face et seule à seule avec la

justice et l'autorité personnifiées dans le prêtre; et, entre les deux, est la volonté qui hésite et a peur.

Lepénitent s'accuse, et il se frappe la poitrine. Mais tout n'est pas fini. Avant de se retirer, il faut conclure; cette conclusion, que sera-t-elle? Alors s'engage entre la justice et la passion, entre l'autorité et la révolte, entre le prêtre d'un côté et le pénitent de l'autre, un dialogue qui peut se traduire à peu près dans ces termes :

« Mon fils, dit le confesseur, puisque vous êtes venu jusqu'à ce tribunal du pardon, vous voulez vous réconcilier tout à fait avec Dieu? — Oui, je le voudrais, mon Père. — Mais, vous ne l'ignorez pas, pour se réconcilier avec Dieu, il faut rompre avec Satan; et pour rompre avec Satan, il faut rompre avec le péché. Le voulez-vous aussi? — Oui, je le voudrais. — Mais, mon fils, pour rompre avec le péché, il faut rompre avec la passion qui vous pousse au péché. — Je le voudrais, mais je ne le puis. Briser avec cette passion, renoncer à cette fréquentation, c'est briser mon cœur, c'est déchirer mon âme. — Mais si vous ne vous séparez du mal, comment ferai-je pour vous unir au bien? Et, si

vous ne voulez pas rompre avec Satan, en brisant avec votre passion, que puis-je pour vous octroyer le pardon et vous réconcilier avec Dieu? — Non, mon Père, je ne puis faire ce que vous exigez; ma passion est trop forte, et je suis trop faible. — Avec la grâce de Dieu, mon fils, vous pouvez tout. Votre passion est violente, mais Dieu est fort; si vous le voulez, il va vous affranchir; mais il faut le vouloir. Donc, je vous le demande, le voulez-vous, mon fils, dites, le voulez-vous? — Mon Père, je vous trouve sévère; il y a une modération dans les choses. — Mon fils, Dieu est saint, et tout péché lui déplait. — Mais ne peut-il être avec Lui des accommodements? — Sur ce point, c'est-à-dire, sur la nécessité de rompre avec votre passion, *non*, il n'y a pas d'accommodements. — Mais je consens à diminuer le nombre de mes chutes. — Diminuer, ce n'est pas assez; il faut les supprimer. — Quoi! vous ne permettrez pas au moins une rare satisfaction? — Non. — Quoi! pas même une fois? — Non, pas même une fois. — Au moins le désir? — Non. — Au moins la pensée? — La pensée volontaire, non, pas même la pensée. Cela n'est pas permis. *Non licet*. — Il est donc vrai, mur-

mure tout bas la passion, il est donc vrai, ô prêtre intransigeant, que tu ne veux rien m'accorder?... Eh bien ! je prendrai tout. Garde ton pardon ; je garde mon plaisir ; je m'en vais, et tu ne me reverras plus!... »

Le pécheur se retire, en effet ; et, tandis que le prêtre, pleurant sur lui comme Jésus sur Jérusalem, le rappelle de l'âme et du cœur, et de loin le bénit encore, il s'en va, emportant dans son cœur une passion irritée et murmurant ces mots, qui en sont le cri toujours ancien et toujours nouveau : Brisons ces liens qui nous enchaînent, et repoussons ce joug qui nous opprime et nous fait esclaves.

Ainsi éclate, de la manière la plus saisissante et la plus tangible, l'antagonisme profond qui existe et existera toujours entre la passion et la confession. Qui parmi vous, à une heure de sa vie, n'a senti peut-être quelque chose de cette répulsion que le confessionnal inspire à la passion ?

Oh ! croyez-le bien, Messieurs, ce *non* qui irrite la passion, le prêtre ne le dit pas, comme je viens moi-même de le dire, pour mieux accentuer le dialogue, et donner plus de relief à la vérité. Ce *non* formidable, avant de le pro-

noncer, il le trempe dans l'amour et la compassion du cœur de Jésus-Christ, et il l'adoucit, autant qu'il peut, dans toutes les suavités de son propre cœur. Mais pour une passion qui ne veut pas se rendre, *non*, c'est toujours *non*; et de quelque manière qu'on le dise, il irrite la passion, s'il n'irrite pas l'homme lui-même tout entier.

Le prêtre aura beau représenter la bonté, la compassion et la douceur de Jésus-Christ; il sera toujours, pour la passion qui ne veut pas se rendre, un censeur exagéré, un juge impitoyable et d'une implacable intransigeance.

A quoi ressemble, pensez-vous, le prêtre au confessionnal demandant au pécheur la rupture complète avec une passion vivante? Il ressemble à Caton qui, dans le Sénat romain, en face du Carthaginois frémissant, terminait tous ses discours par cette conclusion fameuse : « Et je conclus, Romains, qu'il faut détruire Carthage! *Carthago delenda est!* Oui, il faut la détruire, cette Carthage, l'éternelle ennemie de Rome. »

Ainsi, le prêtre, au confessionnal, devant la passion demandant avec la justice des pactes

impossibles et des alliances sacrilèges, redit à sa manière, sous des formules diverses, la conclusion de Caton : *Carthago delenda est* : il faut détruire Carthage. Oui, mon frère le pécheur, il faut la détruire, la Carthage de votre orgueil, la Carthage de votre cupidité, la Carthage de votre volupté, en un mot, la Carthage de votre passion dominante, de cette passion qui vous perdra, si vous ne voulez la vaincre et détruire en vous son règne tyrannique.

Ainsi, vous le voyez, l'antagonisme entre la passion et la confession, résulte de la nature de l'une et de l'autre, de leurs tendances et de leurs exigences diamétralement opposées, c'est-à-dire, de la force même des choses.

Aussi, Messieurs, croyez-le bien : si la confession n'était qu'un acte religieux, comme il en est tant d'autres, bons en eux-mêmes, mais sans conséquence immédiate et nécessaire pour la réforme de la vie personnelle ; si le pécheur ne venait au confessionnal que pour s'y agenouiller, y frapper sa poitrine, y avouer au prêtre quelques faiblesses de sa vie et en recevoir une simple bénédiction, sans avoir à y consommer le sacrifice d'une passion qui lui tient au cœur ; ah ! combien se confesseraient,

parmi ceux qui ne se confessent plus !...

Combien n'avez-vous pas connu peut-être de chrétiens, croyant, comme vous, au caractère divin de Jésus-Christ et de son Eglise, et, par conséquent, croyant à la stricte obligation pour eux d'obéir aux commandements de l'un et de l'autre; observant toutes les pratiques religieuses qui s'imposent aux chrétiens: la prière, l'assistance à la messe, la sanctification du dimanche, et même le jeûne et l'abstinence; tous les préceptes enfin, *un seul excepté*, la confession! Comme si l'autorité qui prescrit toutes ces pratiques, n'était pas la même qui impose l'obligation de se confesser!... Et comme si l'on pouvait, de son chef, distinguer entre les préceptes émanés de la même autorité, accepter les uns et récuser les autres!...

Cette identité de l'autorité, qui oblige d'un côté comme de l'autre, on ne la conteste pas, on la reconnaît; et cependant on la nie pratiquement, et l'on dit à cette divine autorité: Je vous obéirai en *ceci*, mais non en *cela*; je ferai ma prière, j'assisterai à la messe, j'observerai la loi du dimanche, voire même celles du jeûne et de l'abstinence; mais, me confesser? non; je n'y puis consentir.

Pourquoi cette distinction ? Pourquoi, devant la même autorité qui commande, cette différence d'attitude ? Pourquoi, sur un point, ce refus d'obéissance, tandis qu'on obéit sur tous les autres points ? Ah ! la réponse est ici bien facile : c'est que la passion repousse la confession parce que, par elle-même, la confession, plus que tous les autres exercices de la religion, exige, pour consommer son mystère dans une âme, le sacrifice de la passion. Et maintenant que vous avez compris que la répulsion de la confession par les passions, naît de la nature et de la force même des choses, j'ai hâte de vous montrer comment elle se produit dans les *faits*.

II

Messieurs, l'évidence et la publicité du *fait*, mieux encore que la force et la nature des choses, nous montre que c'est la passion, et non la raison, qui repousse la confession.

Nous pouvons ici considérer le fait *individuel* ou le fait tel qu'il se révèle dans chaque homme en particulier ; et le fait *public*, c'est-à-dire, le

phénomène tel qu'il se produit dans l'humanité chrétienne envisagée dans son vaste ensemble; vous allez voir comment ces deux phénomènes rendent un même témoignage.

Et d'abord, le fait privé ou considéré dans les individus en particulier, peut se formuler à peu près dans les termes que voici :

Lorsqu'un chrétien, après avoir longtemps donné l'exemple d'une grande vertu, vient à faillir, et accepte en lui le règne ou plutôt la tyrannie d'une passion, le confessionnal le gêne, la confession l'importune, et d'ordinaire il nesc confesse plus. Au contraire, lorsque le chrétien, égaré et captivé par sa passion, veut s'en affranchir et revenir à la vertu, règle générale, il revient au confessionnal. Si le fait, vu sous cette double face, est vrai, et s'il se trouve partout et presque toujours attesté par l'expérience, alors la vérité que je prêche en ce moment, va resplendir dans une pleine clarté, et même les moins attentifs seront forcés de se dire : Oui, ce qui éloigne du confessionnal, ce qui repousse la confession, c'est la passion, et rien que la passion.

Eh bien ! je le demande : le fait est-il douteux ? Et, contre la certitude de ce fait, pouvez-

vous vous inscrire en faux? Oh! non, mille fois non. Non seulement le fait est certain, mais encore sa certitude est manifeste. Oui, quand on veut abandonner la vertu, pour vivre de la vie des passions, on déserte le confessionnal. Dans la vie d'un même homme, d'ordinaire ces deux faits sont contemporains, l'un emporte l'autre; une exception çà et là n'empêcherait pas le fait de subsister dans son ensemble, et de briller dans la grande lumière qui l'éclaire comme le soleil dans le plein de son midi.

J'en appelle sur ce fait au témoignage de la conscience publique, et de la vôtre en particulier. Comment le monde juge-t-il, et comment jugez-vous vous-mêmes, Messieurs, la désertion de la confession dans les croyants qui, l'ayant pratiquée, ne la pratiquent plus? Pour le moins, vous y voyez du mystère et, d'ordinaire, vous n'y soupçonnez rien de bon.

Une personne avait longtemps édifié toute la cité par le spectacle de sa piété, de sa vertu, de sa modestie et de sa pudeur. On la voyait assidue au tribunal de la pénitence, et plus assidue encore à la table des anges. Mais un jour, il se trouva que le confessionnal n'avait

plus pour son cœur la même attraction qu'il avait exercée sur ses plus jeunes années; elle en approcha moins d'abord, ensuite moins encore, et puis enfin, elle arriva à le désertier tout à fait. Qu'était-il donc arrivé? C'était un mystère.

Mais on remarqua bientôt que son front ne portait plus la même auréole. Le voile de la modestie et de la pudeur tombait de plus en plus de ses yeux, et la sainteté avait cessé de rayonner en elle. Le jour, aux regards de tous, perça peu à peu ce mystère. Bientôt il fut révélé, même aux moins clairvoyants, pourquoi la grande chrétienne d'autrefois ne se confessait plus; elle avait sa raison: c'était la raison du cœur; c'était un mystère de volupté.

Un homme de commerce et d'affaires avait longtemps, au vu et au su de tous, allié les devoirs de sa religion aux devoirs de son état. Il était de ceux qui se confessaient. L'estime, l'honneur et la confiance le suivaient au saint tribunal et à la table sainte. Bref, il était pour tous homme de crédit comme de piété; car on aime, en affaires, à compter avec un homme qui se confesse et qui communie. Alors même que l'on affecte de dire le contraire, facilement

et volontiers on croit à l'honnêteté et à la délicatesse de l'habitué du confessionnal

Mais un jour il fut constaté que ce spectacle d'édification avait disparu ; et il fut dit partout que cet homme n'allait plus à l'église, ou, s'il y paraissait encore, qu'il ne se confessait plus. Le monde, qui est méchant, se prit à faire mille suppositions plus ou moins malveillantes et à discourir sur un changement qu'il ne pouvait comprendre.

« Mais c'est étrange, disait-on, ses convictions n'ont pas changé ; ce qu'il croyait hier, il le croit encore aujourd'hui ; pourquoi ne se confesse-t-il plus aujourd'hui, lui qui se confessait hier ? Pourquoi, dans un chrétien croyant, cette contradiction et cette inconséquence ? » Pourquoi ? C'était un mystère encore. Mais bientôt le mystère s'illumina au grand soleil de la publicité : c'était un mystère d'injustice et de cupidité. Alors tout le monde comprit : si cet homme ne se confessait plus, il avait ses raisons : raisons du cœur et de la passion.

Mais pour ceux-là surtout que ce fait touche de plus près et menace le plus de chagrins et d'angoisses personnelles, cette désertion du confessionnal est un signe alarmant, c'est un

symptôme désolant, c'est un mystère douloureux. Ah! je le sais, quand un enfant qui jusque-là s'était confessé, se met à fuir la confession, la mère chrétienne se prend à trembler; et que de fois son cœur murmure tout bas dans sa tristesse solitaire: « Hélas! hélas! mon enfant ne se confesse plus; qu'est-ce que cela veut dire? Qu'est-il donc arrivé? » Pauvre mère! vous avez raison de vous inquiéter; vos alarmes ne sont pas sans fondement. Ah! moi aussi, je les connais, ces alarmes des pères et surtout des mères; car, vis-à-vis des âmes, comme prêtre, je me sens père et mère tout à la fois.

Aussi, lorsqu'un jeune homme que j'ai vu, à jour fixe, venir s'incliner sous ma bénédiction et verser son âme dans la mienne, ne paraît plus et semble fuir ma sollicitude et mon dévouement sacerdotal; alors je suis comme vous, ô mère désolée; je me dis avec tristesse: Le pauvre enfant! Il ne revient plus; que lui sera-t-il arrivé? Ah! sans doute le mal l'aura touché! Une passion l'aura entraîné!...

Et lorsqu'une épouse chrétienne a vu longtemps son mari l'accompagner au confessionnal et à la table eucharistique; si, sans

savoir pourquoi, elle voit ce bien-aimé compagnon de sa vie désertier peu à peu l'un et l'autre : oh ! alors, qui pourra dire tout ce qu'il y a dans son cœur d'angoisses et de désolations ? Qui pourra dire surtout ce que son amour et sa tendresse rêvent et craignent de découvrir au fond de ce mystère, et avec quelle tristesse profonde et quelle poignante frayeur elle sent monter de son cœur jusqu'à ses lèvres un mot qu'elle n'ose achever : Quoi ! lui que j'aime et qui m'aime, lui, *infidèle* ? O mon Dieu, peut-être !...

Ainsi, bon gré, mal gré, la désertion du confessionnal fait soupçonner, dans la vie du déserteur, la présence d'un mystère, et souvent du plus triste des mystères ; car, quand on vient à y pénétrer et quand la lumière s'y est faite, presque toujours on touche à un mystère de honte et parfois à un mystère de crime, à un mystère où la raison n'a rien à voir et que seule explique la passion ; tant il est vrai que, dans la pensée de tous, comme dans la réalité, le commencement du désordre ou du règne de la passion et l'abandon ou la répulsion de la confession, sont dans une même vie deux faits

contemporains, et que le premier est la cause du second. °

Telle est la première face de ce que j'ai nommé le fait privé et individuel de la répulsion du confessionnal; voici la seconde :

Quand l'homme passionné veut rompre avec sa passion et revenir à l'ordre et à la vertu, s'il a gardé le trésor de la foi, il revient au confessionnal. Qu'il puisse y avoir ici encore une exception, je veux bien y consentir, mais je maintiens que c'est le fait ordinaire.

Cette seconde face du fait que nous affirmons est comme la contre-épreuve de la première, et elle double la lumière de la démonstration.

O pécheur qui m'écoutez, dites-moi : si un jour, sous une inspiration de votre passion conspirant avec Satan, vous avez fui la route qui conduit au confessionnal; à quel jour et à quelle heure y reviendrez-vous? Ah! je le sais, précisément au jour et à l'heure où, brisant avec cette passion, vous reviendrez à la vertu.

Ecoutez, Messieurs, un exemple qui vous tiendra lieu de cent ou de mille autres semblables.

Un jeune homme chrétiennement élevé, s'était laissé, comme tant d'autres, entraîner

loin du confessionnal par la fougue de ses passions avides de plaisirs et d'indépendance. Un jour, sous une inspiration du ciel, cet égaré, cet esclave, comme l'enfant prodigue, se regarde; il se voit humilié dans la servitude et souillé de la fange où l'a précipité sa passion. Il se souvient alors de l'innocence, de la liberté, de la joie, de la paix, de la dignité de sa jeunesse première, et, saintement indigné contre sa propre dégradation, il se dit: « Passion maudite, depuis dix ans je t'ai tout sacrifié, et tu ne m'as donné, avec le remords et la tristesse, qu'une servitude et un opprobre dont je rougis moi-même devant moi-même. Ah! c'est fini, je romps avec toi pour toujours. Et, pour te châtier toi-même, demain je te traînerai où tu ne veux pas aller; et malgré la répulsion et l'horreur que tu m'en inspires, j'irai me confesser. »

Il vint, en effet; et là, à ce confessionnal si longtemps redouté et déserté par sa passion, il retrouva, dans ses larmes et son repentir, tout ce qu'il avait perdu dans la jouissance et le plaisir.

Puis des semaines et des mois se passent. Partout où il va, partout où il est vu, le jeune

homme apparaît transformé; il est devenu humble, chaste, dévoué, d'orgueilleux, de voluptueux et d'égoïste qu'il apparaissait. Pour le monde, c'est un mystère; on s'étonne, et l'on dit en le regardant: « Mais, ce n'est plus *lui!* » Ce n'est plus lui, en effet, le changement est complet. Comment expliquer ce mystère de soudaine transformation? Que s'est-t-il passé?

Bientôt le mystère se dévoile. Le prodigue d'autrefois a été vu à la table sainte, et l'on apprend qu'il fréquente le confessionnal. Alors l'étonnement cesse pour tous. Les bons disent avec bonheur: « Le jeune prodigue s'est confessé; il est redevenu sage et vertueux; c'est tout simple. » Ses anciens amis rendent, à leur manière, un même témoignage.

Aux premiers siècles de l'Église, remarque Tertullien, quand un païen fuyait les fêtes et les débauches du paganisme pour embrasser le Christianisme, les païens s'écriaient: « Qu'est devenu *Lucius*? Que fait donc *Lucius*? Pourquoi ne le voyons-nous plus parmi nous? — Mais, répondait-on, *Lucius* s'est fait chrétien. — Oh! alors, nous comprenons; mais quel dommage! »

Ainsi disent à peu près les complices d'au-

trefois : « Que devient notre ami, le compagnon de nos plaisirs ? Pourquoi ne le voyons-nous plus ? Pourquoi n'est-il plus de nos réunions et de nos fêtes ? Pourquoi ? — Mais, reprend l'un d'eux, notre ami s'est confessé. — Comment ! lui, il s'est confessé ? — Oui, et même chaque semaine on le voit au confessionnal. — Oh ! alors, nous comprenons ! Notre ami se confesse ; il a brisé avec nos passions : il est conséquent. Et quand nous voudrons, nous aussi, nous convertir et retourner au bien, nous ferons comme lui, nous nous confesserons. »

Ainsi tous l'entendent, et vous ne l'entendez pas autrement vous-mêmes : devenir vertueux de vicieux que l'on était, briser avec le mal, ce qui revient à rompre avec la passion qui fait esclave, se convertir, en un mot, cela veut dire, dans la pensée et le langage de tous : faire une bonne confession. Oui, toute conversion sincère, profonde et radicale, toute conversion qui non seulement modifie et améliore la surface de la vie, mais en transforme le fond ; toute conversion qui ne se contente pas de couvrir le sépulcre, mais qui le vide, et fait passer complètement de la mort à la résurrection ; toute conversion, enfin, qui dé-

truit tout à fait dans une âme la tyrannie de la passion et y assure, avec le règne de Jésus-Christ, le renversement du règne de Satan ; cette conversion, dans l'ordre établi par Jésus-Christ lui-même, est à cette condition : se manifester au prêtre, *se bien confesser*.

Vous le comprenez si bien que, quand vous voulez ressusciter une âme à la vie surnaturelle en l'arrachant à ses passions, tout l'effort de votre apostolat, son triomphe et sa joie, c'est de la faire arriver au confessionnal. Tant que le pécheur n'est pas arrivé là, vous n'êtes pas rassurés, parce que pour vous, comme pour tous, le retour à la confession est le signe du retour à la vertu et de la rupture avec la passion.

C'est ainsi, Messieurs, que le fait individuel, considéré sous ses deux faces, fait resplendir, avec un éclat qui ne permet pas même le moindre doute, cette vérité d'une importance majeure, à savoir que, seule, la passion, la passion désordonnée et tout ce qui la fait vivre en nous, explique la répulsion de la confession.

Mais le fait, en s'agrandissant, jette sur cette vérité une lumière plus éclatante encore, et j'ai à vous montrer, avant de finir, de cette

même vérité la manifestation la plus vaste, la plus universelle et la plus saisissante par la grandeur de ses proportions.

Ce qui, d'ordinaire, fait le mieux resplendir la vérité ou la vraie physionomie des choses, c'est le rapprochement de leurs extrémités les plus opposées. Or, voici, par rapport au sujet que nous traitons en ce moment, le fait public qui, de ses deux extrémités les plus lointaines, nous envoie une double lumière ou deux rayons doublant l'un dans l'autre leur mutuelle clarté.

Vous venez de voir, sur la répulsion de la confession ou la fuite du confessionnal, le fait se produisant dans des individus en particulier; voyez-le maintenant se produisant, d'une manière générale, dans toute la société. Donnez à votre pensée le spectacle que je vous convie à contempler d'un même et rapide regard, et jouissez avec moi de la grande lumière qu'il verse sur notre sujet.

Voici, dans le Christianisme, deux mondes en présence l'un de l'autre : le monde de ceux qui se confessent, et le monde de ceux qui ne se confessent pas; le monde que le confessionnal attire, et le monde qu'il repousse. Entre

ces deux mondes, à la frontière où ils se touchent et à égale distance de leurs points extrêmes, ceux qui se confessent peuvent différer fort peu de ceux qui ne se confessent pas. Les inconséquences et les contradictions humaines expliquent ce phénomène : c'est que, comme il y a des hommes qui valent mieux, il en est d'autres qui valent moins que leurs principes. Aussi, pour que la physionomie des choses se dessine mieux à vos regards, et pour mieux jouir de la lumière qui se dégage de l'opposition de ces deux mondes, il ne faut pas s'arrêter à ce milieu, où cette opposition diminue et parfois même semble plus ou moins disparaître ; il faut aller, le plus possible, aux deux pôles extrêmes.

Donc, laissons ces intermédiaires, où la vérité que je vous prêche en ce moment, peut n'avoir pas tout son plein jour ; et embrassons sous un même regard, du point de vue où nous sommes, les deux extrémités du monde moral vivant. Prenons, d'un côté, tout ce qu'il y a de meilleur, à savoir, ce qu'il y a de plus affranchi de l'empire des passions ; et, de l'autre, prenons tout ce qu'il y a de pire, c'est-à-dire, de plus asservi par les passions : en deux mots,

d'un côté ce qu'il y a de plus vertueux et de plus saint, de l'autre, ce qu'il y a de plus corrompu et de plus pervers. Et puis, demandons-nous de quel côté est l'attraction, de quel côté est la répulsion du confessionnal; quels sont, dans ces deux mondes extrêmes, ceux qui se confessent, et ceux qui ne se confessent pas; et vous allez voir quelle lumière jaillit de ce simple rapprochement.

Et d'abord, nous voici en face de l'un de ces deux extrêmes; nous voici au pôle du bien, de l'ordre, de la vertu, de la sainteté : regardez toutes les catégories d'êtres humains que vous y rencontrez. Voici tous ceux qui portent, dans une chair humaine, la pureté des anges. La tentation les atteint, mais ne les renverse pas. Ce sont les chastetés et les virginités de tous les âges, de tous les sexes et de toutes les conditions de l'ordre social. C'est la génération de ceux dont toute la vie sur la terre ressemble le plus, par sa pureté, à la vie du ciel. Oh! qu'elle est belle cette génération des chastes, et quelle douce clarté l'environne! *O quam pulchra est casta generatio cum claritate* (1)!

(1) Sap. IV-I.

Cette génération choisie, Dieu la voit du haut du ciel, et les hommes la distinguent et l'admirent sur la terre. Eh bien ! parmi tous ceux-là, combien se confessent ? *Tous !* Oui, tous ; car le confessionnal attire la génération des chastes.

Et maintenant, regardez : voici les hommes et les femmes dont la vie est un dévouement et un sacrifice de toutes les heures, les héros et les héroïnes de la charité et de la vraie fraternité ; ceux et celles qui instruisent les ignorances, qui secourent toutes les misères et consolent toutes les douleurs ; ceux et celles qui soulagent les pauvres et visitent les prisonniers ; ceux et celles qui touchent de leurs mains, et parfois même de leurs lèvres, malgré toutes les répugnances de la nature, les plaies les plus hideuses et les plus repoussantes ; ceux et celles qui, pour leurs frères, donnent *tout* et se donnent eux-mêmes avec tout ; ceux et celles, enfin, qui ne connaissent qu'une passion, la passion généreuse de faire du bien aux autres, en se renonçant et en s'immolant eux-mêmes.

Eh bien, parmi ces dévoués et ces héros de la charité, combien se confessent ? *Tous !*

Enfin, voici des modèles vivants de probité

et d'honnêteté, tels que le monde païen n'en a jamais connu : hommes et femmes de toutes conditions, dont la conscience sur ce point est si prodigieusement susceptible et délicate, que la plus petite ombre jetée sur le droit et la justice, leur inspire je ne sais quelle frayeur; hommes et femmes d'une rectitude que nul intérêt humain ne parvient à fléchir; dont le cœur ne s'est jamais ému devant les promesses les plus prestigieuses de la fortune, et dont le regard n'a jamais vacillé devant les scintillations de l'or : véritables prodiges de probité devant des prodiges de séduction et de tentation ! Eh bien ! ici encore, je le demande : parmi ces hommes et ces femmes, modèles achevés de droiture et de probité chrétienne, combien se confessent ? *Tous !*

Voilà une extrémité du monde moral : là, tous se confessent ; car, c'est le pôle du bien, de la vertu, de la sainteté ; et là, pour tous la confession n'est pas répulsive, mais *attractive*.

Et maintenant, passons à l'autre extrémité, à l'autre pôle du monde moral. Voyez-vous d'ici la population des *voluptueux* — j'entends les voluptueux à outrance, ceux qui se précipitent dans les plus bas-fonds du sensualisme

le plus grossier; ceux qui, avec une sorte de frénésie, semblent vouloir épuiser toutes les ressources de la jouissance, et savoir ce que peut la *chair* pour la félicité d'un homme sur la terre; hommes sans honte, sans conscience et sans repentir; hommes flétris par leurs propres débauches, et en portant, jusque sur leur propre corps, les stigmates honteux; êtres profondément dégradés, êtres humains tombés au-dessous de l'homme, et marqués au front du signe de la bête!... prodiges de volupté, même parmi les voluptueux! Parmi eux, combien, pensez-vous, se confessent? Pas un; non, pas un!...

Regardez encore; que voyez-vous, avec ces voluptueux, à ce pôle du monde moral? Vous voyez la triste et repoussante légion des *égoïstes*; et quels égoïstes! Non pas tels qu'il s'en rencontre partout dans notre humanité; mais égoïstes exceptionnels, vrais monstres d'égoïsme, hommes sans entrailles et sans cœur, dévorant leur fortune comme l'animal dévore sa proie, s'asseyant, pour assouvir leur passion de jouir, à des festins d'un luxe fabuleux, d'une recherche sardanapalesque, d'un sensualisme sybaritique, et fermant volontairement l'oreille

aux gémissements des multitudes de malheureux qui meurent près d'eux de misère, de faim ou de désespoir ; millionnaires engraisés quelquefois de la sueur et de la substance des pauvres, ne songeant pas même à secourir un *seul pauvre*, et disant du milieu de leurs égoïstes festins : Périsset, s'il le faut, le monde, pourvu que nous puissions jouir, jouir encore, jouir toujours ! Parmi ces monstres d'égoïsme, qui se confesse ? Personne !...

Regardez, regardez encore : voici les hommes de l'*injustice* et de l'*improbité* ; ceux qui font profession de tromper, de trahir, disons le mot, de *voler*. Descendons plus bas encore vers ce pôle du mal ; voici la légion des forcenés, des brigands, des assassins, des homicides, des fraticides et des parricides ! Car c'est au bagne que je vous conduis, en la demeure des scélérats que châtie la justice humaine, en attendant le châtiment de la justice divine. Allez, interrogez tous ces êtres dégradés, qui ont reçu dans leur baptême la majesté du chrétien, et qui ne gardent plus même la dignité et l'honneur de l'homme ; demandez-leur ce qu'ils pensent et ce qu'ils ont gardé de la pratique de la confession.

Voici un homme, jeune encore : Pourquoi est-il là? Il a tué son propre père. « Jeune homme, voulez-vous vous confesser? — Qui? moi? jamais; je ne me confesse pas, moi! »

Voici un vieillard; il a soixante-dix ans : qu'a-t-il fait? Il a tué sa femme. « Vieillard, depuis quand vous êtes-vous confessé? — Depuis cinquante ans. — Et vous ne voulez pas revenir au confessionnal, par vous si longtemps déserté? — Non; je ne me confesse plus. »

Voici enfin, tout un groupe de forçats, qui vous regardent de leur regard féroce; allez, parlez-leur de confession; *tous* vont vous jeter l'injure ou le blasphème; tous vont s'écrier, en ricanant et en agitant leurs chaînes: « Arrière la confession! Arrière la confession! Nous ne nous confessons pas, *nous!* »

Ainsi, parmi cette hideuse et scélérate population que le crime a entassée là, et qui, peut-être là-même, emplit cet enfer du temps de crimes et de forfaits nouveaux, combien avant leur entrée dans cet enfer du temps se confessaient? Pas un!...

Vous le voyez, Messieurs, parmi tout ce monde de voluptueux, d'égoïstes et de scélérats que je viens de vous montrer en passant, per-

sonne ne se confesse. Certes, je suis bien loin de supposer que tous ceux qui ne se confessent pas, rentrent dans l'une des catégories de ces prévaricateurs; car, je le répète, entre ces deux mondes ou ces deux pôles extrêmes, il y a un milieu.

Mais j'affirme que ces types de volupté, d'égoïsme et de scélératesse, tous esclaves des plus ignobles passions, fuient et repoussent le confessionnal. Ah! je le comprends, nous sommes au pôle du mal. Le pôle du bien attire la confession; le pôle du mal la repousse; là, tous se confessent; ici, personne. Le bien, sous toutes ses formes, pousse au confessionnal; les passions, sous toutes les formes, en éloignent.

Tel apparaît, Messieurs, au point de vue où nous sommes, le contraste saisissant que nous présente le fait que j'ai nommé universel.

Devant ce contraste que je n'ai pas inventé, et qui est le spectacle même des choses; devant ces deux extrémités du monde moral, entre lesquelles la vérité qui est le fond de ce discours, brille comme un soleil de l'équateur entre les deux pôles de la terre; je vous le demande, est-il possible d'hésiter? Vers le pôle du bien ou vers le pôle du mal; vers celui

où habitent toutes les vertus et toutes les saintetés, ou vers celui qu'habitent tous les vices et toutes les scélératesses; bref, vers celui qui se confesse ou vers ceux qui ne se confessent pas, il faut pencher nécessairement: à droite, avec tous ceux que le confessionnal attire, ou à gauche, avec tout ce que le confessionnal repousse: c'est à choisir.

Ah! j'en suis certain, entre ces deux partis vous n'hésitez pas; et votre choix est déjà fait. En face de ce contraste qui vous parle mieux que toute éloquence, pour vous faire comprendre ce qui éloigne du confessionnal et repousse la confession, vous direz : J'ai vu, j'ai compris et j'ai résolu. J'ai vu d'un côté que la chasteté, le dévouement, la probité se confessent; j'ai vu de l'autre côté que la volupté, l'égoïsme, le vol et l'assassinat ne se confessent pas. J'ai compris que la vertu, la sainteté et tout ce qui s'inspire de l'une et de l'autre, est attiré vers le confessionnal, et que le vice, la passion et tout ce qui s'inspire de l'un et de l'autre fuit le confessionnal, et souvent même maudit la confession. J'ai compris enfin que le parti du bien, dans son ensemble, est *pour*, et que le parti du mal est *contre* la confession.

Alors j'ai résolu et j'ai dit : Je suis pour le parti du bien ; je brise avec ma passion, et je passe avec ceux qui se confessent.

Ah ! oui, je vous en conjure, au nom de vos intérêts les plus sacrés, faites ainsi : passez avec ceux qui se confessent. Vous serez en bonne compagnie ; c'est-à-dire, avec l'élite de l'humanité baptisée ; et, je vous le promets, devant le Christ, fondateur et auteur de ce grand sacrement de la confession, vous ne vous en repentirez jamais.

Sans doute, pour prendre ce parti décisif, il faudra peut-être, au plus vif de vous-même, frapper un grand coup, un coup plus ou moins douloureux. Il faudra, peut-être, briser une attache qui depuis longtemps vous tient captif, et renoncer à une affection qui est le péril bien plus encore que le charme de votre vie.

Il faudra, peut-être, pour accomplir votre réconciliation avec Dieu, commencer par vous réconcilier avec l'homme, et immoler pour toujours, au pied de la croix, une haine qui empoisonne votre vie du temps et compromet celle de l'éternité.

Il faudra, peut-être, pour vous réconcilier avec la justice, accomplir des réparations dou-

loureuses en sacrifiant des intérêts auxquels vous tenez comme à la vie elle-même.

Il faudra, peut-être, chasser du sanctuaire de la famille certains désordres qui le profanent, et, pour rappeler sur votre foyer les bénédictions du ciel, renoncer à des pratiques qui en attirent les malédictions.

Il faudra, peut-être, au pied du prêtre et sous sa bénédiction, pour l'accomplissement d'un grand devoir, consommer un grand sacrifice, le sacrifice qui coûte le plus, le sacrifice du *cœur*. Que dis-je? il faudra peut-être briser, avec votre cœur, un autre cœur, et déchirer avec votre âme l'âme d'un autre : il faudra, comme condition de votre pardon, promettre, devant Dieu et son prêtre, une séparation dont la perspective a fait jusqu'ici l'effroi de votre vie. En un mot, il faudra immoler votre passion ; votre passion dominante, celle qui, depuis des années, vous enchaîne et vous fait esclave ; celle, enfin, qui vous a fait fuir le confessionnal et repousser la confession.

Mais ne craignez pas, Dieu saura vous montrer qu'au confessionnal, comme partout, mais là plus encore que partout ailleurs, nos meilleures joies sortent de nos plus grands

sacrifices. Il vous sera révélé, au plus profond de votre âme, que, si la confession peut, un moment, impliquer des douleurs que vous redoutez, elle a aussi des consolations que vous ne soupçonnez pas, et que, si elle a, pour tout ce qui veut vivre dans le mal, des répulsions, elle a aussi, pour tout ce qui revient au bien, des attractions. C'est ce que j'essayerai surtout de montrer dans les discours qui vont suivre, et auxquels je vous convie très particulièrement.

Il nous a fallu quelque courage, à moi pour vous dire, et à vous pour entendre ce qui explique la répulsion de la confession, c'est-à-dire, *pourquoi on ne se confesse pas*. Il le fallait pour la plénitude du sujet, et surtout pour le bien de vos âmes; combien il me sera plus doux de vous dire, et à vous d'entendre le mystère de ses attractions, c'est-à-dire, *pourquoi on se confesse*.

LA CONFESSION ET SES CONSOLATIONS

*Secundum multitudinem dolorum
meorum in corde meo, consolationes
tuæ lætificaverunt animam meam.*
Ps. xciii. 19)

Selon l'étendue de la douleur qui
a rempli mon cœur, vos consola-
tions ont réjoui mon âme.

Messieurs,

Après vous avoir révélé le mystère des ré-
pulsions du confessionnal, c'est-à-dire, *pour-
quoi on ne se confesse pas*, j'ai à vous révéler
maintenant le mystère de ses attractions, c'est-
à-dire, *pourquoi on se confesse*.

Mais, avant de commencer, pour ceux sur-
tout d'entre vous qui pourraient n'avoir pas
entendu ce qui a été dit jusqu'ici, je demande
la permission de résumer en quelques mots nos
deux discours précédents.

L'homme, avons-nous dit, n'a que deux ma-
nières de repousser une chose : sa *raison* ou sa
passion.

Nous avons établi d'abord, que l'on ne peut
repousser la confession par la raison, c'est-à-

dire, par le côté légitime de soi-même; en d'autres termes, qu'il n'y a pas de raison contre la confession.

La confession, en effet, *divine* dans son origine, *bonne* en elle-même, et *bienfaisante* dans son action, ne peut offrir à la raison aucun motif de légitime répulsion.

Des hommes pourtant — ceux qui ne se confessent pas — prétendent avoir des raisons contre la confession.

Nous avons montré, dans une clarté toute populaire, que ces raisons ne sont pas des raisons, mais bien des prétextes futiles et des voiles sous lesquels se cachent et se dissimulent les passions.

Il reste donc que la confession, ne pouvant être repoussée par la *raison*, doit être et est en effet repoussée par les passions. La démonstration de cette vérité résulte, tout à la fois, de la force même des choses et du témoignage du fait.

Là où se rencontrent deux tendances essentiellement et diamétralement opposées, il doit y avoir répulsion; or, nous l'avons vu, la tendance naturelle des passions et la tendance nécessaire de la confession, sont entre elles

absolument opposées et contradictoires. Il *doit* donc exister entre elles une inévitable répulsion. Le fait palpable, le fait privé et le fait public, le fait individuel et le fait universel, attestent qu'il en est véritablement ainsi.

Le fait individuel nous a montré le chrétien qui fuit la vertu, désertant le confessionnal ; et le chrétien qui revient à la vertu et brise avec ses passions, retournant au confessionnal.

Le fait public et universel nous a montré tout ce qu'il y a de meilleur et de plus saint, c'est-à-dire, de plus affranchi du mal des passions, *attiré* par la confession ; et tout ce qu'il y a de pire et de plus pervers, c'est-à-dire, de plus livré au mal des passions, *repoussant* la confession.

Et devant ce contraste qui jette sur ce sujet une si grande lumière, plusieurs d'entre vous ont dit : Je veux être avec ce qu'il y a de meilleur, et je veux fuir ce qu'il y a de pire. Donc, je brise avec ma passion ; je passe avec ceux qui se confessent.

Oui, Messieurs, passez avec ceux qui se confessent ; et vous saurez par votre propre expérience pourquoi, même indépendamment du précepte qui en fait une obligation, tant d'à-

mes se sentent attirées vers le confessionnal.

C'est à vous montrer les raisons de ces saintes attractions, que je veux consacrer tout ce qu'il me reste à vous dire sur ce grave sujet.

Aujourd'hui, je me bornerai à vous montrer les consolations intimes et profondes que la confession, par elle-même, c'est-à-dire, par les éléments qui la constituent, produit d'ordinaire dans les âmes bien préparées pour en goûter les célestes suavités.

La confession, considérée dans la plénitude et l'intégrité de son sacrement, renferme surtout ces trois choses déjà énoncées à propos des répulsions dont nous avons parlé : l'*aveu* ou la confession proprement dite, la *contrition* ou le repentir, l'*absolution* ou le pardon.

Or, ces trois choses procurent aux âmes trois grandes consolations ; parce qu'elles répondent à trois grands besoins, et nous guérissent de trois grandes douleurs de la vie.

L'*aveu*, l'*aveu* volontaire nous guérit de la douleur de l'isolement, par la plus douce des communications. La *contrition*, une *contrition* sincère, nous guérit de la douleur de l'endurcissement, par le plus doux des attendrissements ; et le pardon, des-

endant sur nous avec l'absolution, nous guérit de la douleur du remords, par le plus doux des apaisements.

Ces trois consolations sont pour les âmes comme trois puissants attraites qui les attirent vers le confessionnal, et déjà pourraient suffire à nous expliquer *pourquoi on se confesse*.

1

La confession renferme, comme son premier élément sacramentel, l'aveu, l'aveu volontaire, la libre confiance des fautes : c'est une âme qui s'ouvre d'elle-même pour se verser dans une autre âme, et par là, la confession bien faite, souvent nous guérit d'une des plus grandes douleurs de cette vie, que j'ai appelée douleur de l'*isolement* ou de la solitude.

Il y a, dans le monde réputé même le plus heureux, bien plus d'âmes qu'on ne pense qui souffrent de cette douleur, parfois même de ce supplice de l'isolement, et n'attendent d'autre soulagement que celui d'une parole aimée et respectée, qui, en ouvrant leur cœur, le ranime,

le fortifie et l'adoucisce tout ensemble par le bienfait de la communication.

Depuis des mois, des années peut-être, ces âmes s'en vont portant ou plutôt traînant, au milieu des multitudes, le fardeau d'un secret qu'elles n'osent appuyer sur aucun être vivant parce que, peut-être, ce secret est un crime. Et Dieu sait, et beaucoup d'âmes savent aussi, qu'il y a de ces secrets qui sont lourds à porter. Il en est qui font ployer la vie sous le poids de la tristesse et du chagrin. Il en est même qui donneraient la mort s'ils ne parvenaient pas, en s'échappant de l'âme, à ouvrir un passage à la douleur qui fait mourir chaque jour.

Combien ne seraient pas morts si, au moment de voir s'échapper leur vie, ils avaient pu verser dans une âme le secret, l'excès de leur douleur ! C'est un homme du monde qui a dit, en parlant d'une situation pareille : « Rien
« ne précipite la vie comme un secret qu'on ne
« peut dire ; qui va, mille fois par jour, du
« cerveau jusqu'au bord des lèvres, et qui
« retombe ensuite de tout son poids sur le
« cœur. »

L'isolement ne fait pas seulement des malheureux, il fait même parfois des suicides. On a

constaté que tous ceux qui méditent leur propre destruction, et veulent demander à la mort la délivrance des douleurs de leur vie, d'ordinaire s'enferment avec leur secret dans une solitude plus ou moins impénétrable; et il n'y a pas d'exagération à dire que beaucoup de suicides ont, pour préliminaire, l'isolement.

Eh bien! Messieurs, à ces âmes malades d'un secret qui les dévore, et, parfois, les fait mourir, quel remède, quel soulagement offre le monde? Aucun, absolument aucun. Pourquoi? Le monde, à sa manière, ne réalise-t-il pas la communication? Assurément; on ne parle dans le monde que de visites, de relations, de réunions, de banquets, de fêtes, de divertissements.

Mais, remarquez-le bien, au point de vue du mal de l'isolement dont nous parlons, la communication mondaine est frappée d'une radicale impuissance; parce que, au lieu de pénétrer au fond de la vie, elle est condamnée à s'arrêter à la surface. A le bien prendre, la relation mondaine n'est pas la vraie communication, j'entends la communication des âmes. Là, ni les cœurs ne s'ouvrent avec leurs douleurs, ni les âmes ne se versent avec leurs secrets.

Bref, les relations du monde font ce qu'elles peuvent; elles échangent des visites, des politesses, des marques de bienveillance, des sympathies quelquefois; mais les secrets, les vrais secrets, oh! jamais! La communication mondaine, ce sont des vies qui se rapprochent et se touchent par le dehors, mais par le dehors seulement. C'est l'extérieur, c'est le superficiel, c'est le convenu, c'est la représentation, c'est l'ostentation, c'est la dissimulation souvent. Là, chacun, avec ses douleurs et ses chagrins voilés du mieux qu'il peut, se compose un visage et un sourire qui simulent la joie. Là, au milieu d'une expansion factice, où l'on se trompe mutuellement, chacun se retire au dedans de lui-même. Il y a un endroit reculé de soi-même, où l'âme habite seule avec ses secrets; ce qui veut dire, le plus souvent, avec ses ennuis ou ses prévarications. Là est comme un sanctuaire réservé. Devant ce sanctuaire, il y a un rideau qui ne se tire pour personne. Et, dans ces démonstrations extérieures où les âmes se cachent au lieu de se montrer, et dans ces relations si multiples où l'on se touche, où l'on se parle, où l'on s'examine sans cesse, sans se pénétrer jamais, on porte ses

douleurs et ses chagrins solitaires au milieu de la foule de ses amis, et même de ses proches; trop heureux si l'on ne se retire emportant de ces réunions si brillantes et en apparence si réjouissantes, avec un sentiment plus profond de sa propre solitude, une tristesse de plus, et si même cette tristesse ne vous visite jusqu'au sein de ces divertissements et de ces fêtes.

Ecoutez un exemple qui vous en représentera mille autres.

Un jour, ou plutôt une nuit, au milieu d'une réunion mondaine, à la fois brillante et divertissante, une femme célèbre fut trouvée seule à l'écart versant des larmes. Comme on lui demandait quelle pouvait bien être la cause de ces pleurs versés en un tel lieu et en un tel moment, la grande dame répondit en gémissant : « Je suis *seule* comme toujours. »

Sauf les nuances et les différences de situation, c'est l'histoire de beaucoup d'âmes qui souffrent de leur isolement : isolement douloureux que le monde ne peut guérir, et pour lequel la splendeur de ses fêtes les plus joyeuses, loin d'être un soulagement et une joie, paraît être une sorte d'ironie plus ou moins amère.

Pour cette maladie des âmes que le monde ne sait qu'aggraver, loin de la pouvoir guérir, admirez, Messieurs, ce qu'a fait la divine bonté : elle a créé sur la terre et élevé à la hauteur d'un sacrement la communication la plus appropriée à ce besoin et à cette douleur des âmes : la *confession*; commerce mystérieux et doux, divin et humain tout à la fois, où deux âmes se rencontrent et où l'une reçoit de l'autre la consolation donnée en proportion des douleurs confiées ; la confession, épanchement sacré, où une conscience s'allège et se soulage en se versant dans une autre ; la confession, la communication des âmes la plus vraie, la plus intime, la plus profonde et la plus sainte qu'il soit possible d'établir et même d'imaginer.

Là, au confessionnal, sous le regard de Dieu et de ses anges, tous les voiles sont écartés et tous les rideaux se tirent ; là, tous les replis se déroulent et tous les enfoncements se découvrent ; là, le regard du prêtre, imitant le regard de Dieu, pénètre et découvre tous les mystères d'une vie qui se montre tout entière ; là, enfin, les âmes se voient parce que tous les secrets se versent. Là, dit un auteur. qui

avait appris, en se confessant lui-même, à bien connaître la confession, « Entre le confesseur et
« le pénitent il se dit des choses qu'on ne dit
« nulle part ailleurs; des choses qu'un père
« ne dit pas à son fils et qu'un fils ne dit pas à
« son père; qu'une mère ne dit pas à sa fille
« et qu'une fille ne dit pas à sa mère; des
« choses qu'un frère cache à sa sœur et la sœur
« à son frère; des choses qu'on ne dit pas
« même au meilleur de ses amis, et que sou-
« vent on voudrait pouvoir se cacher à soi-
« même (1). »

Voilà le fait, Messieurs, le fait palpable, constant, universel, se produisant partout où l'Eglise a fait accepter le règne de notre divin Roi. Partout où elle a construit des temples et dressé des confessionnaux, les multitudes sont venues; et là, elles ont apporté l'expression d'une confiance qu'elles ne portent nulle part ailleurs; là, en un mot, s'est réalisée partout et toujours, et se réalise encore aujourd'hui, au milieu de nous, la communication la plus complète, et pourtant la plus spontanée et la plus vraiment libre.

Pour obtenir cette confiance et recevoir cette

(1) Sainte-Foy

communication, le prêtre n'a pas même besoin de porter à son front une auréole de génie, de savoir, de gloire, ni même de sainteté particulière. Il lui suffit, pour l'obtenir, de porter sur son front l'onction et la couronne de son royal sacerdoce, et de s'asseoir, au saint tribunal, comme ministre et de par l'autorité de Jésus-Christ. Et, pour que des hommes et des femmes, des riches et des pauvres, des savants et des ignorants, des enfants, des jeunes gens, des hommes de l'âge mûr et des vieillards, des foules, enfin, de tout âge et de toute condition, viennent verser *leurs secrets* dans l'âme et le cœur de ce prêtre, fût-il même le plus humble et le moins renommé ; il leur suffit de savoir que ce prêtre, tout en demeurant homme, leur représente Dieu, et que, pour fonder leur confiance et faciliter leurs épanchements, ils trouveront en lui, tout à la fois, ces deux choses qui en expliquent le mystère, à savoir, une *sympathie* humaine et une *autorité* divine. Oui, Messieurs, vous demandez le pourquoi de cette confiance et de cette communication à nulle autre pareille, vous l'avez dans ces deux mots : *autorité* divine et *sympathie* humaine.

Le prêtre, au confessionnal, est le représen-

tant de Jésus-Christ, c'est-à-dire, de l'Homme-Dieu : il est, comme représentation complète, Dieu et homme tout ensemble. Il est Dieu couvert de l'infirmité de l'homme ; il est l'homme couvert de la majesté de Dieu. Comme Dieu, il a pour nous pardonner une autorité divine ; comme homme, il a pour compatir une sympathie humaine ; et c'est ce mélange du divin et de l'humain, qui nous explique le phénomène de cette merveilleuse communication.

Et tout d'abord, il y a au confessionnal, comme base de votre confiance, l'apparition d'une *autorité* divine.

Vous ne l'ignorez pas, Messieurs ; en tout, partout et toujours, ce qui fonde la confiance, c'est l'autorité. Je pourrais vous faire remarquer que cette affirmation se vérifie dans toutes les sphères de la vie et de l'activité humaine, même dans les plus inférieures. Ainsi, lorsque, par suite des secousses plus ou moins violentes qui ébranlent l'ordre social, il n'y a plus d'autorité capable de se faire obéir et d'assurer la sécurité publique ; alors, au point de vue des relations commerciales et de la prospérité matérielle, il n'y a plus de confiance, ou, comme on dit, dans cet ordre de choses, il n'y a

plus de *crédit*. Et nous tous, quand nous voulons donner à un homme une confiance exceptionnelle, ce que nous désirons avant tout trouver dans cet homme, c'est une autorité; j'entends une autorité morale, grande comme la confiance que nous voulons appuyer sur elle.

S'il en est ainsi, quelle autorité ne demandons-nous pas, pour servir de point d'appui à la confiance que nous apportons au confessionnal : confiance qui ouvre, par de volontaires aveux et de libres épanchements, toutes les profondeurs de l'âme, et livre, sans y être forcée, le dernier domaine que nous nous réservons, le domaine intime et absolument personnel de nos secrets !

Il y a, en effet, pour nous tous une propriété que personne, si nous n'y consentons, ne peut nous enlever, et qui est, quand tout le reste nous échappe, la dernière qui nous demeure. Celui à qui l'on a tout pris, ou qui s'est lui-même dépris librement de tout, conserve encore cette propriété-là, la propriété de son secret; et il peut toujours dire : J'ai mon secret à moi; ce secret m'appartient; je le garderai, et ne le livrerai à personne.

Voilà pourquoi, pour consentir à vous dépouiller de cette dernière et suprême propriété, c'est-à-dire, pour ouvrir sous le regard d'un homme votre âme tout entière, et pour lui permettre de la visiter, comme un seigneur fait pour son propre domaine, vous voulez trouver une autorité plus haute que toute autorité humaine; car, vous ne reconnaissez à aucun homme, en tant qu'il est simplement homme, la puissance et le droit d'obtenir et beaucoup moins d'exiger de vous, par un aveu, l'abdication de votre secret.

Eh bien! l'homme qui est là siégeant à ce tribunal de la miséricorde, cet homme dont le nom même exprime la fonction de recevoir des aveux, le confesseur; cet homme qui est là, attendant tous ceux qui ont besoin d'être pardonnés; cet homme, à la lumière de votre foi, vous apparaît dans l'auréole d'une autorité plus haute que toute autorité humaine, et ayant, pour entrer dans le domaine intérieur de votre âme, une puissance et un droit incontestés.

Aussi, à peine vous êtes à ses genoux, à peine il vous a béni, qu'à l'instant toute votre âme s'ouvre devant lui, comme s'ouvrent à deux battants les portes d'un château, alors qu'on

entend le bruit qui annonce l'arrivée du maître; et vous lui dites, avec une confiance qui ne connaît pas de réserve : Entrez dans mon âme; je vous l'ouvre tout entière; c'est à vous d'y tout voir et d'y tout ordonner.

Comment expliquer un tel abandon et une telle désappropriation de soi-même devant un autre être que soi? Comment? Ah! le *divin* vous est apparu. Cet homme que vous ne connaissez pas, et que, peut-être, vous n'avez jamais vu, vous savez qu'il touche à Dieu, qu'il y a du divin en lui. Or, plus un homme touche à Dieu, et plus en lui apparaît le divin; plus vous lui reconnaissez le droit d'entrer dans votre âme, d'en explorer toutes les profondeurs, et d'en pénétrer tous les mystères.

Mais c'est l'admirable providence de la divine bonté, dans tout ce qu'elle fait pour l'homme, de fondre toujours ensemble l'humain et le divin, avec une si parfaite harmonie, qu'elle ne permet pas plus à la douceur d'être absente de la force, qu'elle ne permet à la force d'être absente de la douceur.

Voilà pourquoi, tandis qu'il y a au confessionnal, pour fonder notre confiance, la force du divin; il y a, pour l'attirer, la douceur de

l'humain. Cette autorité qui a droit de commander l'aveu par l'ascendant de sa magistrature divine, l'obtient de vous sans le commander, en vous apparaissant sous la forme d'une paternité et d'une sympathie humaine. Le confesseur, en effet, qui a au front le signe de Dieu, est un *homme*, et cet homme est un *père*.

Oui, le confesseur, est un homme; donc un être qui comprend la misère et la faiblesse humaine, oui, toute faiblesse et toute misère. Le confesseur n'est pas un être supérieur à notre humanité; ce n'est ni un ange, ni un archange, ni un chérubin ni un séraphin; c'est un homme, rien qu'un homme, et comme tel, dans le sentiment de sa propre infirmité, il vous dit : « Venez et ne craignez pas. J'ai une âme comme votre âme, un cœur comme votre cœur; votre âme et mon âme, votre cœur et mon cœur se rencontrent et se reconnaissent dans la fraternité d'une commune misère; car je suis homme, et moi aussi je puis dire : Rien de ce qui est humain ne peut m'être étranger; *homo sum, et nihil humani a me alienum puto.* » Oui, cet homme tout investi de la majesté et de l'autorité divines, porte au fond de sa misère humaine l'intelli-

gence de toutes nos misères. A chacune de vos paroles qui lui révèle une faiblesse, à chaque confiance qui avoue une défaite, son cœur et son âme répondent tout bas : Je comprends. Dès lors, que craignez-vous ? Si cet homme est un pécheur que la grâce a converti, si c'est un Augustin qu'elle a sanctifié et transfiguré : Augustin relira dans le livre de votre vie l'histoire de sa propre vie. Si, au contraire, votre confesseur est un ange dans une chair humaine, si c'est un saint que les passions ont pu attaquer, que le mal a pu tenter, mais sans le vaincre jamais : alors, ne pouvant se souvenir du crime qu'il n'a pas commis, il se souvient de l'épreuve qu'il a subie. Instruit par ses victoires, il compatit à vos défaites ; chacune de ses tentations lui explique une de vos chutes ; et il a, jusque dans ses vertus et sa sainteté, le secret de vos prévarications et de vos iniquités.

Il y a donc, vous le voyez, entre votre âme de pécheur et cette âme de saint, une intelligence de mutuelle misère ; et, par suite, une compassion, une sympathie, qui aide votre secret à sortir de votre cœur, et joint au devoir la spontanéité de l'aveu.

Mais il y a plus et mieux encore pour vous attirer et faciliter vos aveux; le confesseur n'est pas pour vous un homme seulement, il est un *père* aussi; il a vis-à-vis de vous une paternité, d'un ordre supérieur et surnaturel, sans doute, mais une vraie paternité; il a, pour le pécheur qui verse dans son âme, avec la confiance de ses fautes, celle de ses souffrances, un cœur et des entrailles de père.

A l'heure solennelle où Dieu l'investissait de la majesté de son sacerdoce; alors que, dans l'attente du grand mystère, prosterné sur le froid pavé du sanctuaire, dans l'attitude de l'abnégation et de la mort, il abdiquait, avec tout ce qui est du monde, la paternité du sang; Dieu lui adit: « Fils de l'homme, ouvre ton cœur et dilate tes entrailles. Parce que tu renonces pour moi à une paternité de chair et de sang, je te ferai une paternité de grâce et d'amour. Tu seras le père d'une grande postérité; compte, si tu le peux, les étoiles du ciel: aussi nombreux seront les enfants que je te donnerai; et ta paternité sera faite le plus possible à l'image de la mienne. Donc, mon fils, comme moi, sois bon; comme moi, sois doux; comme moi, sois miséricordieux; et que les

hommes, en voyant ton visage, en écoutant ta parole et en recevant tes bienfaits avec ta bénédiction, puissent dire de toi : C'est l'image de notre Père qui est au ciel ; c'est sa paternité faite homme. »

Messieurs, voilà le prêtre catholique au confessionnal ; voilà l'homme des aveux et des secrets, l'homme de la miséricorde et du pardon ; voilà la vraie paternité des âmes, c'est-à-dire, la bonté, la douceur, l'amour, le dévouement d'un père pour ses enfants ; une vivante image de la paternité de Dieu : voilà, du moins, ce qu'il doit être. S'il est *autre*, alors, ce n'est plus *lui* ; ce n'est plus le prêtre-confesseur tel que Jésus-Christ le veut, et tel qu'il le fait en le consacrant.

Mais, le Ciel en soit béni ! ce type du véritable prêtre, cette image de la paternité de Dieu vous apparaissant sous la forme d'un homme-père, pour recevoir l'aveu de vos faiblesses humaines, ce type sacerdotal, l'Eglise catholique le garde partout et toujours : j'en jure sur le cœur de tant de vrais prêtres, et j'en jure aussi sur le mien ; oui, tandis qu'au confessionnal nous sommes les représentants de Dieu, tandis que sa majesté nous y couvre et que son autorité nous y investit, nous sommes, non seule-

ment des hommes, mais encore des pères; des hommes pour vous comprendre, des pères pour vous aimer; je pourrais même ajouter : pères et mères tout ensemble, ayant pour les âmes, avec tous les dévouements de la paternité, toutes les tendresses de la maternité.

Aussi, vous le comprenez si bien, qu'à l'instant même où vous êtes aux genoux de cet homme, votre âme et votre cœur lui ont dit, avec une confiance d'enfant : *Mon père !* C'est le premier mot que vous adressez à cette divine autorité : *Mon père !* Et à peine vous lui avez dit ce mot, qui salue en lui la paternité de Dieu fait homme, que déjà vous êtes son fils; comme vous lui avez dit : *Mon père !* lui, vous dit : *Mon enfant !* Vous lui avez parlé pour lui dire le mystère de vos faiblesses; lui vous parle à son tour pour vous donner, avec la force, l'espérance de votre pardon. Et votre âme se ravive, et votre cœur s'épanouit sous ses paroles, comme l'âme et le cœur d'un enfant sous un souffle maternel, et chacune d'elles y tombe, comme une goutte de rosée tombe au matin dans le calice d'une fleur.

Ainsi, Dieu a créé au confessionnal la plus intime, la plus complète et la plus douce communication, en y unissant harmonieusement

ces deux choses : une autorité divine et une paternité humaine. Et cette autorité divine et cette paternité humaine ont, pour compléter le bienfait et le bonheur de cette communication — ce que je montrerai ailleurs — le sceau d'un secret divin et humain comme elles-mêmes ; le sceau d'un secret deux fois sacré et deux fois inviolable.

Aussi, croyez-le bien, si vous n'avez pas toujours emporté de cette communication quelque chose de cette consolation que je viens de vous y montrer, je ne crains pas de l'affirmer, ce n'est pas la faute de l'institution, c'est la vôtre.

Pour que vos aveux vous donnent au confessionnal, avec la paix de la conscience, la consolation dont nous parlons ; manifestement, il faut que ces aveux y soient faits dans les conditions qui expliquent ce doux mystère. Il faut y voir le prêtre tel qu'il est ; il faut y voir, comme nous l'avons dit, Dieu couvert de la misère de l'homme, et l'homme couvert de la majesté de Dieu. Il ne faut pas y séparer le divin de l'humain ; mais surtout il faut, dans la lumière de la foi, y voir et y considérer le divin. Or, qu'avez-vous fait, en vous approchant du saint

tribunal? Peut-être y êtes-vous venu avec la préoccupation exclusive de l'*humain*. Vous n'avez pas songé à la divinité, qui enveloppe le prêtre au confessionnal; vous avez vu en lui l'homme, rien que l'homme. Aussi qu'est-il arrivé? Ce regard jeté sur l'homme, ou le respect humain, a fermé pour vous cette source des divines consolations. Au tribunal des aveux, vous avez apporté des réserves, si ce n'est des dissimulations. Votre confession, au lieu de vous révéler, n'a servi qu'à vous voiler davantage; et vous vous êtes retiré avec une consolation de moins, peut-être avec un remords de plus. Ah! n'accusez ni l'institution, ni le prêtre qui en est l'organe : votre malheur est votre ouvrage.

Mais voulez-vous toucher, de l'âme et du cœur, la suavité et le bonheur de cette communication? Voyez, au confessionnal, Jésus-Christ dans le prêtre et le prêtre dans Jésus-Christ; voyez là, tout à la fois, dans le confesseur l'humain et le divin; et, dans cette vivante image de l'Homme-Dieu, voyez un père. Et puis, devant ce père qui remplace pour vous votre père qui est au ciel, faites ce que fait l'enfant devant la paternité présente; ouvrez-

vous et montrez-vous tel que vous êtes. Oui, devant lui soyez enfant et simple comme on l'est au jeune âge. N'attendez pas que ce père vous arrache votre secret; livrez-le vous-même; que votre âme se penche vers son âme; et que, comme un vase qu'on incline sur un autre vase, elle s'y verse tout entière. Dites-lui, enfant béni que vous êtes : « Mon père, j'ai péché. *Pater, peccavi*; mon père, vous qu'on salue à deux genoux, comme le représentant de l'autorité de Dieu, et qu'on aborde l'âme ouverte, comme la personnification de la bonté de l'homme; regardez : voici que je vous montre toute mon âme. Comme une eau qui suit sa pente, voici qu'elle s'épanche devant vous, avec toutes les souillures qu'a ramassées, aux chemins par où il a passé, ce flot égaré de ma coupable vie. »

Oh ! oui, dites, ou plutôt faites ainsi; et je vous le promets, la main appuyée sur ce cœur où tant de cœurs déjà se sont versés, vous comprendrez mieux encore, vous sentirez le doux mystère de la communication dont je viens de vous entretenir.

Voilà la première consolation que nous donne la confession.

II

J'ai dit que la confession nous apporte une autre consolation. Tandis qu'elle nous guérit de la douleur de l'isolement par la plus douce communication, la contrition nous guérit du mal de l'endurcissement par le plus suave attendrissement.

Le second élément constitutif du sacrement de la confession ou de la pénitence, c'est la contrition, ou le repentir. Se confesser, avouer ses fautes, c'est bien, c'est nécessaire ; mais ce n'est que le préliminaire du sacrement. Avec la confession qui accuse le passé, il faut, dans le présent, ce que nous appelons la contrition, qui renferme tout à la fois la détestation sincère du mal commis dans le passé, et la résolution non moins sincère de ne plus le commettre à l'avenir. Sans cette condition, le sacrement ne peut aboutir à ce qui est, de la part du pécheur et du confesseur, le grand objectif, à savoir : au pardon.

Cette contrition, quand elle est profonde, et surtout quand elle se produit dans une âme

après de grandes prévarications, d'ordinaire provoque un doux attendrissement, qui souvent guérit le cœur de l'endurcissement produit par la longue pratique du mal.

Tel est, en effet, d'ordinaire, le résultat de la vie des passions ; elles endurecissent le cœur : souvent, au sein même de toutes leurs voluptés, alors que tout semble leur sourire et tourner au gré de leurs convoitises, les grands pécheurs souffrent de cet endurcissement du cœur qui en exclut forcément les meilleures et les plus intimes joies. Combien de ces cœurs desséchés par le feu des passions, comme une terre brûlée par le soleil, n'ont plus connu les saintes et pures joies qui jaillissent du sanctuaire de la famille, et les joies plus pures et plus saintes encore qui jaillissent du sanctuaire du temple, ou plutôt descendent du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme !

Eh bien ! Messieurs, il y a une chose qui non seulement nous guérit de cet endurcissement, mais qui le transforme en un religieux attendrissement, et fait renaître dans le cœur les plus célestes joies que l'on puisse goûter sur la terre : c'est la contrition ou le repentir, tel qu'il se produit surtout au confessionnal.

Avez-vous jamais considéré attentivement et pénétré, jusqu'en son fond mystérieux, ce phénomène de notre vie morale et religieuse, l'un des plus saintement émouvants de notre nature humaine, le *repentir*?... Quiconque n'a jamais connu le repentir, ignore l'un des plus doux mystères de notre vie et l'une des plus profondes sources d'où la joie peut jaillir au cœur de l'homme. — « Mais quoi! dira-t-on peut-être : la consolation dans le repentir? la joie dans la contrition? » Ah! je le sais, ce n'est pas là l'idée que d'ordinaire on se fait du repentir. Le repentir, on le voit portant au front un nuage de tristesse, montrant dans ses yeux l'abondance de ses larmes, et se frappant la poitrine en témoignage de sa douleur.

Les artistes se plaisent à nous le représenter comme l'humiliation en personne, comme la statue vivante de la tristesse, comme l'idéal de la douleur. Et, en réalité, le repentir, c'est l'âme qui s'humilie, c'est le front qui s'abaisse, c'est l'homme qui se prosterne et gémit dans la conscience du mal qu'il a fait, et dont il voudrait pouvoir effacer la trace avec ses larmes, si ce n'est avec son sang.

L'Eglise, qui ne dissimule rien, l'Eglise qui

nomme bien toute chose, l'Eglise appelle le repentir *contrition*, du mot latin *conterere*, *contritum* qui veut dire *briser*. La contrition, c'est, avec l'humiliation de l'âme, le brisement du cœur.

Dès lors, comment concevoir dans le repentir la consolation, et dans la contrition la joie?... Et cependant rien n'est plus vrai, et rien n'est mieux attesté par l'universelle expérience. Sans doute, ce qui nous frappe surtout dans le repentir, c'est ce qui apparaît au dehors, c'est son côté triste, c'est son aspect lugubre. Mais ce que l'on ne connaît pas assez, avant de l'avoir éprouvé soi-même ou de l'avoir constaté dans les âmes, c'est la joie qui se cache dans son fond.

Mélange singulier de tristesse et de joie, mais où la joie déborde par-dessus la tristesse, la contrition ou le repentir fait au pécheur vraiment pénitent une félicité qu'il ne donnerait pas pour tous les plaisirs qu'il cherchait dans ses crimes; plus heureux cent fois en pleurant ses péchés, qu'il ne le fut jamais en les commettant.

Voilà le phénomène du repentir, tel que je l'ai tant de fois, durant ma vie d'apôtre, rencontré dans les âmes! Je parle surtout des

grands repentirs précédés des grandes prévarications. En des mesures et sous des formes diverses, j'ai vu partout le même phénomène : au fond des vrais repentirs, le mystère des vraies joies.

Comment expliquer cet étrange phénomène? Comment la contrition fait-elle jaillir la joie des sources mêmes de la douleur? Ah! c'est que la contrition, la vraie contrition, est, dans une âme qui a fait le mal, le retour vers le bien; c'est, dans une vie désordonnée, la restauration de l'ordre; c'est l'harmonie qui s'y rétablit, et par suite, c'est la joie qui y rentre. La contrition, c'est une âme qui a par le péché fait divorce avec son Dieu, et qui, revenant à son divin époux, et le voyant lui-même revenir à elle, goûte déjà, par l'espérance, les délices d'un bonheur qui va recommencer. La contrition, c'est un cœur qui, fatigué du crime, veut revenir à la vertu, et dit par ses soupirs à l'innocence qu'il a chassée de lui : « Oh! reviens, reviens à moi, douce compagne de mes jeunes années; rapporte-moi cette félicité que je n'ai plus connue, et qui ne m'a plus visité depuis que le mal, en se faisant mon hôte, est devenu mon bourreau. » La con-

trition, enfin, c'est le cœur qui, longtemps durci au souffle et au feu des passions, s'attendrit tout à coup sous un souffle et sous une rosée du ciel. La contrition, comme son nom même le dit, c'est un cœur qui se *brise*; mais comme se brise un abcès, en ouvrant un passage à la douleur qui va en sortir avec le mal : brisement fortuné, où ce cœur, bien loin de se pulvériser ou de s'anéantir, se refait à lui-même une vie et un bonheur qu'il ne se connaissait plus.

Ainsi peut s'expliquer ce mystère : la consolation dans la contrition. Quoi qu'il en soit, du reste, de la raison intime du fait, c'est un fait; c'est un des phénomènes les plus intéressants et les plus doux de notre vie humaine. Je n'insiste pas sur ce point, ayant bientôt à y revenir plus directement et plus amplement.

Eh bien ! Messieurs, cette consolation dans la contrition, cette joie dans le repentir, où donc s'entrouve la suave réalité ? Dans le Christianisme et seulement dans le Christianisme ; et, au sein même du Christianisme, règle générale, elles ne se réalisent bien qu'au confessionnal.

Et tout d'abord, veuillez le remarquer, ce

fait, tel que je viens de le signaler, est un fait exclusivement chrétien et surtout catholique.

Le monde païen n'a jamais connu ce phénomène, et ne le connaît pas encore aujourd'hui.

L'antiquité païenne a pu connaître le remords; elle en a même dramatisé les agitations et les troubles dans des scènes particulièrement émouvantes; le génie de ses poètes a pu en graver les images et en redire les accents dans des chefs-d'œuvre immortels. Mais la contrition et le repentir, tels que nous les comprenons, et tels que nous les voyons tous les jours se produire avec les consolations et les joies qu'ils renferment, sont, pour les païens de tous les temps et de tous les lieux, un phénomène absolument ignoré.

La Grèce antique a pu exalter des hommes réputés sages. On a pu voir ces hommes, par philosophie, par stoïcisme, par honnêteté et convenance naturelle, se séparer de leurs habitudes plus ou moins criminelles. On n'en a jamais vu se repentir, dans le sens transcendant que le catholicisme attache à ce mot, c'est-à-dire, briser leur cœur et verser des larmes au souvenir de leurs iniquités passées. A un certain âge de leur vie, ceux qui se glorifiaient de ce titre de

sage, quittaient leurs passions, il serait peut-être plus vrai de dire que leurs passions les quittaient ; mais ils ne se repentaient pas, ils ne pleuraient pas ; et beaucoup moins encore soupçonnaient-ils cette joie des larmes versées sur ses propres prévarications. Leur vie devenait correcte, au moins extérieurement, de désordonnée qu'elle avait été. En un mot, ces hommes se rangeaient ; voilà tout.

Mais, un fils de la Grèce — fût-il même un sage — qui ait songé à se régénérer par son repentir et à laver dans ses larmes les souillures de sa vie ; un homme, un seul, qui soit parvenu à se refaire, après ses chutes, une grandeur par de volontaires humiliations, et surtout une joie de sa propre douleur, non, c'est ce que la Grèce n'a jamais connu, Et ce que nous disons ici de la Grèce, nous pouvons le dire de Rome et de tous les peuples païens, même les plus civilisés. Le mot *contrition*, chez les anciens, s'appliquait à la matière, non à l'esprit ; ils connaissaient le brisement des corps ; le brisement des âmes par le repentir leur échappait. Le mot repentir lui-même, *pœnitentia*, n'avait pas de sens moral ; il ne signifiait, dans leur langage, que

les résultats temporels et les conséquences matérielles de la prévarication : il n'exprimait pas une transformation de l'âme. Le paganisme ne savait rien de ces miraculeuses et béatifiques transfigurations que la contrition accomplit dans les âmes, dans les cœurs, et qui se reflètent jusque sur le visage des véritables pénitents. Ah ! c'est qu'une chose entre autres lui manquait : il n'avait pas vu l'Enfant prodigue pleurant dans les bras de son père, et Madeleine la pécheresse pleurant aux pieds de Jésus-Christ !

Eh bien ! ce que les païens n'ont pu voir, nous l'avons vu, nous ; et l'Eglise catholique, depuis bientôt deux mille ans, le réalise partout et toujours et jusque sous nos propres regards. Ce phénomène est devenu, dans les générations chrétiennes, un phénomène si fréquent, un fait si commun, si connu, si populaire, que l'on ne songe pas plus à s'en étonner, qu'on ne s'étonne de revoir chaque matin la lumière du soleil

Or, ce phénomène, même au sein du Christianisme, ne se réalise bien qu'au confessionnal, et n'est bien connu que de ceux qui se confessent.

En dehors du confessionnal, en effet, c'est-à-

dire parmi ceux qui ne se confessent pas, où trouvez-vous la contrition et le repentir? Loin du confessionnal, quand et où avez-vous rencontré le pécheur pleurant sur ses fautes et, prosterné devant Dieu, se frappant la poitrine? A quelle saison de leur vie passionnée, les pécheurs sont-ils vus se régénérant et se faisant, eux aussi, un baptême de leurs larmes? Nous avons parcouru ensemble la carrière des hommes livrés à leurs passions; dans cette lamentable carrière, nous avons signalé surtout ces trois étapes : la vie qui monte, la vie au sommet, la vie qui descend; c'est-à-dire, la jeunesse, l'âge mûr, la vieillesse.

Eh bien ! je le demande, dans laquelle de ces trois étapes, les hommes qui ne se confessent pas, donnent-ils le spectacle de la contrition et du repentir? Est-ce dans la jeunesse? Est-ce dans l'âge mûr? Est-ce dans la vieillesse?

Dans la jeunesse? Oh ! non. A cette riante saison où tout, comme au printemps, paraît en fleurs; lorsque dans les pécheurs la volupté, avec toutes ses fascinations, déborde, et que la vie marche à travers toutes les séductions et tous les enchantements des passions, comme un beau fleuve coulant à pleins bords entre de

frais ombrages et des rives fleuries ; non, à cette étape de la vie, loin du confessionnal, ne cherchez pas le repentir et la contrition. Vous ne les trouverez pas. Le jeune homme ou la jeune femme pourra connaître les déceptions, les déchirements de l'âme et du cœur, surtout cette fébrile agitation que nous avons signalée un jour, comme le phénomène le plus ordinaire et le plus saillant de cette première phase de la vie passionnée. On peut y ressentir aussi, avec les troubles de la conscience, les aiguillons du remords. Mais le repentir qui s'humilie, qui gémit, et, comme David, pleure au souvenir de ses fautes, non, jamais ! A cet âge, le pécheur qui ne se confesse pas, fait peut-être pleurer son père, sa mère, ses sœurs, tous ceux qui l'aiment, mais il ne pleure pas lui-même.

Quand viendra-t-elle donc, l'heure du repentir ? Sera-ce dans l'âge mûr ? Non, pas encore. Alors que, du sommet le plus haut de sa vie, on peut en regarder les deux versants, à cet âge où les illusions commencent à tomber une à une, à peu près comme les feuilles des arbres tombent détachées et emportées par les premiers souffles de l'automne ; alors que les charmes

des passions elles-mêmes se retirent, et que la vie se fait de plus en plus aride et austère, comme la végétation aux cimes des montagnes perd avec sa fraîcheur sa beauté et ses parfums; alors l'homme dans sa maturité peut sentir les ennuis, les désenchantements et les vagues tristesses qui en sont l'effet naturel, mais il ne se repent pas. Alors, si l'on est mari, on fait pleurer sa femme; si l'on est épouse, on fait pleurer son mari; mais on ne pleure pas soi-même; ou si l'on pleure, ce n'est pas sur ses fautes et ses prévarications, c'est sur ses mécomptes et sur ses déceptions; si l'on est triste, ce n'est pas d'avoir jusque-là servi les passions, c'est plutôt de les voir s'en aller et de ne les plus pouvoir servir.

Quand donc, ô pécheurs, loin du confessionnal, vous verra-t-on pleurer sur votre vie prévaricatrice? Sera-ce alors que votre vie descendra, et que, votre soleil baissant à toute heure, l'ombre s'étendra sur votre âme, sur votre cœur et sur toutes choses autour de vous?

O vieillard, homme de soixante ou soixante-dix ans, ah! sans doute, si avancé que vous êtes dans votre vie égarée, et si près d'en rendre compte à votre souverain Juge, vous

allez vous repentir et verser sur vos péchés des larmes abondantes? Hélas, non; si ce vieillard prévaricateur pleure, ce sera, lui aussi, lui surtout, de ses regrets, de ses dépouillements, de ses décadences, de sa décrépitude.

Il gémit, peut-être, dans le secret de son âme désolée, sur tout ce qui le fuit et le délaisse, désenchanté de tout; mais, sur ses crimes multipliés peut-être comme les cheveux de sa tête, non, il ne pleurera pas. Il est là, traînant, sous son pâle soleil, ses jours sans joie et ses crimes sans repentir; il se désole, mais il ne se convertit pas; il souffre, mais il ne pleure pas. Près de ce vieillard, insensible à son vrai malheur, tous trouvent dans leur cœur des larmes à verser sur lui. Spectacle désolant! Autour de lui, je vois des amis qui pleurent, des parents qui pleurent, surtout ceux qui le touchent de plus près. Sa femme, ses enfants, et peut-être ses petits-enfants, pleurent sur le sort qui le menace, s'il vient à mourir sans confession; lui seul, s'il ne se confesse, ne pleure pas; il est là comme l'insensibilité en personne, au milieu de l'universel attendrissement.

Il a au cœur des tristesses, de ces noires tristesses qui souvent gagnent, au déclin de l'âge, les existences dont les passions ont flétri la jeunesse. Oui, à ces cœurs autrefois si enivrés des parfums de tous les plaisirs et de toutes les voluptés, il monte des mélancolies, non plus ces mélancolies vagues d'une jeunesse qui a de vastes et profondes aspirations, et qui a encore pour se consoler, si ce n'est pour se guérir tout à fait, les charmes de l'espérance ; mais de ces sombres mélancolies d'un âge qui n'attend plus rien, ni de la terre, ni du ciel ; mélancolie funèbre d'une vie qui penche, se décolore, et déjà semble se couvrir des ombres de la mort.

Telle apparaît, Messieurs, la triste réalité des pécheurs et des pécheresses qui, loin du confessionnal, vivent de la vie des passions : pécheurs de la jeunesse, pécheurs de l'âge mûr, pécheurs de la vieillesse ; pécheurs de vingt, de cinquante ou de soixante-dix ans, c'est toujours la même chose : alors même que le mal des passions les a, non seulement souillés, mais ravagés, mais accablés, s'ils ne se confessent pas, ils ne se repentent pas.

Est-ce que vous ne les avez pas rencontrés,

quelquefois, ces êtres ravagés, souvent même avant le temps, pareils à ces rochers dénudés où la nature, un jour, a fleuri, mais qui aujourd'hui nous apparaissent comme brûlés par la foudre, et où rien ne peut plus ni croître, ni fleurir ; pareils aussi, surtout dans la dernière phase de leur vie, à ces volcans dont la lave est refroidie et dont les cratères sont éteints ?

Eh bien ! le croiriez-vous ? ces êtres si désolés et souvent si dévastés par le feu de leurs passions, n'ont pas une larme à verser sur leurs propres prévarications, ni sur les ruines qu'elles ont faites en eux. Ils se souviennent, mais ils ne se repentent pas ; ils sont tristes, mais ils ne pleurent pas. O mon Dieu, est-ce donc qu'ils mourront ainsi ? Est-ce qu'ils feront de cet enfer du temps un acheminement à leur enfer de l'éternité ? Sont-ils donc pour toujours déshérités de la joie, de la joie de la terre et de la joie du ciel ? Est-ce que, pour eux, tout est perdu et qu'il n'y a plus d'espérance ? O mon Dieu, je pleure sur le malheur de mes frères ! Quoi ! pour eux tout serait perdu ? Et pour les guérir il n'y aurait plus de remède ?...

Ah ! j'entends, j'entends une parole qui me rassure et me console : Non. pour eux tout

n'est pas perdu, il y a encore une espérance; si elles le veulent, ces existences mourantes peuvent se ranimer; sur ces ruines la vie peut refleurir.

Pour cette reflorescence et cette résurrection il ne faut qu'une chose : une contrition sincère, un vrai repentir. Il faut cette parole : « Mon père, j'ai péché; *Pater, peccavi*; » cette parole qui, avec la grâce de Dieu, est toute-puissante, et qui, comme la verge de Moïse fit jaillir l'eau du rocher, ouvre le cœur et en fait jaillir parfois, avec un torrent de larmes, une abondance de joies!

Mais cette parole qui fait dans les âmes de tels miracles de transformation et de résurrection, quand nos prévaricateurs la diront-ils, et quand aura-t-elle, pour accomplir ce prodige, toute son efficacité? Ce coup régénérateur, quand le frapperont-ils sur le rocher de leur cœur endurci par les passions?

Ah! je vais vous le dire : ce sera quand, en face de leur misère reconnue et avouée par eux-mêmes, devant Dieu et leur conscience, ils auront dit, comme le prodigue de l'Evangile : « Je me lèverai et j'irai à mon Père : *Surgam et ibo ad patrem meum*. » Oui, quand le pécheur se sera

dit à lui-même avec une résolution inébranlable : « C'est décidé, demain à *telle* heure je sors de chez moi, je vais à l'église, j'entre au confessionnal, et là, prosterné, humilié, me frappant la poitrine, je dirai au prêtre, représentant la divine miséricorde : Mon père, j'ai péché ; *Pater, peccavi!* Mon père, me voici couvert de toutes les iniquités, de toutes les souillures et de toutes les impuretés. Ah ! je ne suis pas digne d'être appelé un chrétien, un enfant de Dieu. Je suis un misérable ! Pitié, pitié, mon père ; j'ai péché ; voici, si vous consentez à l'entendre, la triste histoire de ma vie criminelle ; » ah ! Messieurs, lorsque, sous l'inspiration de la grâce, le pécheur aura dit cette parole, et sera venu là, aux pieds du prêtre ; là, et là seulement, le grand coup sera frappé ; et, sous les regards de Dieu et sous la parole du prêtre, se réaliseront, pour le pécheur, tous les mystères de joie que le repentir fera sortir de ses douleurs elles-mêmes.

Ne me demandez pas comment cela se fait. Je l'ignore ; et qu'importe, après tout, de le savoir ; mais cela se fait. Comment tombe la pluie du ciel et d'où vient-elle ? On ne le sait pas toujours ; mais elle tombe, elle arrose le sillon

et réjouit la terre. Comment vient là le repentir, et souvent avec le repentir les larmes ? Je ne sais, si vous voulez ; mais il vient, il amollit la dureté du cœur, il l'attendrit et y fait entrer la joie.

Oui, là, du sein de cet abaissement sublime qui prosterne à la fois le cœur, l'âme et le corps lui-même, du fond de cette douleur féconde et salutaire, le repentir sort et se produit tout à coup, et il envahit, avec les joies qu'il fait naître, l'homme tout entier. Là, le cœur s'attendrit à mesure qu'ils'ouvre, et ils'ouvre de plus en plus à mesure qu'il s'attendrit. Là, dans tout son être une transformation complète se fait ; et l'homme, dans le mystère de cette divine transformation, connaît un bonheur auquel il ne pouvait plus croire, et une joie qu'il n'osait plus attendre.

C'est alors, en effet, que ce contrit, ce pénitent, cet humilié, cet homme dont l'âme depuis vingt ou trente ans, peut-être, ne s'était plus émue sous aucun souffle du ciel, sent que quelque chose l'a touché, qui lui donne, au plus intime de lui-même, des tressaillements inconnus ; et c'est alors que son cœur, se dilatant dans la joie qui de tous côtés déborde en lui.

fait, par sa surabondance, monter des larmes jusqu'à ces yeux arides qui, depuis plus de vingt ans peut-être, ne savaient plus pleurer ; larmes vraiment régénératrices, qui embellissent le visage du pénitent et rajeunissent, en la purifiant, une vie longtemps flétrie par l'injure des passions.

O mon Dieu, je vous remercie de m'avoir souvent montré, dans ma vie, ce spectacle, le plus doux à contempler pour un apôtre ! Ces poitrines soulevées par la joie encore plus que par la douleur, je les ai vues sangloter sous l'émotion du repentir. Ces larmes, qui transfigurent en quelques instants les véritables pénitents, et leur donnent une beauté qu'on ne leur connaissait pas, je les ai vues couler.

Oui, ces yeux qui n'avaient plus de larmes, je les ai vus pleurer ; et, en voyant, à travers ces pleurs, y briller la joie, comme brille au matin sur une fleur une goutte de rosée sous un rayon de soleil, j'étais tenté de m'écrier, moi aussi : *Felix culpa* ! Heureuse faute, qui devait être suivie d'un tel repentir et d'une telle joie!...

O Dieu d'amour et de miséricorde, vraiment, s'il n'y avait un bonheur plus grand

que de pleurer sur ses offenses, celui de ne vous avoir jamais offensé, on voudrait, ce semble, avoir été, au moins une fois, coupable dans sa vie, pour savoir par sa propre expérience combien il peut être doux de se repentir, et quelle consolation renferme une vraie contrition.

Mais il y a quelque chose qui est plus doux et plus consolant encore que de se sentir contrit et repentant : c'est le bonheur et la joie de se savoir et de se sentir innocent.

Et voilà pourquoi, avant de clore ce discours, je veux vous montrer dans la confession quelque chose de plus consolant et de plus attractif encore que tout ce que nous avons vu jusqu'ici, à savoir, le pardon par l'*absolution*; avec le pardon, l'innocence qu'il nous rapporte, et avec l'un et l'autre, l'apaisement de la douleur et parfois du supplice du *remords*.

III

Oui, Messieurs, la plus grande attraction qu'exerce sur beaucoup d'âmes le sacrement de la confession, c'est que, par son troisième

élément, c'est-à-dire, par l'absolution, il vous guérit du supplice du remords.

Il y a des âmes qui, fatiguées et torturées par le supplice de leurs remords, éprouvent un immense besoin de se reposer dans la confiance du pardon obtenu et de l'innocence recouvrée. Or, cette confiance du pardon et cette paix de l'innocence, on ne la trouve d'ordinaire qu'au confessionnal, par le bienfait de l'absolution.

Le remords est, dans toute âme bien faite, l'inséparable compagnon, ou plutôt l'inévitable bourreau du crime. A-t-il jamais existé un grand pécheur, surtout dans le Christianisme, qui ait pu faire entrer en lui le crime, sans y faire entrer en même temps le remords ; un être assez à l'aise dans ses crimes pour s'y bâtir, au sein même de ses désordres, une cité de la paix ? Je l'ignore. Mais la loi est générale et certaine, proclamée qu'elle est par la divine parole : « La tribulation et l'angoisse entrent
« dans toute âme qui fait le mal. *Tribulatio et*
« *angustia in omnem animam hominis operan-*
« *tis malum* (1). »

Ah ! je sais bien qu'à mesure que le mal s'accumule dans une conscience humaine, la pointe

(1) Rom. II. 9.

douloureuse du remords s'y émousse, et que si un homme s'enfonce dans la fange des passions basses et honteuses, il est gagné par une léthargie qui diminue ou éteint le remords en diminuant ou éteignant le sens moral, et le fait plus ou en moins semblable aux animaux qui n'ont pas de remords, parce qu'il n'ont ni raison, ni intelligence; *quibus non est intellectus*.

Mais ce que je sais aussi, c'est que, quand on n'a pas perdu, dans les dégradations du mal, toute la délicatesse et toute la majesté de la conscience; quand le cœur a gardé quelque chose de sa droiture, et l'âme quelque chose de sa dignité, on n'ouvre pas cette âme au crime sans y enfermer un remords, et avec ce remords le supplice qu'il engendre, et quel supplice quelquefois! Ecoutez un exemple, célèbre entre tous, l'exemple d'un saint devenu coupable; écoutez David faisant entendre, avec les paroles de son repentir, le cri de ses remords :

« O Dieu, ayez pitié, ayez pitié de moi;
« car mon péché est toujours devant moi :
« cette vue me rend triste et malheureux; et
« tout le jour je marche accablé par mon
« affliction et mon humiliation. Depuis que

« le crime est entré en moi, un trouble affreux
 « s'est emparé de mon âme; *anima mea turbata*
 « *est valde*; et la perturbation de mon âme a
 « retenti jusque dans tous mes os, *et con-*
 « *turbata sunt ossa mea*. Non, mes os eux-
 « mêmes ne se reposent plus, depuis que je
 « suis condamné à me voir face à face avec mes
 « iniquités. La nuit même, qui apporte à tous le
 « repos, ne m'apporte plus que l'agitation; et
 « j'arrose de mes larmes ma couche d'où s'en-
 « fuit le sommeil. Dans la tristesse qui m'ac-
 « cable, je me tourne et me retourne pour es-
 « sayer d'être mieux; mais, en me retournant,
 « je ne fais qu'enfoncer davantage dans ma
 « conscience la pointe qui la déchire, l'épine
 « aiguë et douloureuse de mes remords; *dum*
 « *configitur spina* : et le gémissement de mon
 « cœur ressemble au rugissement du lion qu'a
 « frappé la flèche du chasseur. Vous m'avez
 « percé, en effet, de vos flèches, ô mon Dieu;
 « *sagittæ tuæ infixæ sunt mihi*; et il n'est rien
 « qui les puisse arracher. Ayez pitié de moi,
 « Seigneur, ayez pitié de moi, selon l'étendue
 « de votre infinie miséricorde. »

Voilà, Messieurs, quelques-uns des accents du grand pénitent de l'Ecriture; voilà David

le prophète, après la consommation du mal, déjà touché au cœur par le coup du repentir, mais torturé encore par le supplice du remords.

Eh bien ! David, c'est l'image de l'humanité prévaricatrice, mais ayant gardé, jusque dans la consommation du mal, le sens du bien, et avec ce sens celui de sa propre dignité ; c'est l'homme coupable, criminel même, mais impuissant à se faire un repos dans le crime. Chose, en effet, bonne à méditer : malgré tout ce que l'on a tenté, depuis six mille ans, pour faire régner, avec les passions, le crime au sein de notre humanité, le mal n'a pu s'y faire un jour ni une heure de domination paisible. Partout et toujours, lorsque cette humanité a mis sur elle le poids d'un crime, elle souffre et gémit sous le fardeau dont elle est accablée ; et elle marche triste et désolée, comme David, arrosant de ses larmes le chemin où elle passe, et attestant, par ses pleurs et par ses soupirs, l'impossibilité de trouver la paix dans le désordre.

Ah ! c'est qu'en effet, lorsque vous avez dans votre âme la conscience d'un crime, si vous avez gardé, avec le respect de vous-même, la

dignité de l'homme, vous aurez beau essayer de vous composer un visage qui simule la paix, le trouble malgré vous subsistera sous ce masque de tranquillité menteuse. Le remords vit aux plus intimes profondeurs de votre âme; et, bon gré mal gré, vous êtes tourmenté par cette pensée solitaire, qui vous ronge comme un serpent : « J'ai fait le mal ; je suis coupable, et rien ne m'assure que je suis pardonné. » Et, tant que cette pensée retentira au dedans de vous, Dieu ne peut permettre que vous échappiez à son inévitable et douloureuse morsure. Aussi longtemps que vous ne pouvez vous dire : « J'étais coupable, mais je suis innocent; le crime était dans mon âme, et avec lui le trouble qu'il apporte : mais le pardon est venu, et avec lui l'innocence, et avec l'innocence la paix ; » non, tant que vous ne pouvez pas dire cette parole, vous n'avez pas la paix. Ah ! la confiance du pardon, la conviction de l'innocence recouvrée, la conscience du bien remplaçant, dans votre âme, la conscience du mal : voilà le remède qui doit vous guérir de la douleur du remords ; voilà le moyen efficace pour retrouver la paix ; il n'y en a pas d'autres.

Mais, Messieurs, cette confiance dans le par-

don, où la trouver, je vous prie? Voilà la question qui se pose devant les agitations d'une conscience troublée par ses remords. Vous avez fait le mal, et avec le mal le remords est entré dans votre âme, et, avec le mal et le remords, la douleur. Qui vous ôtera de sa main le crime, et avec le crime le remords et la douleur? Vous êtes coupable; vous en êtes certain : qui aura la puissance de vous faire innocent?

Allez trouver tous les tribunaux de la terre : tribunal de la justice humaine, tribunal de l'opinion humaine, tribunal de la puissance humaine. Demandez-leur de vous octroyer un pardon et de vous rendre l'innocence : tous sont, pour vous pardonner et vous absoudre, dans une complète et radicale impuissance.

Lequel, pensez-vous, de ces trois tribunaux pourra vous donner, avec la confiance du pardon, la paix d'une conscience qui se sent innocente et que l'Ecriture compare à un festin continuel?

Sera-ce le tribunal de la *justice* humaine? Je le suppose; vous avez commis un grand crime. Le soupçon ou la dénonciation de ce crime vous amène devant le tribunal de la justice humaine. Grâce à des complicités prévaricatrices,

votre iniquité triomphe jusque dans le sanctuaire de la justice. Le juge se lève sur son tribunal, et il s'écrie : *Cet homme est innocent*. La sentence vous absout du châtiment; elle ne vous absout pas du crime et, à l'instant même où le juge du dehors s'écrie : *Il est innocent*; un autre juge, la conscience, crie au dedans de vous avec l'autorité d'une sentence de Dieu : *Coupable, coupable!*

Qui vous fera innocent? Sera-ce le tribunal de l'*opinion*? Non. En vain tous les tribunaux de l'*opinion* s'entendraient pour vous absoudre. En vain tous les organes et toutes les voix de la publicité, d'écho en écho, se renverraient d'un bout du monde à l'autre la sentence qui vous proclamerait innocent; en vain même cette sentence recevrait le suffrage et les applaudissements de toutes les âmes vivantes : à quoi servirait, pour vous faire réellement innocent et vous rendre la paix, cette universelle proclamation de votre innocence? La question, pour l'apaisement de vos remords et la tranquillité de votre âme, n'est pas que le monde vous croie et vous déclare innocent : il faut que vous puissiez vous croire vous-même innocent. Or, vous croire innocent, comment le pourriez-vous?

Quel tribunal, enfin, pourra vous pacifier par une absolution qui vous assure le pardon et vous rende l'innocence ? Sera-ce le tribunal de ceux qui ont en main la puissance et le glaive ? Voyons donc. O grands, ô puissants de la terre, qui, parmi vous, d'un coupable saura faire un innocent ? Voici, dans ma conscience, un crime qui la trouble ; ordonnez-lui d'en sortir, et avec lui le trouble qui l'agite et le remords qui la torture. On dit que vous pouvez tout. Donc levez-vous sur le trône de votre puissance ; étendez sur moi ce sceptre qui gouverne et remue tout un monde, et dites : « Fils de l'homme, écoute, tu es un grand coupable ; eh bien ! de par ma toute-puissance, je commande au crime de sortir de toi et d'entraîner ton trouble avec lui. Va maintenant, sois en paix ; *tu es innocent* ». Mais, où sont-ils, ceux qui pourront dire une telle parole, et la dire surtout d'une manière efficace ? Ah ! qu'ils se lèvent, ces dieux de la terre ; et, que tous ensemble ils essayent de vous faire innocent ; oui, qu'ils se lèvent, et viennent à votre secours : *Surgant et opitulentur vobis !* (1)

Regardez : qui se lève sur son trône royal,

(1) Deut. xxxii. 39

consulaire ou impérial, *quis consurget?* Hélas ! hélas ! personne !... Quoi ! personne pour me faire innocent ? Et coupable que je suis, il me faudra donc m'en aller portant, non, comme Caïn, sur mon front le sceau de mon iniquité, mais, au fond de ma conscience, le témoignage qui m'accable et le remords qui me ronge ?

Quoi ! personne pour arracher de mon sein ce serpent, que je sens là se remuer tout vivant et dont la morsure me dévore ? Hélas ! non, personne ! Là s'arrête toute puissance humaine, si grande soit-elle. Non, pour créer ou restaurer l'innocence dans une conscience coupable, personne sur la terre n'est assez fort, personne !...

Je me trompe : il y a un homme dont la puissance libératrice pénètre jusqu'à ces profondeurs de l'âme et de la conscience, où nulle autre puissance ne peut atteindre ; un homme qui, couvert de l'autorité même de Dieu, peut faire dans une âme une restauration plus difficile que celle d'un empire : la restauration du bien et de l'innocence dans une conscience opprimée sous l'empire du mal ; un homme qui, de sa main étendue et par sa parole restauratrice, peut ordonner au crime de sortir d'une âme et à l'innocence d'y rentrer ; et le crime en

sortira, et l'innocence y rentrera, et avec elle la paix et la joie, qui en étaient bannies.

Cet homme, c'est le prêtre, c'est le confesseur; c'est-à-dire, la miséricorde et la puissance de Dieu incarnées sous une forme humaine. Cet homme, vous le trouverez partout où il y a un temple catholique, et, dans ce temple, un confessionnal. Il est là sur son trône, humble mais souverain, faible mais tout-puissant; il est là, attendant que tous ceux qui ont en vain demandé aux puissances de la terre un pardon régénérateur, viennent le recevoir de lui. Il est là, suprême refuge de tous les pécheurs, oui, de tous, de ceux-là mêmes dont l'humanité désespère; de ceux-là que la justice humaine châtie sans les pouvoir absoudre, et qu'elle immole à ses légitimes vengeances, sans pouvoir les purifier dans le sang qu'elle arrache de leurs veines; de ceux-là, en un mot, qu'elle tue naturellement et physiquement, sans avoir pu les ressusciter moralement et surnaturellement. Oui, Messieurs, même les victimes de la justice humaine et sociale, les condamnés à mort, enfin, cet homme a la puissance de les faire innocents, justes, saints et heureux tout à la fois!

Ah ! je vous en prie, admirez avec moi comme Dieu réunit ici, par un prodige de sa divine miséricorde, les extrémités des choses ! Regardez : voici le grand criminel, le réprouvé de la justice, le condamné à mort. Pour lui, l'heure de l'expiation a sonné. La pâleur au visage et l'effroi dans l'âme, il monte les degrés de cet échafaud, où il va, comme sur un autel, offrir par son sang à la société outragée une légitime réparation. A ses côtés, deux hommes montent avec lui, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche : c'est le bourreau et le confesseur ; le premier, représentant la justice humaine ; le second, représentant la miséricorde divine. Ces deux hommes, venus souvent des deux extrémités du monde moral, se rencontrent là, face à face, devant la société qui regarde et devant la victime qui attend.

L'un et l'autre viennent pour accomplir sur le condamné leur mission propre et leur œuvre suprême. L'un vient pour lui enlever la vie du corps l'autre pour lui rendre la vie de l'âme. L'un vient pour châtier son crime ; l'autre pour l'effacer. L'un vient pour séparer cet homme de la société qui le repousse ; l'autre vient pour le réunir à Dieu qui le rappelle et veut lui pardonner.

Aussi, voyez ce qui arrive. L'un, étendant sur le coupable un bras qui veut punir, lui dit par le fait, si ce n'est par sa parole, Misérable! disparaïs de la terre; c'est la justice qui l'ordonne. L'autre, étendant aussi sur lui sa main, mais une main qui veut bénir, lui dit : Enfant de Dieu, montez au ciel; c'est la miséricorde qui le veut!...

Voilà, Messieurs, la puissance que Dieu a créée sur la terre, pour y faire descendre dans les âmes coupables, avec le pardon, la paix et la joie. Cette puissance est pour tous, elle s'étend aussi loin que peuvent s'étendre les crimes, et par delà encore; cette puissance vraiment divine, n'ayant pas plus de limite que la miséricorde de Dieu, qui n'en a pas, dit à tous, en les appelant à son tribunal : A tout péché miséricorde, à tout crime le pardon, fût-il même le plus grand et le plus affreux des crimes.

Ah! cette parole, nous pouvons et nous osons la dire, parce que Dieu nous communique une puissance qui n'est pas la nôtre, mais la sienne. Et, si tel est le bienfait de cette puissance libératrice, même sur les réprouvés de la terre et les condamnés de la justice humaine; que pouvez vous craindre, ô

pécheurs , fussiez-vous les plus grands pécheurs ? Quelle que puisse être votre iniquité, ne dites pas comme Caïn : Trop grande est mon iniquité pour qu'il me soit permis d'espérer le pardon ; *major est iniquitas mea, quam ut veniam merear* ; car c'est vous, oui, c'est vous surtout qu'appelle, pour vous pardonner, cette miséricordieuse puissance !

Ah ! si vous doutiez de cette miraculeuse puissance prête à vous pardonner et à vous régénérer, je vous redirais la parole souveraine du divin Sauveur, en face des pharisiens qui méconnaissaient, avec sa divinité, son puissance de remettre les péchés : « Afin que vous
« sachiez que je suis Dieu, et que j'ai la puissance de remettre les péchés, ô paralytique,
« je te l'ordonne, lève-toi et marche ! »

Mais, je le sais, c'est à des chrétiens et à des catholiques que je parle. Donc, vous y croyez, vous, à cette prodigieuse puissance du prêtre au confessionnal. Vous y croyez si bien que lorsque, brisant enfin avec les passions qui vous en détournaient, vous avez apporté là, avec l'aveu complet de vos fautes, l'expression sincère d'un profond repentir ; et que le prêtre, étendant sur vous la main restauratrice de

vosre innocence, vous a dit au nom du Dieu qui vous pardonne : « Allez en paix ; *vade in pace* ; » alors, n'est-il pas vrai, tout humilié, contrit, et peut-être pleurant que vous êtes, vous vous croyez innocent ; vous en avez, dans vosre âme régénérée, la douce et légitime confiance : et nul ne peut dire le bonheur et la joie que vous emportez dans cette paix qui vient de vous revenir avec vosre innocence ! Oh ! non, ce bonheur qui accompagne, dans une vie prévaricatrice, le retour de l'innocence ; cette joie qui, descendue du ciel, s'épanche à flots si purs dans une âme tout à coup vide du crime ; cette paix si profonde succédant si rapidement, et comme instantanément, aux longues et douloureuses agitations du remords, et parfois se précipitant comme un fleuve, pour la réjouir, dans vosre cité intérieure ; oh ! non, il n'y a pas de langue humaine pour l'exprimer.

Ah ! Messieurs, lorsque le crime qui pesait sur une âme, lourd comme le poids d'une montagne, est enlevé par la toute puissance de la divine miséricorde, et laisse cette âme respirer pour la première fois, du côté de Dieu, l'air pur des célestes joies, comme une poitrine subitement soulagée pousse une longue et

délicieuse respiration, quand on lui enlève le fardeau dont elle était accablée : oh ! ce qui se passe alors au sanctuaire intime de l'âme, quelle langue humaine pourrait nous le dire ?

Anges du ciel, invisibles témoins de cette félicité qui se dérobe à nos regards, vous seuls pouvez nous en révéler l'invisible et doux mystère. Oui, révélez-nous quelque chose du dialogue silencieux entre ce pécheur revenu à Dieu et Dieu revenu à ce pécheur ; car il n'y a que vous pour entendre dans le silence où il se dit tant de choses. Ou du moins, donnez à mon infirme parole quelques sons de vos lyres célestes, pour redire les émouvantes paroles que Dieu et l'homme échangent dans ce mutuel embrassement.

« O mon Dieu, s'écrie le pécheur saintement attendri, quoi ! vous êtes si bon même envers ceux qui vous ont offensé ! Quoi ! après tant de crimes, je puis donc encore me croire innocent et pur devant vos yeux ? — Mon enfant, dit le Seigneur, c'est ma bonté qui a voulu te pardonner. Ouvre ton âme à la joie de ceux qui n'ont pas péché, et ouvre à mon amour ce cœur dont tu m'avais exilé. Moi, l'époux de ton âme

longtemps infidèle, me voici revenu à toi, et avec moi revient l'innocence, la joie et le bonheur. — Mais, mon Dieu, ces crimes, ces souillures, ces abominations! — Mon enfant, c'est fini; je les ai jetés bien loin. Regarde, derrière toi, ces chemins que tu avais couverts de tes iniquités : où sont-elles maintenant? Il n'y a plus rien! Il n'y a plus rien de ces souillures et de ces abominations; il n'y a plus que la trace de tes larmes et de mon sang, qui ont tout effacé.

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Vous comprenez maintenant, Messieurs, pourquoi l'humanité chrétienne appelle la confession; et pourquoi, malgré les répulsions que nous avons signalées, la confession l'attire. C'est que, comme nous l'avons dit en commençant, il y a entre l'une et l'autre une merveilleuse correspondance de besoins et de secours, de douleurs et de consolations.

Vous venez de voir, entre autres choses, comment la confession, par la plus douce commu-

nication, nous guérit de la douleur de l'isolement; comment la contrition, par le plus suave attendrissement, nous guérit de la douleur de l'endurcissement; comment, enfin, l'absolution nous donne la confiance du pardon, et par là nous guérit de la douleur du remords. Voilà pourquoi la confession ne peut périr. Elle a deux fortes racines qui lui assurent, au sein des générations, la permanence et l'immortalité: par l'une, elle tient au cœur du Christianisme; par l'autre, elle tient au cœur de l'humanité. Ces deux racines, l'une divine, l'autre humaine, en s'entrelaçant l'une à l'autre, lui font une stabilité que rien ne peut ébranler. En vain l'on a travaillé et on travaille encore à renverser le confessionnal. En vain des hommes viennent, qui essayent de livrer, par leurs discours ou par leurs écrits, la confession à la risée des peuples; en vain leur impiété et leur haine en tracent des tableaux qui insultent, tout à la fois, à la vérité, à la religion, au sacerdoce, et quelquefois même à la décence et à la pudeur. Un instinct plus fort que tout prend parti pour la confession. Après tant d'assauts livrés au confessionnal, il est debout, et après tant de sata-

niques efforts pour en éloigner les générations, on y vient.

Il est vrai, des jours se lèvent et des lieux se rencontrent dans la catholicité, où l'on se confesse moins. Je le comprends ; la confession constituant très particulièrement la grande pratique chrétienne, monte et descend avec le Christianisme lui-même. Les peuples un moment peuvent céder au vent qui souffle ou aux courants qui passent dans les générations vivantes, et plus ou moins les éloignent du confessionnal ; mais, quand les vents ont cessé de souffler, lorsque les nuages des préjugés, des erreurs et des passions se sont dissipés ; quand les tempêtes ont cessé de gronder dans l'atmosphère de la vie morale et religieuse, alors on revient à la confession comme au repos après l'orage. On s'est confessé après les sarcasmes de Luther, on s'est confessé après le rire de Voltaire, et, malgré les beaux discours et les beaux livres de ce siècle contre la confession et contre les confesseurs, on se confesse encore. O grands apôtres du progrès, ô prodigieux amis de l'humanité, écrivez, écrivez encore contre la confession ; je vous le prédis : la confession passera sur vos livres et vos blasphè-

mes, comme elle a passé sur les livres et les blasphèmes de vos ancêtres impies et blasphémateurs.

Ah ! c'est que l'humanité sait ce qui lui fait du bien. Il y aura toujours des âmes qui souffriront de leur isolement ; et elles viendront au confessionnal chercher la plus sainte et la plus douce consolation. Il y aura toujours des cœurs qui souffriront de leur propre endurcissement ; et ils viendront au confessionnal se consoler par le plus saint et le plus doux des attendrissements. Il y aura toujours, enfin, des consciences qui souffriront des angoisses de leurs remords ; et elles viendront au confessionnal se consoler par la confiance du pardon et la paix retrouvée avec l'innocence.

Ne dites pas : « Mais, mon père, ce que nous venons d'entendre, c'est le roman de la confession. » Je jure sur mon cœur de prêtre et de confesseur, que je vous en ai fait la véridique histoire. Ah ! le roman du confessionnal, ce n'est pas ici qu'il se fait ; il est fait ailleurs par des hommes qui ne se confessent pas et qui maudissent ce qu'ils ignorent. Si vous l'avez lu, n'importe sous quelle forme, vous avez lu le roman du mensonge. Moi, je vous ai dit l'his-

toire de la vérité, telle que j'ai pu la lire sur des cœurs vivants, et à travers les larmes versées sous mes yeux par les plus grands pécheurs.

Assurément, tous ceux qui se confessent ne sentent pas toujours se réaliser en eux, dans toute sa plénitude, le triple phénomène tel que je vous l'ai montré. Mais j'affirme qu'en tous, plus ou moins, il se réalise ; j'entends dans tous ceux qui, après de grandes prévarications, apportent au confessionnal, avec la sincérité des aveux , une contrition profonde. Si vous en doutez, ô pécheurs, faites un essai : venez au confessionnal avec les dispositions que j'ai dites ; avouez vos fautes, repentez-vous, et lorsque, après le mystère du pardon consommé en vous, vous sentirez, vous aussi, la paix et la joie déborder dans votre âme, vous comprendrez combien il peut être doux de s'avouer coupable, combien plus doux de se sentir contrit et repentant, et plus doux encore de se savoir innocent : alors, l'attraction de la confession vous sera révélée au plus intime de votre âme, par le sentiment délicieux de votre bonheur ; et vous saurez, à ne l'oublier jamais, *pourquoi on se confesse*.

Amen.

LA CONFESSION ET LE JUGEMENT

ou

LES DEUX TRIBUNAUX

Juste judex ultionis,
Donum fac remissionis,
Ante diem rationis.

Messieurs,

Tandis que la confession a, pour les pécheurs obstinés, des répulsions qui expliquent *pourquoi on ne se confesse pas*; nous avons montré hier qu'elle a, par contre, pour les pécheurs repentants, des consolations qui nous expliquent *pourquoi on se confesse*. La confession, en effet, par les trois éléments qui en constituent le sacrement, répond par trois grandes consolations à trois grandes douleurs de la nature humaine : à la douleur de l'isolement, par la plus intime et la plus suave communication; à la douleur de l'endurcissement, par le plus profond attendrissement;

à la douleur ou au supplice du remords, par la confiance du pardon et le plus doux apaisement. Ces trois consolations répondant à ces trois douleurs, ces trois grands secours répondant à ces trois grands besoins de l'humanité prévaricatrice, sont comme trois attrait puissants qui attirent vers le confessionnal les générations chrétiennes.

Voilà pourquoi la répulsion que le confessionnal inspire aux uns, n'est égalée que par l'attraction qu'il exerce sur les autres. Et cette seule considération suffirait à nous expliquer déjà pourquoi, même abstraction faite du précepte qui en fait une obligation, on fréquente le confessionnal.

Nous pourrions donc, à la rigueur, nous arrêter ici ; mais, pour compléter ce sujet et vous mieux révéler encore le mystère de cette consolation et de cette attraction, je veux mettre ce tribunal en face d'un autre tribunal, ou plutôt en opposition avec un autre tribunal.

C'est le propre des mystères de la religion, de nous saisir par la puissance des plus étonnants contrastes, et de nous faire passer sans effort d'une extrémité à une autre, d'une infinie justice à une infinie miséricorde, et de terreurs

ineffables à d'ineffables consolations. Naguère, il vous en souvient peut-être, j'évoquais vos âmes, saintement effrayées, au tribunal du dernier jugement. Je veux faire apparaître à vos regards, saintement consolés, un tribunal bien différent; aussi différent de l'autre que la miséricorde l'est de la justice. Car ces deux tribunaux, si différents l'un de l'autre, se rencontrent dans la magnifique unité du dogme chrétien; comme la justice et la miséricorde, toutes deux infinies, se rencontrent et s'unissent dans l'infinité de Dieu. Et c'est parce que ces deux tribunaux se répondent dans le dogme chrétien, comme la justice et la miséricorde se répondent en Dieu même, que le prédicateur doit parler de l'un et de l'autre.

J'ai dit ici même, il y a quelques années, la nécessité d'un jugement suprême pour justifier, devant toute la création, le gouvernement de Dieu et soutenir l'humanité sur la terre.

Quel sera ce jugement? Je l'ai dit alors avec quelques détails, et j'ai montré les légitimes terreurs qu'il nous doit inspirer : terreurs de la plus redoutable *manifestation*, de la plus redoutable *accusation*, de la plus redoutable *condamnation*. Sous ce triple aspect, il ne se

peut rien imaginer de plus réellement effrayant que ce tribunal des divines justices.

Je ne ferai aujourd'hui que vous le montrer de loin et rappeler les grandes lignes de cet incomparable tableau, pour rehausser, par l'ombre triste qu'il projette, la douce clarté du tribunal que je veux vous montrer de plus près : le tribunal de la divine miséricorde, le tribunal de la confession. La confession est un jugement aussi, mais, ô Dieu d'amour et de miséricorde, quel jugement ! Et quelle différence avec le jugement de votre divine justice !

Essayons de montrer comment ce jugement de la miséricorde, mis en face de celui de la justice, est pour le pécheur, non seulement une fois, mais trois fois éminemment consolateur. Oui, parce que le contraste ajoute singulièrement à la démonstration et à la signification des choses, essayons d'opposer aux trois grandes terreurs du tribunal de Dieu les trois grandes douceurs du tribunal du prêtre ; nous y verrons une manifestation, une accusation et une sentence essentiellement consolatrices : une manifestation qui est la plus sûre garantie du secret ; une accusation qui, au lieu

de charger, décharge; une sentence qui, au lieu de condamner, absout.

I

Ce que nous devons considérer d'abord en tout jugement, c'est ce que j'appelle la *manifestation* ou la révélation. La manifestation ou l'instruction de la cause, est le premier acte de tout jugement. Et rien, pour le coupable, n'est effrayant comme la lumière qui éclaire ses désordres et manifeste ses crimes.

Or, au jugement de Dieu, la manifestation sera aussi grande et par conséquent aussi effrayante que possible : elle sera, avec les frayeurs qu'elle doit susciter, à la plus haute puissance, car elle aura ces trois caractères qui la rendent particulièrement effrayante : au jugement dernier il y aura tout à la fois la manifestation de *tous*, la manifestation de *toutes choses* dans chacun, et la manifestation de chacun *devant tous*.

La manifestation de *tous*, de tous sans exception de personne : *Omnes enim nos manifestari*

oportet ante tribunal Christi : oui, de tous, grands et petits, savants et ignorants, riches et pauvres, peuples et rois.

Manifestation de *toutes choses* dans chacun : révélation instantanée de tous les péchés et de tous les crimes, de leur nombre, de leur espèce, de leurs circonstances. *Quidquid latet apparebit.*

Enfin, manifestation de chacun *devant tous*, devant tous les milliards d'hommes qui auront passé sur la terre, devant les armées des anges et des démons, devant le créateur et devant toute la création!...

Quelle manifestation, grand Dieu! Et, au sein de cette manifestation, quelle frayeur, quelle épouvante, quelle honte! Qui ne consentirait à subir, ici-bas, le supplice de toutes les hontes et de toutes les humiliations, pour échapper à ce supplice de la suprême et universelle manifestation?

Eh bien! voici un autre tribunal et un autre jugement; et, à ce tribunal et à ce jugement, une *manifestation* encore.

Mais, ô Dieu de bonté et de miséricorde, quelle manifestation, et qui l'eût jamais imaginée?

A ce tribunal de la miséricorde, voici la manifestation la plus consolante, parce qu'elle est la plus *secrète*.

C'est tout d'abord une sorte de contradiction de dire : une *manifestation secrète*; mais c'est précisément là le mystère de consolation qu'enferme ce premier acte du jugement. Evidemment, on ne peut exclure la manifestation sans ôter les conditions du jugement. Tout juge doit connaître; et parce qu'ici la connaissance ne peut venir au juge que par l'aveu du coupable, l'aveu est nécessaire; il est de l'essence de la confession; se confesser, c'est avouer. Mais ce qui compense largement, par la consolation, la douleur que peut impliquer l'aveu, c'est que cet aveu est un *secret*, et le plus réel, le plus consolateur de tous les secrets.

Qu'est-ce qu'un secret? C'est une chose *séparée*, mise à l'écart, soustraite aux regards. *Se-cernere* veut dire *séparer*; d'où *secretum*, une chose séparée. Or, que fait votre aveu? Il dépose un fait de la conscience morale dans une autre conscience; et, en jetant ce fait dans la conscience du prêtre, votre aveu le sépare du monde entier. Il demeure dans l'âme du prêtre

comme dans une tombe scellée, il y demeure silencieux et mort pour l'univers.

Or, remarquez-le bien, il n'y a que l'aveu sacramentel pour donner, à l'âme qui avoue, cette consolation du secret. En effet, avouez un crime au tribunal de la justice humaine, et bientôt les mille voix de la renommée l'auront fait retentir vers les quatre vents du ciel. La maison de justice, a dit un publiciste, est un confessionnal aussi; mais c'est un confessionnal pourvu de cent mille échos. Non seulement le pénitent, mais le confesseur y parle à voix haute, en présence d'un auditoire qui est le genre humain; et ce que le pénitent ne dit pas, le confesseur — (le juge) — le proclame avec un retentissement de tonnerre (1).

Portez un aveu au tribunal de l'*opinion*; et demain, quand la presse, qui est aux écoutes, aura jeté ses feuilles aux curiosités qui attendent, des millions d'hommes sauront que vous êtes coupable. Avant deux jours, le narré de votre crime abrégé la veillée dans tout le pays de France. Quelques jours de plus, et ce secret échappé de vos lèvres, s'en ira, porté par

(1) L. Veuillot

le vent de la publicité, retentir sur les plus lointains rivages.

Quelques jours ou quelques semaines encore, et votre déshonneur aura conquis la notoriété de l'univers. A tous les bouts du monde, je vois les journalistes et les écrivains qui, pour vous mieux dévoiler, et souvent même pour agrandir l'effet de votre aveu, trempent leurs paroles dans l'amertume de l'ironie, et se disputent avec acharnement les derniers lambeaux de votre réputation mise en pièces.

Votre aveu n'est plus seulement le désespoir de votre âme; il devient le scandale du monde, et la fortune des cupidités assez perverses pour exploiter le mal et en extraire de l'or. Car, vous ne pouvez l'ignorer, aujourd'hui surtout, le *scandale*, c'est la mine d'or du journalisme mercenaire; et l'exploiter, c'est sa richesse. Dussiez-vous mille fois en mourir de chagrin, si le récit de votre crime est un appétit pour les lecteurs et un profit pour l'écrivain, vous en mourrez, et la génération vivante sera nourrie de vos tristesses et de vos larmes.

Au contraire, faites un aveu à ce tribunal de la miséricorde; allez, montrez-vous au prêtre, *ostende te sacerdoti*; dites-lui votre crime

avec toute sa gravité, voire même toute son horreur; à l'instant votre aveu le sépare de la publicité, et le fait réellement, non seulement aussi secret, mais *plus secret* qu'il n'était auparavant. Pourquoi? Ah! c'est que vous lui faites de la conscience du prêtre, contre la publicité, une défense de plus. Hier, avant l'aveu, pour vous défendre contre ce monstre aux millions d'yeux et d'oreilles, la publicité, vous n'aviez qu'une seule conscience, *la vôtre*; vous en avez deux aujourd'hui. Votre crime est plus séparé du monde et plus secret qu'il n'était avant l'aveu.

Le prêtre, en effet, qui a reçu votre aveu, vis-à-vis du monde, sait moins que s'il ignorait tout à fait.

« Oui, dit saint Augustin, ce que je sais par
« la confession, je le sais moins que ce que je
« ne sais pas; *Quæ per confessionem scio, mi-*
« *nus scio quam quæ nescio.* » Car le prêtre
confesseur sait pour cacher, et pour révéler il
ignore. Il sait pour vous défendre, pour vous
trahir il ignore.

Saint Thomas dit de son côté : « Ce que le
« prêtre sait par la confession, il le sait non
« comme homme, mais comme *Dieu*, c'est-à-

« dire, comme représentant de Dieu. *Hoc autem*
« *scit non ut homo, sed ut Deus.* Il peut donc,
« à cause de cela, jurer qu'il ignore ce qu'il ne
« sait que comme Dieu. *Ideo potest jurare, se*
« *nescire quod scit tantum ut Deus.* »

Votre secret a donc, dans l'âme du prêtre, une protection et une défense de plus. Ce secret confié à sa garde par votre confiance, il le défend avec vous contre la publicité; et, à vrai dire, il le défend mieux que vous. Quand il s'agit de soi-même, on se trahit souvent, et quelquefois avec une merveilleuse facilité; on se trahit par la préoccupation, par la crainte, par l'impression, par la passion; on se trahit par un mot, par un geste, par un regard; on se trahit surtout par les signes révélateurs que le trouble de l'âme fait malgré soi apparaître sur le visage. Mais le prêtre, lui, n'a rien à craindre de pareil; il veille sur votre secret, non seulement avec le dévouement, mais encore avec la sérénité d'un ange; car, s'il est le père dévoué de votre âme, il est l'ange gardien de votre secret.

Aussi, quand j'ai confié mon secret au prêtre, je le crois mieux gardé que si je le gardais tout seul. Je crains tout de moi, je ne crains

rien de lui. Et pour moi, prêtre, je l'avoue, je sens que je garderais mieux le secret qu'une âme a versé dans mon âme, que je ne saurais garder le mien ; et je me sens, à la fois, assez faible pour me trahir moi-même, et assez fort pour ne trahir jamais un autre.

Mais, direz-vous, qu'est-ce qui me garantit cette inviolabilité de mon secret ? Ah ! si vous voulez mieux entendre comment cet aveu, mis dans la conscience du *prêtre*, est véritablement *secret*, et plus secret qu'auparavant, il n'y a qu'à considérer que cette âme qui garde l'aveu contre la publicité, en est séparée elle-même comme par un triple rempart ; j'appelle ces trois remparts : la *religion* du secret, la *pudeur* du secret, la *providence* du secret.

Je pourrais dire d'abord la *loi* du secret : loi la plus rigoureusement inviolable, la plus rigoureusement *imprescriptible* ! Loi si rigoureuse que, pour briser le sceau que votre aveu a mis sur mes lèvres, il n'y a pas de raison possible. Loi de l'existence, loi sociale, tout plie devant elle... Il n'y a pas de loi au-dessus de cette loi.

Mais j'aime mieux dire la *religion* du secret : car la garde du secret est vraiment une reli-

gion ; il faut mourir pour le secret comme on meurt pour la foi. S'il faut choisir entre la vie et le secret, je donne la vie, je garde le secret. Il existera des martyrs du secret sacramentel, comme il y a des martyrs de la foi catholique... Tyrans de la terre, vous pouvez d'un coup de votre glaive faire sortir le sang de nos veines : mais faire sortir le secret de mon âme ? Jamais ! Oui, quand il y a quelque part un Wenceslas pour venir, le glaive à la main, chercher, dans la conscience du prêtre, le secret d'une épouse victime de la jalousie maritale ; il se rencontre un Jean Népomucène prêt à mourir martyr du secret, aussi bien que de la religion !

Pour mieux aider le prêtre à défendre cette religion du secret, Dieu lui en donne la *pudeur* ; pudeur plus délicate que la plus virginale pudeur. C'est la délicatesse du secret poussée jusqu'à son plus haut degré. Il n'y a rien de plus rare dans le monde que la pudeur et la délicatesse, en matière de *secret*. La forme y est exquise : mais sur le fond, qui est assez délicat ?

Dans le monde, je vois qu'on s'arrange avec tout secret. On dit : Je vous le confie, *mais sous le secret : ne me trahissez pas*. Ainsi, on prêche

la fidélité du secret par la trahison du secret ; car, cette chose donnée sous la religion du secret, on l'avait reçue de même. Si bien que, de secret en secret, le fait arrive à devenir tout à fait public, c'est-à-dire, le secret de tout le monde.

On dit alors tout à son aise : *Maintenant, nous en pouvons parler, car ce n'est plus un secret !.....* La malignité recueille le bénéfice d'une publicité qui est son ouvrage, et la contenance du secret devient, à force de se répéter, la violation du secret.

Ainsi, dans le monde on s'arrange avec le secret : le prêtre *jamais !...* Il ignore sur ce point les accommodements. C'est qu'il n'a pas seulement la loi et la religion du secret, il en a la *pudeur*. Le voile de cette pudeur ne tombe pas, même devant celui qui l'a confié. Vous avez mis votre secret dans mon âme : il y est dans un tombeau, silencieux et mort pour vous comme pour l'univers. Seulement *votre* parole a la puissance de le *ressusciter*. Vous pouvez lui dire : Ecoute la voix qui t'appelle, *veni foras*, et il viendra ; il dira : *Me voici* ; et, pareil à un mort évoqué du sépulcre par l'auteur de la vie, il rentrera dans sa tombe tout aussi mort qu'auparavant.

Cette pudeur du secret va plus loin encore ; elle désarme le prêtre de la connaissance même extérieure qu'il a contre vous. Oui, alors qu'il atteint par le *dehors* les choses mêmes que vous apportez à son for *intérieur*, elle enchaîne en lui-même la liberté de dire ce que ses yeux ont vu ; il craindrait de donner à une parole, même *légitime*, l'apparence d'une trahison. Ainsi, la pudeur de son secret le défend contre ce qu'il sait, par le dehors, vous accuser plus ou moins. Elle le défendrait contre vous-même au besoin. Et, si vous veniez à vous trahir vous-même, le prêtre ne vous trahirait pas encore. C'est le chef-d'œuvre de la délicatesse dans la plus délicate des choses.

Ne voyez-vous pas comment cette délicatesse se traduit jusque dans la forme ordinaire du tribunal où vous venez déposer vos aveux ? Ce tribunal est là, dans un enfoncement du temple, enveloppé d'ombre, de solitude et de silence, comme la *demeure même du secret*. Là, entre le prêtre et vous, il n'y a que le passage nécessaire pour que le secret, porté par un souffle, arrive d'une âme à une âme. L'Eglise qui a toutes les délicatesses de la maternité, parce qu'elle en a toutes les tendresses, veut mettre

à couvert jusqu'à la rougeur de votre front, et ne vous laisse pas même un regard à porter. En ouvrant l'oreille du prêtre, elle lui ferme les yeux, et le voile devant vous de cette pudeur même qui aide le secret à venir, comme elle le défend quand il est venu.

Mais, si la conscience du prêtre est défendue par la religion et la pudeur du secret, il y a, pour défendre l'une et l'autre, la *providence du secret*. Oui, le secret du confessionnal est protégé par une action *manifeste* de la Providence. Au jour de son ordination, Dieu n'a pas fait au prêtre un cœur *invulnérable* : il lui a fait une fidélité *inviolable*. On dirait qu'il a mis son doigt sur les lèvres sacerdotales, et que, depuis ce temps, le secret n'y peut passer.

Au jour de nos grandes saturnales révolutionnaires, on a vu les apostasies du sacerdoce : on n'a pas vu les trahisons du secret. On a écrit, dans des pages souillées, les profanations de son caractère; on n'a pu écrire les violations du secret. Que dis-je ? on a vu le prêtre atteint du désordre de la folie... et, quand la raison et la liberté n'étaient plus là pour sauvegarder le secret, Dieu y était; et sa providence faisait

bonne garde autour de ces âmes qui avaient perdu leur naturelle défense.

C'est ainsi que l'aveu du confessionnal, gardé par la religion, la pudeur et la providence du secret, est *séparé* de la connaissance humaine, et trouve dans la conscience du prêtre une garantie et une défense contre la publicité.

Mais pourquoi tant insister sur les raisons intrinsèques qui vous montrent, dans vos aveux mêmes, la meilleure garantie de vos secrets, lorsqu'un fait éclatant parle ici mieux et plus haut que tout ? J'entends par là le *fait* universel et permanent de la *confiance* du monde catholique. En effet, ce qui achève la démonstration que je vous fais en ce moment, et ce qui, à défaut de toute autre garantie, suffirait à attester le prodige du secret du confessionnal, c'est la confiance sans exemple et sans réserve que lui accorde, depuis dix-neuf siècles, la catholicité tout entière.

Vous tous, Messieurs, qui connaissez notre humanité et comprenez le mystère de ses faiblesses, que pensez-vous d'une telle confiance, d'une confiance qui s'accorde partout, toujours, et qui se maintient intacte et toujours la même depuis bientôt deux mille ans ? Cela vous pa-

raît-il un phénomène ordinaire? La confiance! Eh! qu'y a-t-il de plus délicat, de plus fragile, et parfois de plus fugitif, alors même que l'on n'a rien fait pour la perdre après l'avoir obtenue? La confiance, un rien la blesse ou la tue. Ce cœur, qui s'est ouvert dans un épanouissement spontané et a livré tous ses secrets, un jour se referme tout à coup, sous l'influence d'un mot, d'un regard, d'un souffle; comme la sensitive se replie sur elle-même sous un doigt qui la touche.

Qu'est-ce donc que cette confiance qu'on apporte au confessionnal? Une confiance universelle dans l'espace et universelle dans le temps, et que rien n'a pu diminuer ni altérer dans l'Eglise catholique? Songez à ceci, Messieurs; voici un fait qui se produit au grand soleil: il y a bientôt vingt siècles que l'humanité chrétienne se confie à la conscience du sacerdoce catholique; et, après dix-neuf siècles écoulés, elle s'y confie encore!... Rien, ni l'erreur, ni la calomnie, ni les passions, ni les agressions de toute sorte, n'a pu triompher de cette confiance, dont les générations baptisées recueillent le bienfait dix-neuf fois séculaire.

Et aujourd'hui, malgré tant d'insultes jetées à la confession et aux confesseurs, après tant de livres écrits pour arracher du cœur des générations chrétiennes une confiance à nulle autre pareille, cette confiance persiste ; et elle est parmi nous si grande encore, qu'il n'est pas aujourd'hui un homme d'affaires ou un homme d'Etat qui ne voulût trouver, pour ses secrets de commerce ou ses secrets de gouvernement, un sceau dont l'inviolabilité fût comparable à celui de la confession catholique : tant il est reconnu par tous que l'aveu sacramentel est, dans l'humanité, ce qu'il y a de plus vraiment secret.

J'invoque ici le témoignage, tout à la fois, de ceux qui se confessent et de ceux qui ne se confessent pas. Parmi ceux qui ne se confessent pas, je le demande, combien en est-il qui s'abstiennent pour cette seule raison, à savoir, parce qu'ils ont peur d'être trahis par le confesseur ? Combien ? Pas un. Oh ! non. Ce que craignent ceux qui ne se confessent pas, c'est, peut-être, la honte de l'aveu, l'humiliation de l'orgueil, la tyrannie du respect humain. Mais ils ne craignent pas la *trahison* du prêtre. O pécheur, chrétien non pratiquant, osez vous l'avouer à

vous-même : vous craignez peut-être que le prêtre ne vous convertisse, mais vous ne craignez pas qu'il vous trahisse. Ah ! l'homme qui ne se confesse pas, essaiera peut-être de dire qu'il craint les trahisons du confessionnal ; mais parvint-il à le faire croire aux autres, il ne parviendra jamais à le croire lui-même.

Or, si telle est, dans le secret sacramentel, la confiance de ceux qui ne se confessent pas ; que dire de la confiance de ceux qui se confessent ? O vous qui ne vous contentez pas d'envoyer se prosterner, à nos pieds, les êtres qui vous sont les plus chers au monde : vos femmes, vos sœurs, vos enfants, mais qui trouvez, dans un cœur chrétien, le courage et la résolution d'y venir vous-mêmes, ah ! que venez-vous nous dire à ce tribunal des aveux ?... L'histoire la plus intime de votre vie, ce que l'on peut appeler ici, en toute vérité, l'histoire *d'une âme*, et, que sais-je ? peut-être des secrets dont la révélation serait la ruine de votre fortune, de votre honneur !

D'où vous vient une telle confiance, et comment l'expliquer ? Ah ! quelque chose vous dit, avec une invincible certitude, qu'en vous ouvrant au prêtre, vous trouvez ce bon-

heur que vous ne pouvez rencontrer nulle part ailleurs : le bonheur de vous décharger du poids d'un crime et de sauvegarder en même temps la sûreté d'un aveu ; le bonheur de vous ouvrir sans craindre de vous trahir : bonheur deux fois souhaitable pour l'âme qui a fait le mal ; le bonheur de n'être plus seule au monde à porter son secret, et d'avoir en même temps, dans une conscience amie, dans une âme dévouée, un abri vivant et doux contre le péril et l'injure de la publicité.

Vous comprenez, surtout, combien il est consolant, pour celui qui croit à la responsabilité de l'homme et au jugement de Dieu, de pouvoir, par un aveu qui nous protège contre la publicité du temps, échapper à cette publicité bien autrement redoutable, qui attend les crimes inavoués aux grandes assises de l'éternité. Alors, en effet, cet aveu qui vous manifeste devant la conscience d'un seul homme, deviendra pour vous une défense protectrice contre les regards de tous les siècles et de tous les peuples assemblés.

Et si vos fautes doivent apparaître encore en cette manifestation suprême, elles y apparaîtront dans une lumière si transfigurative,

qu'elles vous couvriront, devant les hommes et devant Dieu lui-même, d'un vêtement d'honneur et d'une auréole de gloire.

Telle est ,Messieurs, la manifestation qui se fait au tribunal de la miséricorde; par une contradiction heureuse et un mystère plein de douceur, elle est pour vous la plus sûre garantie de votre secret; et elle contraste, d'une manière éminemment consolatrice, avec les terreurs de la suprême manifestation.

Cette consolation de la *manifestation* vous en prépare une autre plus grande encore : celle de l'*accusation*.

II

Au tribunal de la justice, même de la justice humaine, l'accusation d'ordinaire revêt un triple caractère, qui la rend trois fois redoutable, elle est une *contrainte*, une *charge* et une *flétrissure*; au tribunal du jugement suprême, c'est une contrainte inéluctable, une charge accablante, une flétrissure effroyablement déshonorante, et, comme conséquence, une tristesse désespérante.

Voici, au tribunal de la miséricorde, une accusation encore, mais une accusation bien différente : au lieu de l'inéluctable contrainte, c'est une libre confidence. Au lieu d'une charge qui accable, c'est une décharge qui soulage; et au lieu d'une flétrissure qui déshonore, c'est une réhabilitation qui honore.

Oui, au tribunal de la divine justice, ce qui attend les crimes inextinguibles, c'est une accusation *forcée*. Alors, une force irrésistible poussera les pécheurs au tribunal de Dieu, pour y voir se dresser contre eux l'inévitable accusation. Alors, le son prodigieux de la trompette, retentissant à travers le monde, les contraindra tous à comparaître devant le trône du souverain juge, *coget omnes ante thronum*. Là, l'accusation tombera sur eux, comme une main de fer qui saisit, comme une force qui étreint, comme la foudre qui frappe. Alors, on sentira, mais trop tard, se réaliser la lugubre prophétie que chante l'Eglise sur le cercueil des morts, au jour des funérailles : Quelle terreur s'emparera de tous, *quantus tremor est futurus*, lorsque viendra le juge pour tout examiner et tout juger dans la stricte justice; *quando iudex est venturus, cuncta stricte discussurus* ! Et quel

sera ce juge ? Ce sera le juge le plus infailible, le plus incorruptible, le plus invincible ; un juge qui *sait* tout le mal, qui *hait* tout le mal, et qui *peut châtier* tout le mal du péché : et c'est devant ce juge que l'accusation nous forcera de comparaître, pour y répondre à la science infinie, à la sainteté infinie, à la puissance infinie !

Et maintenant, Messieurs, de ce tribunal de la justice, ramenez le regard de votre pensée sur notre tribunal de la miséricorde, et admirez le chef-d'œuvre de la divine bonté. Ici encore, vous voyez un juge, mais quel juge ! Devant ce juge, vous voyez une accusation aussi, mais, dans cette accusation, quelle ineffable douceur !

Quel juge voyez-vous à cet autre tribunal ? Est il besoin de vous le dire ? Un juge qui vous attend avec le désir de vous justifier et de vous absoudre ; un juge que votre seul aveu va intéresser à votre âme, à ses souffrances et à ses malheurs ; un juge qui, après vous avoir entendu, va se sentir enchaîné, à vous et à tout ce qui vous touche, par les liens vivants des misères que confie à son cœur paternel votre confiance filiale ; un juge qui, — comme nous l'avons dit — est faible comme vous êtes faible, et dont

la faiblesse pourra se reconnaître dans la vôtre; un juge qui, lui aussi, doit haïr le péché, mais à qui sa fonction défend de repousser le pécheur qui s'accuse; un juge puissant, lui aussi, mais puissant pour une seule chose : pour absoudre, pour pardonner, pour justifier; un juge à qui vous pouvez donner tous les noms les plus doux aux lèvres et surtout au cœur; un juge que vous pouvez nommer le conseiller de vos pensées, le médecin de vos infirmités, le père de votre âme, et que surtout vous pouvez nommer le *confident* de votre libre choix. Oui, un confident, et c'est par là tout d'abord que votre accusation contraste si suavement avec l'accusation faite au tribunal de la justice. Ici rien de *forcé*, de contraint, de violent; tout est *libre*, volontaire, spontané.

Ici, enfin, tout est confidentiel; et vous éprouvez avec bonheur la différence profonde qu'il y a, entre voir ses crimes découverts dans les formidables clartés d'une accusation que l'on ne peut décliner, et les découvrir soi-même par une libre confiance, sous un regard qui ne pénétrera dans votre âme que pour y porter, comme le soleil aux fleurs, la lumière, la chaleur et la fécondité.

Dans cette libre confiance, en effet, quelle suavité; et avec l'accusation contrainte quel doux et ravissant contraste! Au tribunal suprême, cette accusation forcée, ce serait l'âme et le cœur se fermant dans un endurcissement éternel, une haine éternelle, un désespoir éternel. Mais cette accusation toute confidentielle, ou cette confiance librement portée au tribunal de ce juge librement choisi, ah! c'est un cœur et une âme qui s'ouvrent et goûtent, dans cette libre ouverture, ces trois choses essentiellement béatifiques, un repentir, une espérance et un amour: un repentir qui pleure, mais qui sent la joie renaître sous la rosée de ses larmes; une espérance qui porte, dans ce volontaire aveu, le pressentiment de la réconciliation qui se prépare; un amour qui est au fond de votre repentir, et qui déjà ramène dans votre âme, avec ses meilleures joies, quelque chose de son paradis perdu par le péché, et que vous retrouvez là avec tout le bonheur dont nous avons parlé hier.

Voilà le premier caractère de l'accusation portée devant le juge choisi par vous: une simple confiance, avec les joies intimes qu'elle apporte à votre âme.

Le second caractère qui rend cette accusation particulièrement béatifique, c'est que, contrairement à toute autre accusation, au lieu d'être une *charge*, elle est une *décharge*.

Devant tout tribunal de justice, de justice divine et même de justice humaine, il est de l'essence et de la nature de toute accusation, d'être ce qu'on appelle une *charge* : charge d'autant plus accablante, que les incriminations sont plus grandes, les accusateurs plus nombreux et les témoignages plus irrécusables.

S'il en est ainsi, qui pourra comprendre, et surtout qui pourra dire la charge que fera peser sur les coupables l'accusation au jugement général ; alors que tous les hommes, tous les anges, tous les démons, la création entière, Dieu lui-même, se lèveront pour accuser, et que personne ne se lèvera pour défendre ; alors que cette accusation, faite dans l'éclat d'une fulgurante lumière, se présentera avec des témoignages absolument authentiques et absolument irrécusables ; alors que, devant l'universelle clameur de toutes les créatures s'écriant au tribunal du créateur : *Coupable, coupable !* aucune voix, pas même la nôtre, ne pourra s'écrier : *Innocent, innocent !*

Alors, sous ce poids de l'universel et de l'ir-récusable témoignage, quel écrasement de la conscience, de l'âme, du cœur, de la vie tout entière! Mais ici, à ce tribunal de l'amour et de la miséricorde, des accusateurs nulle part, des défenseurs partout. Ici rien ne vous charge, et tout vous décharge.

A ce tribunal accepté et choisi par vous-même, qui se lève ici pour vous accuser? Personne! Non, personne ne vous accuse. Ah! je me trompe. A ce tribunal et devant ce juge, je vois un accusé : vous ; et je vois un accusateur : vous encore, mais vous seul ; oui, vous seul !

Que tous ceux qui accuseraient au jugement suprême vos crimes inavoués et inexpiables, viennent, s'ils l'osent, vous accuser là : leur accusation est d'avance vaincue par la vôtre.

Que tous les démons sortent de l'enfer et viennent, contre vous, articuler des crimes et encore des crimes, leur témoignage est nul. Que les anges eux-mêmes descendent du ciel, et se posent devant vous comme les témoins de vos iniquités : le témoignage des anges s'efface devant votre propre témoignage. Que les hommes, eux aussi, se lèvent, et que

même les complices de vos prévarications, essayent de venir vous accuser à ce tribunal de la miséricorde : pour faire tomber toutes ces accusations, un mot de votre bouche, c'est assez : le témoignage de tous les hommes s'efface et disparaît devant celui d'un seul homme, le vôtre. Que dis-je ? Que vos ennemis même les plus acharnés viennent à ce tribunal déposer contre vous ; que la haine vienne, que la vengeance vienne, que la jalousie vienne, que toutes les passions viennent : ne craignez pas. A cet incomparable tribunal, l'accusation de vos ennemis ne prévaudra jamais, non jamais ; parce que, devant ce tribunal où vous comparez librement, aucun témoignage, si ce n'est le vôtre, n'est recevable, et que là personne, ni homme, ni ange, ni démon, personne, si ce n'est vous, ne peut être votre accusateur.

Or, quelle consolation sort pour vous d'une telle accusation ! Ah ! dans les jugements de la jus ice humaine, alors que l'on sait qu'on peut y perdre sa cause, savoir en même temps qu'on n'aura pour témoins et pour accusateurs que des amis ardents et des protecteurs dévoués, décidés d'avance à défendre nos intérêts et à sauvegarder notre honneur , quel rare bon-

heur ! Et quel motif consolant d'espérer le triomphe de sa cause !

Eh bien ! votre accusateur ici, pour vous, c'est mieux que tous les amis et tous les protecteurs : c'est vous-même, encore une fois, oui, vous-même, coupable que vous êtes !...

Vraiment, le divin Maître pouvait-il trouver dans son cœur une plus belle et plus touchante industrie de son amour ? Et pouvait-il réaliser, pour le pécheur pénitent, un mystère plus divinement consolateur ? Quoi ! prendre l'accusé pour en faire lui-même devant lui-même son propre et unique accusateur ! Et devant son seul témoignage, faire taire tous les autres témoignages ! O Bonté divine, que ferez-vous pour les saints, si vous faites tant pour les coupables ?...

Ce qui accroît encore le bienfait de Dieu et le bonheur de l'homme, c'est que, par une contradiction aussi heureuse que la première, cette accusation, au lieu de le charger et de l'accabler, décharge et soulage l'accusé.

Avant votre accusation, tous vos accusateurs sont là autour de vous, tenant dans leurs mains le dossier invisible du procès qui doit se faire au jour des suprêmes assises. Ils sont là inscri-

vant, à chaque heure qui passe, ces terribles mémoires, dont la réunion doit former les livres des vies humaines ; livres effroyables, qui s'ouvriront un jour pour faire, avec la véridique histoire, l'accusation des crimes sans repentir, et qui serviront de règle et de réquisitoire pour le jugement du monde entier : *Liber scriptus proferetur, unde mundus judicetur*. Chacun de nous aura alors contre lui le dossier de sa propre vie.

Eh bien ! Messieurs, voici, au tribunal de la miséricorde, avec un nouveau miracle d'amour, un nouveau mystère de consolation : à chaque aveu sincère qui tombe de vos lèvres, vous anéantissez une page de ce livre accusateur, et chaque mot de votre libre accusation, fait disparaître une pièce du dossier. Cette vérité se peint admirablement dans le fait que voici.

Un jour, tandis qu'un grand pécheur accusait au prêtre les crimes de sa vie, un ange apparut aux regards du confesseur. Il tenait dans ses mains un livre où étaient écrits, jour par jour, tous les crimes dont le pénitent faisait au confesseur la triste histoire. A chaque accusation que faisait le pécheur, le prêtre remarqua que l'ange effaçait quelque chose ;

et quand le pénitent eut terminé son accusation, tout se trouva effacé.

Quoi qu'il en puisse être de la réalité de cette histoire, elle a incontestablement la valeur d'une vive et expressive image de toute sincère accusation faite au tribunal de la miséricorde. Et, c'est là, pour le pénitent, une joie qui absorbe la peine de l'accusation, comme une goutte d'amertume disparaît dans un océan de délices. Quelle pensée pour moi deux fois consolante ! Quand je m'accuse à ce tribunal de la miséricorde, non seulement je décharge mon âme des crimes dont le poids l'accablait, mais encore je la décharge de la responsabilité qui l'attendait au tribunal de la justice, et en même temps je désarme et je confonds tous mes accusateurs. Oui, lorsque j'ai déposé, en m'accusant aux pieds de Jésus-Christ, une accusation pleine de repentir et d'amour, je crois entendre, moi aussi, la voix du Sauveur qui me dit : « Où sont vos accusateurs ? »

Mais admirez, Messieurs, comment les abîmes de la miséricorde s'appellent ici les uns les autres. Comme toute accusation devant la justice est une charge, toute accusation, quand on n'y peut répondre, est une *fletrissure*; et au

jugement dernier, les coupables, en face de l'universelle accusation, porteront au front le stigmate de leur éternelle infamie. Mais ici, non seulement votre accusation vous décharge du crime et de ses responsabilités, elle vous replace dans l'honneur et dans la dignité. Tout ce qui, au tribunal suprême, devait, en vous accusant, vous flétrir et vous déshonorer, ici vous honore et vous réhabilite, et tout ce qui devait être votre accusateur, devient votre défenseur. Les démons, les anges, Marie, Jésus-Christ, les hommes et le prêtre lui-même, tous prennent votre défense.

Les démons, non seulement ne peuvent plus vous accuser, ils sont forcés de vous défendre. A peine vous avez formulé contre vous-même vos propres accusations que déjà leur rage est vaincue, et qu'ils proclament en frémissant le triomphe de votre cause. Forts contre vous du silence qui cachait et dissimulait vos crimes, ils sont déconcertés et vaincus par l'aveu qui les découvre et les accuse. Coupable, mais silencieux, ils pouvaient vous accuser, et en vous accusant vous flétrir et vous déshonorer; repentant et accusateur de vous-même, force leur est de prendre parti pour vous et,

autant qu'ils le peuvent, de vous réhabiliter.

Et les anges, que font-ils, à l'heure de vos volontaires et humbles accusations de vous-même? Eux qui ont tant pleuré sur vos désordres, je les vois qui viennent, pleins d'amour et de joie, se ranger autour de vous; mais cette fois c'est pour plaider, eux aussi, devant votre juge la cause de votre âme qui s'accuse, et exalter la gloire de votre repentir. « Seigneur, disent-ils, pardonnez-lui, il était coupable; mais il s'est accusé: qu'il soit sauvé, et que par son salut votre miséricorde soit glorifiée. »

Et vous, ô Marie, ô refuge des pécheurs, que faites-vous, en cette heure mystérieuse, pour le coupable qui s'accuse? Ah! du fond de votre cœur de mère, vous applaudissez à cette accusation triomphante, et montrant à votre fils du ciel cet enfant de la terre dans l'attitude de son repentir, vous lui criez: « Grâce, grâce pour cet enfant qui s'accuse et qui pleure: naguère par ses crimes couvert de son infamie, qu'il soit par son repentir couronné de votre gloire! »

Jésus-Christ lui-même, Jésus-Christ, le divin offensé, Jésus-Christ, le souverain juge, que

fait-il, pensez-vous, pour ce coupable qui s'accuse? Ce qu'il fait? Ah! pouvons-nous le demander? Il sourit de bonté, de clémence et d'amour; et il dit, comme au larron repentant dans l'infamie de son supplice: « O pécheur, tu t'accuses; c'est bien; toi aussi un jour tu seras avec moi dans la gloire de mon paradis. »

Et les hommes, les hommes eux-mêmes, témoins si souvent attristés de vos désordres et peut-être de vos dégradations, que ne font-ils pas pour votre honneur et votre réhabilitation! Ah! depuis qu'ils vous ont vu agenouillé au tribunal de la miséricorde, dans un repentir qu'ils ont dû croire sincère, eux aussi sont prêts à plaider votre cause et à relever dans leur âme le pécheur qui s'accuse; eux aussi sont prêts à publier, avec votre justification mystique, votre réhabilitation morale; eux aussi, enfin, sont prêts à crier devant le ciel et la terre: « O Dieu, gloire à vous et honneur à lui; nous l'avons vu pécheur, nous le revoyons saint. »

Mais il y a, parmi les hommes, un homme surtout qui vous relève dans sa pensée et vous réhabilite à ses propres yeux; cet homme, c'est le prêtre, le confesseur lui-même. Lui, votre

juge, devient, au tribunal où il siège, votre propre défenseur : oui, comme en vous l'accusateur et l'accusé ne sont qu'un, ainsi en lui le défenseur et le juge ne sont pas deux : ils ne sont qu'un seul et même homme.

Et ce juge devenu votre défenseur, oh ! croyez-le bien, ne vous défend pas seulement devant Dieu et devant les hommes ; il vous défend lui même devant lui-même.

Ah ! c'est *lui*, lui surtout qui, témoin de vos abaissements volontaires, vous rehausse dans son âme et vous réhabilite en son cœur, en sorte que cette accusation qui, faite partout ailleurs, deviendrait un stigmate à votre front et une flétrissure pour votre âme, devient devant votre juge lui-même un honneur et une réhabilitation : oui, tandis que toute accusation flétrit et déshonore, devant son juge, celui qui en est l'objet ; la vôtre vous réhabilite devant le prêtre appelé à vous juger, et vous retrouvez là tout ce que, pour apaiser la justice et réparer vos désordres, vous vouliez abdiquer, c'est-à-dire l'honneur et la dignité vous revenant, à ses yeux, du fond de votre propre anéantissement.

Quel mystère de miséricorde et de bonté di-

vine pour le pécheur qui s'accuse ! Ah ! n'est-il pas vrai ? après avoir dérobé l'honneur de Dieu devant l'humanité, perdre le sien devant l'univers, ne serait qu'une faible compensation, et nous serions heureux que la justice la voulût accepter. Le perdre devant un homme, un *seul* homme, ah ! le fallût-il, où est l'insensé qui n'y consentirait pas, s'il pouvait, à ce prix, restaurer l'honneur de Dieu et s'acquitter devant lui ?

Eh bien ! cette crainte d'un déshonneur qui ne dépasse pas la pensée d'un seul homme, ne vous reste pas même. Et s'il vous faut un *honneur* pour vous-même jusque dans cet acte, par lequel vous voulez réparer l'honneur de Dieu, j'en jure par la vérité, cet honneur, vous l'aurez : car cette accusation ne stigmatise pas, elle *honore*. Oui, pécheurs, votre *accusation*, qui, venant de tout autre, serait un stigmate, venant de vous, et en pareil endroit, vous grandit dans ma pensée, vous honore à mes yeux.

Mais comment, direz-vous, comment l'accusation que je fais de mes crimes, me devient-elle un honneur devant celui qui en reçoit la triste, et quelquefois même l'affreuse histoire ?

Ah ! je vais vous le dire : quand vous

vous accusez, je vous vois, non plus dans le crime, mais dans le repentir; non dans le mal qui tombe, mais dans le bien qui se relève; non dans la nuit qui s'en va, mais dans le jour qui revient; non dans la faiblesse qui fit la chute, mais dans la force qui la répare; non dans la lâcheté de la défaite, mais dans l'héroïsme d'une victoire; car je sens, moi aussi, que si, pour tomber, la faiblesse suffit, pour se relever, il faut le courage; et pour avouer, quelquefois il vous faut l'héroïsme.

Moi, mépriser l'âme qui s'accuse?... Mais est-ce que vous-même vous le pourriez? J'en appelle à votre témoignage.

Si vous aviez devant vous un David qui s'accusât, un Augustin qui s'accusât, une Madeleine qui s'accusât : dites, est-ce que, dans aucun endroit de vous-même, vous pourriez trouver un mépris pour Madeleine, un mépris pour Augustin, un mépris pour David? Non, mille fois non ; quelque chose nous dit à tous, qu'il n'y a rien de plus grand dans l'homme que l'abaissement volontaire ; et que le plus grand pécheur du monde, par un aveu de sa bouche, peut triompher de nos mépris, et même emporter notre admiration.

Quoi ! mépriser le pécheur qui s'accuse, l'abaisser à mes yeux, le flétrir en mon âme, lorsque je sais qu'il se relève aux yeux de mon Dieu et se réhabilite dans sa pensée ?... Heureux coupable que vous êtes, à l'heure où vous dites au prêtre la parole du repentir : *Mon Père, j'ai péché*, Jésus-Christ est là qui entend votre libre aveu, et contemple votre volontaire abaissement : et je crois l'entendre qui vous dit en vous tendant la main : « O pécheur, courage ! Encore quelques aveux tombés de tes lèvres, encore quelques coups frappés sur ta poitrine, encore quelques larmes versées sur tes crimes, et ta réhabilitation sera faite par ton accusation même ; du fond de l'abîme de déshonneur où t'avait précipité Satan, voici que ma bonté t'appelle pour te replacer dans l'honneur et même dans la gloire. »

Ainsi, Messieurs, le tribunal de la miséricorde contraste, pour le bonheur du pécheur, avec le tribunal de la justice, au point de vue de l'*accusation*. D'un côté, c'est la contrainte, de l'autre, c'est la liberté ou la libre confiance ; d'un côté, c'est une charge, de l'autre c'est une décharge ; d'un côté, c'est une flé-

trissure, de l'autre c'est une réhabilitation.

Il nous reste maintenant à voir comment ces deux jugements contrastent au point de vue de leur troisième acte, c'est-à-dire, de la sentence ou de la conclusion.

III

Jusqu'ici, Messieurs, dans les deux tribunaux que nous mettons en présence, et qui offrent entre eux un contraste si saisissant, nous n'avons considéré que les deux premiers actes du jugement : la manifestation et l'accusation ; et nous avons vu comment, sous ce double rapport, au tribunal de la justice règnent la terreur et la désolation, et comment, au tribunal de la miséricorde ou au confessionnal, on trouve douceur et consolation.

Mais ce qu'il faut surtout considérer ici, comme en toutes choses, c'est la fin, c'est l'aboutissement. Or, en tout jugement, ce qui est l'aboutissement, la fin ou la conclusion, c'est ce troisième acte de toute action judiciaire qu'on nomme la *sentence*. La manifesta-

tion faite et l'accusation entendue, il reste cette suprême fonction du juge : prononcer la sentence, c'est-à-dire, la condamnation ou l'absolution.

Eh bien ! je demande maintenant quelle doit être, à ces deux tribunaux, la sentence finale.

Au tribunal de la divine justice, la manifestation et l'accusation étant données, telles que nous les avons exposées la sentence, vous l'avez compris, ne peut être qu'une *condamnation*; et quelle condamnation ! Et dans cette condamnation, quelles terreurs ! quelle désolation ! Le pécheur qui tremble de se voir manifesté dans la formidable lumière de sa manifestation, et qui tremble de sentir peser sur lui une accusation plus formidable encore, tremble surtout dans la terrifiante pensée qu'il va être infailliblement condamné. Là est le dernier terme de son épouvante ; c'est cette épouvante, qui, au dire de l'Ecriture, saisira les coupables, lorsqu'ils verront apparaître leur juge : *Videntes turbabuntur timore horribili* (1).

Ici encore, Messieurs, j'ai hâte de ramener vos regards avec les miens sur le tribunal de la miséricorde, pour en considérer la sentence.

(1) Sap. v.-1.

Quellesera la sentence? Comment et sous quelle forme se produit-elle, et quel doit en être le résultat ?

Sous ce triple rapport, ici encore, c'est la suavité contrastant avec l'horreur; c'est la joie et la consolation contrastant avec l'angoisse et la désolation.

Et d'abord, hâtons-nous de le dire, au tribunal de la confession, la sentence, c'est un acquittement, c'est une absolution, c'est la sentence du pardon : ce qui nous révèle surtout, dans le mystère de ce jugement, le mystère de la consolation. Partout ailleurs, la manifestation et l'accusation préparent la condamnation; c'est l'aboutissement ordinaire et, au jugement final, c'est l'aboutissement inévitable. Lorsque tous les êtres de la création, et Dieu lui-même, dans cette double et fulgurante lumière de la manifestation et de l'accusation, s'écrient d'une voix unanime : *Coupable! coupable!* comment le Juge infiniment juste, pourrait-il ne pas condamner? Et lorsque toutes ces voix le somment de conclure, quand elles disent et redisent de toutes parts : *Fac conclusionem*, ô Dieu portez votre sentence : Eh ! quelle sentence, répondra la Justice, voulez-

vous que je porte, si ce n'est celle qui s'impose à moi : la condamnation ?...

Au confessionnal aussi, il y a une sentence qui s'impose, et qui là aussi est l'inévitable aboutissement, lorsque, comme je le suppose, l'accusé y apporte les conditions essentielles du sacrement ; c'est, ai-je dit, la sentence du pardon. Si le juge, en l'écoutant et en le sondant, constate que le pécheur manque à ces conditions, alors il n'y a pas de jugement ; il y a abstention, il y a ajournement. Telle est, en effet, l'admirable et suave originalité de cet incomparable tribunal, qu'il ne doit y avoir d'autre sentence que la sentence qui absout, la sentence du pardon.

Il est vrai, le pécheur, en simulant des dispositions qu'il n'a pas, peut arracher au prêtre, qui l'estime vraiment contrit et disposé pour le sacrement, une sentence sacrilège, sentence qui le condamne ; mais alors la condamnation est son œuvre ; car, le juge, autant qu'il le peut, veut l'absoudre et le faire innocent.

Quoi qu'il en soit ici de la malice du pécheur et de la condamnation qu'il s'attire par son sacrilège, il demeure vrai que, dans la pensée du juge, dans le but même du tribunal et dans

l'esprit de l'institution, la sentence portée au confessionnal, si vous apportez les conditions requises, ne doit être qu'une sentence d'absolution, une sentence qui pardonne. Cette sentence est une justification et une délivrance ; elle vous fait juste et innocent, et elle vous affranchit de la tyrannie de Satan.

Je le demande, à quels tribunaux de la terre, le coupable trouvera-t-il, avec une telle consolation, une telle puissance d'attraction ? Et quelle consolation surtout de voir, par l'effet même de cette absolution, s'évanouir les terreurs du suprême tribunal des divines justices, où le pécheur impénitent ne vient que pour entendre tomber sur lui l'irrévocable sentence de sa condamnation !

Dès lors, que peut être pour vous la frayeur de ce tribunal où vous ne comparez que pour vous entendre dire cette parole : « Allez ; je vous absous, je vous pardonne et je vous justifie ? » Ah ! vraiment, à ce tribunal de l'amour et de la miséricorde, il n'y a plus de place que pour la joie et la consolation ; et, sous ce rapport surtout, la confession ne peut plus avoir pour vous qu'une heureuse et délicieuse attraction.

Ainsi, rien n'est plus certain, votre confes-

sion et votre repentir vous garantissent la plus souhaitable sentence, celle de l'absolution et du pardon.

Et dans quel appareil cette sentence sera-t-elle rendue ? Sous quelle forme sera-t-elle prononcée ? Quelle attitude va prendre, vis-à-vis de vous, votre juge, pour vous faire entendre ce verdict tout-puissant, qui doit vous justifier et vous affranchir de vos responsabilités devant l'éternelle justice ?

Avant de répondre, rappelons en deux mots comment sera proclamée, au jugement de Dieu, la sentence finale contre les pécheurs ; avec quelle majesté d'appareil, au milieu de quels épouvantements, avec quelles foudres de paroles, avec quelle puissance de répulsion ! Tous les attributs de Dieu, sa sagesse, sa providence, sa justice, sa bonté, son amour, ah ! son amour surtout, prendront, pour faire entendre la redoutable sentence, une voix dont il nous est impossible, non seulement de redire, mais d'imaginer les accents. Toutes ces voix, en s'unissant, ne formeront qu'une voix, une effroyable, une écrasante voix ; et cette voix, qui remplira toute la création et dont toutes les âmes rediront les formidables échos, prononcera l'éternel et irrévo-

cable anathème : *Recedite a me maledicti!* Allez, soyez à jamais maudits! Vous avez repoussé l'amour qui vous tendait les bras; vous avez tout fait pour vous séparer de lui; qu'il vous soit fait comme vous avez voulu, excommuniés volontaires de l'amour; allez, allez; et, loin de moi, embrassez la haine.

Voilà, en peu de mots, une faible idée de l'appareil dans lequel sera proclamée, au dernier jour, la sentence de condamnation, et par quelles foudroyantes paroles elle retentira jusque dans les dernières profondeurs de la création et des âmes; voilà, enfin, avec quelle indicible répulsion des pécheurs et de Dieu, se fera la conclusion finale du jugement suprême.

Et maintenant, ramenez une fois encore votre pensée, du tribunal de la justice, à notre tribunal de la miséricorde.

O miracle de la divine bonté! Ce Dieu, si redoutable au tribunal de sa justice, regardez-le une fois encore, à celui de sa miséricorde : le voici, sous la forme d'un homme, d'un ami, d'un père. A cet homme qui compatit, vous avez dit votre misère; à cet ami qui console, vous avez dit votre souffrance; à ce père qui pardonne, vous avez dit votre crime.

La manifestation est faite, l'accusation est achevée : que va dire et que va faire cet homme investi, par l'autorité même de Dieu, d'une si sublime fonction et d'une puissance grande comme cette fonction elle-même ?

Va-t-il, fort et armé contre vous de vos propres aveux, vous condamner à monter sur un échafaud d'ignominie ? Ou bien, les mains et les yeux levés vers le ciel, va-t-il supplier la divine justice de faire tomber sur vous la foudre de sa vengeance ? O bonté, ô douceur infinies ! Regardez : le voilà qui lève, en effet, vers le ciel, avec ses yeux qui supplient, une main qui bénit, tandis que ses lèvres prononcent sur vous des paroles mystérieuses. Ecoutez, écoutez ce que dit ce juge qui va porter votre sentence : « O mon frère, ô mon enfant, vous avez fait le sincère aveu de vos crimes ; baissez la tête maintenant, et adressez au Père des miséricordes la prière de votre repentir. Frappez sur ce cœur qui a outragé son amour, et dites-lui, d'une âme sincère et d'une volonté résolue, que, désormais, pour tout au monde, vous ne l'offenserez plus. » Ainsi parle votre juge.

Et tandis que ses regards cherchent le ciel pour appeler la miséricorde sur vous, il con-

tinue: « O mon frère, que Jésus-Christ Notre Seigneur vous fasse miséricorde, et qu'après vous avoir remis vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle. » Et tout à coup, se rappelant la puissance dont il se sait investi, comme un autre Jésus-Christ, il ajoute : « Et moi, par l'autorité de mon Sauveur lui-même, moi, tout à la fois son ministre, le père et l'ami de votre âme, voici que je vous absous de vos péchés; *et ego auctoritate ipsius, te absolvo a peccatis tuis.* » Comme s'il disait: « Oui, dans cette main étendue et dans cette autorité qui m'investit, il y a la puissance de vous pardonner et de vous faire innocent, donc la puissance de fermer l'enfer sous vos pieds et d'ouvrir le ciel sur votre tête. Et voilà pourquoi, au nom de mon Dieu, moi son ministre plénipotentiaire, je vous absous, c'est-à-dire, je vous pardonne, je vous justifie, je vous affranchis. Oui, je vous absous, *ego te absolvo*; et par cette absolution, je brise les chaînes qui vous faisaient esclave, je vous affranchis de la plus honteuse de toutes les servitudes, je vous rends à la vraie liberté des enfants de Dieu, et en même temps je vous régénère; je vous transforme, je vous sanctifie, je vous sauve.

« *Ego te absolvo*, au nom du *Père* qui vous a créé, et dont vous avez méprisé les bienfaits, enfant prodigue, oublieux de ses dons et de ses tendresses ;

« *Ego te absolvo*, au nom du *Fils* qui vous a racheté et dont vous avez rendu pour vous la souffrance et la mort inutiles ; voici que je vous couvre de ses mérites, et que je jette sur votre âme, pour la purifier, la rosée de son sang.

« *Ego te absolvo*, au nom du *Saint-Esprit*, le divin époux dont votre âme infidèle a répudié l'amour ; voici que je vous rends à ses divins embrassements.

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti.* »

Et les anges, témoins invisibles du grand et doux mystère, ont répondu en tressaillant : « *Amen !* Qu'il soit pardonné, qu'il soit justifié, qu'il soit sauvé : *Amen, Amen !...* »

Puis, laissant retomber la main créatrice de ce grand œuvre, et laissant son cœur s'épanouir devant l'éclat du miracle qu'il vient d'accomplir, le prêtre se penche une dernière fois vers le pécheur régénéré, et lui dit comme le Sauveur au paralytique : « Voici que vous êtes guéri du mal qui devait vous conduire à la

mort. *Ecce sanus factus es*. Désormais ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive un plus grand mal encore; *jam noli peccare, ne deterius tibi aliquid contingat* (1). Mon frère, ce que je viens de vous rendre, c'est ce qu'il y a de plus grand, de plus divin, de plus doux; c'est, avec le pardon, la paix; la paix que mon maître est venu nous apporter, et qu'il vous envoie dans ma parole messagère de son amour: oh! cette paix, gardez-la bien; et portez-la toujours sur la terre comme le gage de l'inaltérable paix qui vous attend au ciel! *Vade in pace!*... »

Vous avez entendu, Messieurs, la sentence divinement miséricordieuse du tribunal de la confession, et la manière divinement suave dont elle est prononcée. Dès lors, il n'est pas difficile de pressentir quel doit être le résultat, pour le pécheur, de cette sentence du pardon, et comment ici encore, ici surtout, ce résultat contraste avec celui de la sentence de la justice aux suprêmes assises, alors que la condamnation prononcée par elle, doit fixer à jamais le sort des condamnés.

Ce résultat, je l'ai dit, ou plutôt je l'ai dra-

(1) Joan. v. 14.

matisé un jour dans un tableau que vous n'avez pu contempler sans une légitime et religieuse émotion. Aujourd'hui je résume dans ce seul mot tout ce drame lugubre : la *séparation* ; et quelle séparation ! séparation inévitable, éternelle, irrévocable ; séparation mille fois plus effroyable que tout ce que l'imagination humaine peut se représenter de plus vraiment effroyable ; séparation désespérée, jetant le coupable, qui s'enfuit de Dieu, dans les bras de Satan, de Satan, le véritable enfer ; car, comme là où est Dieu, là est le ciel ; là où est Satan, c'est l'enfer.

Mais le résultat de la sentence du prêtre au tribunal de la confession, comment vous l'exprimer ? Comment vous faire sonder, jusqu'en son fond, l'abîme de douceur et de joie qui sépare le pécheur pénitent de l'abîme de terreur et de désespoir que doit creuser, pour châtier les pécheurs impénitents , la sentence finale dont nous venons de parler ? Ah ! ce résultat, c'est une séparation aussi. Mais quelle profonde, quelle insurmontable opposition avec la séparation précédente !

Séparation du mal qui a régné dans votre âme ; séparation des remords qui ont torturé

votre âme; séparation des terreurs qui ont troublé votre âme; séparation des tristesses qui ont rempli votre âme; séparation de tout ce qui a souillé votre âme; séparation de tout ce qui est de Satan; séparation enfin de Satan lui-même; car, lorsque le prêtre, au confessionnal, laisse tomber sur vous cette parole libératrice: « *Je vous absous* de toutes vos prévarications; » n'est-ce pas comme s'il vous disait: « Allez, je vous sépare de tout ce qui, en vous attachant au mal, vous attachait à l'agitation, à la tristesse, au remords, au désespoir, en un mot, à Satan. Oui, qu'entre votre âme et tout cela, surtout qu'entre votre âme et Satan, la séparation se fasse et qu'elle soit à jamais! »

Messieurs, voilà, pour le pécheur contrit et repentant, le résultat que produit, au tribunal de la miséricorde, la sentence du prêtre: la séparation et encore la séparation.

Ah! je me trompe; ce qui résulte de cette sentence, son résultat le plus positif et le plus décisif pour le bonheur du pénitent, ce n'est pas seulement la séparation, c'est l'*union*; union déjà béatifique même en cette vallée de larmes; car si le prêtre, par l'acte de son absolution, dit: « Je vous *sépare*, » il dit encore plus:

« Je vous *unis*; je vous sépare du crime et je vous unis à l'innocence : je vous sépare de la tristesse, et je vous unis à la joie : je vous sépare de l'agitation et je vous unis à la paix ; je vous sépare de la haine et je vous unis à l'amour ; bref, je vous sépare de Satan et je vous unis à Dieu, à Dieu votre fin suprême, centre de votre bonheur pour le temps et pour l'éternité. »

RÉSUMÉ ET CONCLUSION

Tel est, Messieurs, le tribunal de la miséricorde mis en face du tribunal de la justice. Il est, vous l'avez entendu, la *manifestation* la plus secrète, et par conséquent la plus consolante que l'on puisse imaginer.

Mais si cette manifestation devant un seul homme, devenu avec vous et pour vous le défenseur et le protecteur de votre secret, vous paraît encore trop dure et trop sévère ; ah ! songez, pour vous encourager, que cette manifestation devant un seul homme, vous garantit d'avance contre le supplice de la manifestation devant tout l'univers

A ce tribunal, il y a une *accusation*, mais une accusation qui, au lieu d'être une contrainte, est une libre confiance; qui, au lieu d'être une charge qui vous accable, est une décharge qui vous soulage; qui, au lieu d'être une flétrissure qui avilisse et déshonore, est une réhabilitation qui vous relève et vous honore.

Mais si l'accusation, faite en ces conditions au tribunal de la miséricorde, vous paraît trop effrayante encore pour que vous osiez l'entreprendre; ah! songez que cette accusation, si pleine pour vous de consolations, vous exempte de l'effroyable supplice de l'universelle accusation.

A ce tribunal, enfin, il y a une sentence, et cette sentence est une absolution, c'est la sentence du pardon; et cette sentence, prononcée dans l'appareil le plus rassurant et sous la forme la plus suave, vous sépare de Satan et de tout ce qui est de Satan, pour vous unir à Dieu et à tout ce qui est de Dieu.

Mais si cette sentence, malgré son incomparable suavité, ne vous encourage pas encore assez: ah! vous dirai-je en finissant: songez, songez que cette sentence, pour vous si pleine d'ineffables douceurs, doit vous faire échapper

à la sentence de la justice si pleine pour les impénitents d'ineffables terreurs.

Songez, enfin, que vous qui avez péché et n'avez pas expié; que vous qui portez peut-être, à cette heure même, le supplice d'un crime non confessé, d'un secret non encore ou mal avoué au saint tribunal, vous avez à choisir entre ces deux sentences : entre une sentence qui vous jettera dans les bras de Dieu, et une sentence qui vous repoussera éternellement de Dieu dans les bras de Satan!

Entre ces deux sentences votre choix pour vous, croyants mais pécheurs, ne peut être douteux; et il me semble que, dans la grande lumière qui jaillit sur vous de ce prodigieux contraste, votre résolution est prise, et que déjà vous avez dit tout bas le mot décisif : « Je me lèverai, et j'irai chercher la sentence libératrice; *surgam et ibo.* »

Oui, depuis longtemps peut-être déshabitués du confessionnal et fugitifs de la confession, vous la direz sans hésiter, cette parole salutaire entre toutes : « Je me lèverai et j'irai à ce juge qui est un père, et qui ne veut que pardonner. Je retournerai à ce confessionnal repoussé et déserté par mes passions; j'irai à

ce tribunal de la miséricorde demander une défense assurée contre la manifestation, l'accusation et la sentence du tribunal de la justice. »

Oui, vous répondrez à l'appel de Dieu, et vous récompenserez son humble apôtre, en vous béatifiant vous-même. Vous vous confes-
serez, si déjà vous ne l'avez fait, et vous reconnaîtrez, par une expérience qui pour vous vaudra mieux que tout discours et toute démonstration, combien il est doux, salutaire et sage tout ensemble, de se manifester, de s'accuser, et de se faire absoudre à ce tribunal de la miséricorde, avec la confiance d'échapper un jour aux terreurs de la manifestation, de l'accusation et de la condamnation au tribunal de la justice.

Messieurs,

Ce que nous avons dit jusqu'ici sur la confession considérée en elle même, et sur le contraste des deux tribunaux de la justice et de la miséricorde, déjà vous a pu montrer suffisamment l'*attraction* du confessionnal, et vous dit assez, ce semble, *pourquoi on se confesse*, même abstraction faite du précepte qui en fait une

obligation. Mais il y a, dans le sacrement de la confession, une chose qui en détermine particulièrement l'efficacité et en explique surtout la suavité : cette chose, c'est le *repentir*.

Voilà pourquoi, bien qu'en passant nous ayons déjà touché à ce sujet, je veux le traiter plus directement et plus amplement. Je ne connais pas de sujet plus saintement émouvant et plus vraiment intéressant. Aussi, j'ose vous convier tous à venir entendre les deux derniers discours qui doivent compléter notre retraite et en multiplier les fruits.

LE REPENTIR ET SES EFFETS

Facite ergo fructum dignum pœnitentiæ.
Produisez le fruit d'un véritable repentir.

MATTH. III. 8.

Messieurs,

Jusqu'ici nous avons considéré la confession sous ses divers aspects, et notamment au point de vue des répulsions et des attractions qu'elle exerce dans l'humanité chrétienne.

La répulsion de la confession, avons-nous dit, ne s'explique par aucune raison légitime; car il n'y a pas de raison contre la confession; cette répulsion ne peut donc s'expliquer et ne s'explique, en effet, que par les passions.

L'attraction du confessionnal, de son côté, s'explique par les consolations qu'on y reçoit. Entre les principaux éléments du sacrement de la confession et les principaux besoins de l'âme humaine, il existe une harmonieuse et suave correspondance de douleurs et de consolations, qui attire instinctivement les âmes

qui souffrent à se délivrer de leur isolement, de leur endurcissement et de leurs remords. Ainsi nous avons pu comprendre pourquoi, même indépendamment de la loi qui oblige à se confesser, les âmes qui croient à son doux mystère, penchent vers le confessionnal.

Plaçant ensuite le tribunal de la miséricorde en face du tribunal suprême de la justice, nous avons constaté entre l'un et l'autre un contraste, pour ceux qui se confessent pleine lumière, d'espérance et d'encouragement : contraste qui éclate surtout au triple point de vue de la manifestation, de l'accusation, et de la sentence.

Il est assurément sur la confession d'autres considérations qui ont leur importance, et que le défaut de temps nous force de passer sous silence.

Mais il y a, dans ce mystère du confessionnal, une chose, entre toutes, particulièrement décisive et spécialement émouvante, qui est tellement le fond du mystère, et dans le sujet qui nous occupe, d'une si grande portée, que je crois devoir lui consacrer ce discours tout entier. Cette chose, tout à la fois, comme nous le verrons, si sublime, si féconde, si béatifique, se nomme le *repentir*.

Le repentir, déjà nous l'avons signalé comme un des trois éléments essentiels qui constituent le sacrement de pénitence. Mais nous n'avons pu le considérer sous tous ses principaux aspects, ni vous révéler, dans toute son étendue, l'influence prodigieuse qu'il exerce dans la vie, alors qu'il est profond, et tout ce que, même abstraction faite du pardon et de l'ineffable bienfait de la réconciliation, il produit dans les âmes humaines de sublime, de fécond, de béatifique.

L'homme livré tout entier à l'empire de ses passions, ne comprend rien de ce grand et doux mystère. Pour lui le repentir, c'est l'humiliation, c'est la stérilité, c'est la tristesse : c'est la négation de la dignité, de la fécondité et surtout de la félicité. Il est impossible de prendre ici plus directement le contre-pied de la vérité. Le repentir, en effet, *élève* la vie, la *féconde* et la *béatifie* : il l'élève par la gloire d'une complète réhabilitation : il la féconde par le bienfait des plus généreuses réparations : il la béatifie par le bonheur des plus intimes consolations.

C'est tout le sujet de ce discours, dans lequel je voudrais pouvoir, la grâce de Dieu aidant,

tout à la fois éclairer vos intelligences, toucher vos cœurs et persuader vos volontés. Puisse-t-il surtout, avec le secours d'en haut, décider tous ceux qui parmi vous ont besoin de pleurer sur leurs péchés, à essayer de ressentir en eux-mêmes, en se confessant, quelque chose des admirables effets que le repentir produit dans les vrais pénitents.

I

Le premier prodige qu'accomplit, dans le vrai pénitent, la puissance du repentir, c'est un prodige de grandeur et de dignité par la gloire de la *réhabilitation*.

L'inévitable effet de l'empire des passions dans l'âme humaine, c'est de l'abaisser et de la dégrader. Le règne des passions et du péché conduit à la servitude ; et la servitude, de son côté, conduit à la dégradation, et à quelle dégradation !

Ce phénomène nous apparaît, en toute sa réalité terrible, dans le prodigue de l'Évangile. Réduit par ses passions à la nécessité de se faire esclave rien que pour vivre, il se voit condamné à envier, pour se nourrir, le vil ali-

ment des animaux encore plus vils que leur pâture. J'ai montré ici-même par cet exemple jusqu'où, sous l'empire tyrannique des passions et des sens, une âme peut descendre : je n'y reviendrai pas.

L'âme qui a vécu quelque temps de cette vie dégradante, perd bientôt le sens de sa propre dignité. Alors, sans doute, on peut quelque temps s'étourdir et par là se distraire du sentiment de sa propre dégradation. On peut essayer même de s'exalter au milieu de ses abaissements, et faire de ses hontes un triomphe pour son orgueil. Mais ce rôle d'hypocrisie ne saurait longtemps durer. En vain le monde lui-même viendrait poser sur ces fronts déshonorés des couronnes d'honneur; en vain il ombragerait de lauriers les chemins qui portent la trace de ces vies prévaricatrices : ces couronnes et ces lauriers ne les réhabiliteraient pas. Même dans l'éclat de ces honneurs immérités, le pécheur, s'il demeure sincère, se sent dégradé devant Dieu, devant le monde, devant sa conscience.

Le pécheur tombé là, n'a, pour se relever et se réhabiliter, qu'un seul moyen : *se repentir*.
Je vous convie à contempler avec moi les réha-

bilitations progressives que l'Eglise opère dans les véritables pénitents; et comment, de degré en degré, elle les conduit jusqu'à la suprême gloire de la terre, en attendant leur éternelle glorification dans le ciel.

La première réhabilitation que l'Eglise procure au vrai pénitent, c'est celle qu'il accomplit lui-même, sous sa maternelle bénédiction, au tribunal de la pénitence, par ses humiliations volontaires.

Tandis que, sous les divines inspirations de son repentir, le pénitent se prosterne, s'accuse, s'abaisse, et voudrait, s'il le pouvait, s'abaisser jusqu'au néant, il sent lui revenir, à mesure qu'il s'abaisse, une grandeur égale à la profondeur de ses abaissements. Et lorsqu'après avoir entendu tomber sur lui la parole du pardon, il sort de cet abîme d'humiliation où il se plongeait devant le divin offensé, ce contrit, cet humilié sent son front, comme de lui-même, se relever vers Dieu. Lui, tout à l'heure incliné jusqu'à terre, voici que, dans la lumière qui le transfigure à ses propres yeux, comme aux regards de Dieu, il se sent encore assez grand pour regarder le ciel.

Les hommes naguère témoins de ses dégra-

dations, le rehaussent dans leur pensée; et le retrouvent assez couronné de dignité et d'honneur pour lui prodiguer, avec une sincère admiration, de légitimes respects : et en le voyant transfiguré dans la gloire de son repentir, tous disent : Non seulement il est *réhabilité*; il est transfigur

L'Eglise elle-même, en le regardant, comme une mère son enfant, transformé sous sa bénédiction; l'Eglise salue en lui, avec une joie maternelle, cette grandeur et cette dignité restaurées par elle-même; hier encore elle pleurait en le voyant dans l'opprobre de la dégradation, aujourd'hui elle tressaille en le voyant dans la gloire de sa réhabilitation; elle le voyait dans l'ombre de sa mort; elle ne sait plus le voir que dans l'éclat de sa résurrection. Et tout ce qu'elle fait pour lui, peut vous montrer ce qu'elle pense désormais de lui, et jusqu'où elle prétend l'élever à ses propres yeux et aux yeux de tous.

De ce premier degré d'élévation, ou de cette première réhabilitation, qui se fait au tribunal même de la confession à travers les larmes du repentir, l'Eglise conduit le pénitent au plus haut degré d'honneur, à une réhabilitation

supérieure, celle qui se fait à la table eucharistique dans le mystère de la communion.

Relevant, en effet, le pécheur converti jusqu'à un niveau sublime de l'égalité chrétienne, l'Eglise l'admet, avec ses enfants et avec les âmes les plus saintes, non seulement à la participation des fêtes et des cérémonies du temple; elle l'admet à la participation du mystère de l'autel. De pénitent elle le fait communiant; et le grand pécheur d'hier, grâce à son repentir, va prendre sa place au banquet des anges. A peine elle a essuyé de son âme les souillures de ses péchés, à peine elle l'a purifié de toute la fange où des passions honteuses avaient traîné sa vie que, le prenant par la main, de nouveau vêtu de la robe d'innocence et orné de la grâce, c'est-à-dire de la suprême beauté de l'âme, elle le conduit jusqu'aux abords du sanctuaire; et là, elle élève à l'honneur de toucher et d'embrasser Dieu celui qui, hier encore, était dans les embrassements de Satan, et, lui montrant le divin banquet où apparaissent tant de fronts rayonnants de céleste joie et d'angélique sérénité, elle dit à l'heureux transfiguré du repentir: Vois, mon enfant, vois le miracle que, par l'organe de ta mère, la miséricorde accom-

plit pour toi, c'est-à-dire, pour ton honneur, pour ta réhabilitation, pour ta gloire : hier ton cœur a dit à mon cœur la parole du repentir; et le mien, par l'organe de mon prêtre, a dit sur toi la parole du pardon. Te voilà purifié, de souillé que tu étais; te voilà de nouveau innocent et saint comme au sortir des eaux de ton baptême; maintenant, approche, viens à ce banquet des anges du ciel et de la terre. Là, mon amour te rend, avec ta place, ton rang et ta dignité.

Il en est ainsi, Messieurs. A ce banquet où Dieu lui-même se donne, à cette table eucharistique qui semble couverte d'un reflet du Thabor, le repentir retrouve tout cela. Le converti y paraît, côte à côte, avec l'élite du christianisme, avec ce qu'il y a de meilleur dans l'humanité. Il s'y rencontre, dans un partage de dignité et dans une fraternité de gloire et d'honneur, avec toutes les virginités, avec toutes les chastetés, avec tous les dévouements et tous les sacrifices, en un mot, avec tous les héroïsmes de vertu et de sainteté; avec eux et comme eux, il puise là, au cœur même de Dieu, cette vie qui en s'unissant à sa vie, transforme de plus en plus la bassesse humaine dans la grandeur di-

vine, et fait surgir de ce front saintement épanoui quelque chose de la lumière de Dieu.

L'Eglise ne se contente pas d'élever le pécheur pénitent au niveau de la grande égalité chrétienne en l'admettant à la participation du plus sublime mystère du christianisme, la *communion* eucharistique : elle l'élève encore plus haut en l'admettant, dans son sein, à l'honneur d'une vie spécialement *consacrée* et sainte, à l'honneur de la vie *religieuse*.

Des Madeleines, peut-être aussi célèbres par leurs prévarications que la grande pécheresse de Jérusalem, un jour seront vues portant sur leur front purifié le voile d'ordinaire réservé aux vierges; et le nom d'épouse de Jésus-Christ ne sera pas trop éclatant pour leur donner, avec une gloire nouvelle, une dignité et une réhabilitation de plus.

Que dis-je? l'honneur d'ordinaire réservé à la vie religieuse, ne sera pas encore assez pour élever jusqu'à sa plus grande splendeur la gloire du repentir. Une couronne de prêtre, une mitre d'évêque, voire même une tiare de pontife, ne sera pas trop illustre pour ces fronts où le repentir a ressuscité, avec la gloire de l'innocence, la vraie splendeur de la vie.

Où, des pécheurs reprenant aux regards de l'Eglise et des hommes une vénéralité qu'on eût à peine imaginée, pourront monter jusque là, jusqu'à la gloire du sacerdoce, de l'épiscopat, et même du souverain pontificat.

L'Eglise, en effet, n'arrête pas le converti à l'entrée, elle l'introduit jusqu'au fond même du sanctuaire. Non contente de l'admettre, avec tous les chrétiens, à la participation du grand mystère, elle le fait monter jusqu'à l'autel pour la consommation du mystère. De communiant elle le fait sacrificateur; et, vous le montrant prêtre, évêque ou pontife, debout devant l'autel, resplendissant de tout l'éclat du sacerdoce et de toutes les pompes du sanctuaire, elle vous demande d'apporter là, au pied de cet autel, avec le culte du sacrifice, le respect du sacrificateur; elle vous dit, dans un langage que redisent toutes les voix et tous les échos du temple : Chrétiens, venez adorer et vénérer tout ensemble; venez adorer votre Dieu sacrifié et vénérer son ministre sacrificateur. Oui, adoration à Dieu sacrifié pour les pécheurs; et respect pour le pécheur devenu, par son repentir, le prêtre et le pontife de Dieu : grâce

et bénédiction au Christ élevant si haut dans son Eglise le repentir du pécheur ; honneur et félicitation au pécheur resplendissant de la gloire et de la majesté de son Christ.

La gloire du pécheur pénitent, peut-elle resplendir avec plus d'éclat encore ? Non, dites-vous, cela ne peut être ; car nous touchons, ce semble, au plus haut sommet d'honneur et de gloire où peut apparaître le repentir.

Vous vous trompez : l'Eglise environne d'une auréole plus éclatante encore le pénitent par elle réhabilité. Elle fait resplendir autour de sa tête le nimbe de la *sainteté* ; elle le place sur son autel dans une gloire plus rayonnante que toutes les autres.

Après avoir conduit aux abords de l'autel le pénitent réconcilié et lui avoir dit : Tu es innocent ; communie à ton Dieu ; après l'avoir fait monter *jusqu'à* l'autel, et lui avoir dit : Te voilà prêtre, évêque, pontife ; sacrifie ton Dieu ; l'Eglise peut l'élever *sur* l'autel, et lui dire au milieu des splendeurs de la canonisation : Te voilà *saint* ; te voilà devant les hommes la plus belle image de Dieu : donc prends part, sur cet autel où je l'adore, à la gloire même de ton Dieu.

C'est ce que fait l'Eglise pour le pécheur repentant; elle élève sur ses autels, et environne des plus magnifiques honneurs même les plus grands pécheurs et les plus grandes pécheresses; elle demande pour eux de publics et solennels hommages. Elle chante devant leur image exposée à la vénération de tous : Gloire au pécheur, gloire à la pécheresse transfigurés par leur repentir, et élevés par cette transfiguration à la gloire des plus grands et des plus illustres saints !

Ainsi, dans l'Eglise de Dieu, le repentir non seulement réhabilite les pécheurs même après leurs chutes les plus honteuses; il les conduit de degré en degré jusqu'aux plus hauts sommets de la grandeur.

Qu'on ne dise pas que cette glorification du repentir est un rêve pieux, une imagination mystique; c'est un fait et un fait éclatant, et qu'on ne dise pas que c'est un fait isolé, exceptionnel : l'histoire l'atteste depuis bientôt deux mille ans, c'est un fait universel, c'est un fait permanent; car partout et toujours l'Eglise a montré au monde, dans tous les siècles et tous les espaces, cette sublime grandeur des pécheurs et des pécheresses relevés, réhabi-

lités, disons mieux, glorifiés par leur repentir.

Combien sont-ils ceux et celles que leur repentir, après toutes les chutes et toutes les dégradations, a élevés à cette sublimité et à cette glorification ? qui pourrait dire leur multitude grande comme leur gloire ?.....

Et maintenant, mes Frères, si vous voulez voir cette grandeur et cette dignité, cette réhabilitation et cette transfiguration du repentir, personnifiées dans sa figure la plus illustre, je vous dirai : Regardez Simon Pierre ; Pierre tombé si bas, et Pierre relevé si haut : voyez sa chute, et voyez son relèvement, et entre les deux, voyez son repentir : et en face de ces trois choses qui se répondent si harmonieusement, ou plutôt qui se révèlent dans un si grand éclat, saluez avec moi, dans sa représentation la plus auguste, la vérité que je développe en ce moment : la gloire et la transfiguration du repentir.

O Pierre, Pierre le pécheur, Pierre l'apostat, vous êtes tombé, et tombé de la plus lourde chute ; voici, cependant, que l'Eglise honore et vénère en vous le premier des chrétiens, le Prince des Pontifes, le plus illustre des saints, le centre de l'apostolat !

Comment d'un abîme si profond êtes-vous remonté à une grandeur si haute Entre? cet abîme et ce sommet qui a comblé la distance?... Votre repentir, rien que votre repentir. Vous aviez apostasié en reniant votre Maître; oui, mais vous avez pleuré votre apostasie.

Et lorsque je vous contemple debout sur nos autels, des larmes dans les yeux, une main sur le cœur, et portant, dans l'autre, les clefs qui ouvrent le royaume des cieux et montrent votre puissance, devant cette apparition simultanée de votre chute, de votre grandeur et de votre repentir; ah! j'éprouve le besoin d'aller trouver tous les pécheurs précipités dans le déshonneur de leurs crimes par la tyrannie de leurs passions, et de leur dire en leur montrant votre image : Regardez Simon Pierre : voyez dans ses yeux et inondant son visage ces larmes qui attestent, avec la grandeur de sa chute, la grandeur de son repentir.

Regardez posée sur son cœur cette main attestant l'amour qui l'a converti d'un seul de ses regards; et voyez dans son autre main ces clefs qui attestent en lui la miraculeuse puissance d'ouvrir ou de fermer les portes du roy-

aume des cieux : puissance qu'il a reçue de cet amour même qu'il avait renié ; et apprenez de cette prodigieuse vision ce que peut, pour relever une âme tombée et la porter aux plus hautes cimes de la grandeur et de la gloire, la puissance du repentir.

Peut-être, vous aussi, mon Frère qui m'écoutez, vous avez à pleurer sur de grandes chutes, et à vous purifier de grandes prévarications. Apprenez, par cet exemple à nul autre pareil. que si le monde, malgré sa propre corruption, attache d'ordinaire aux prévarications qui on éclaté au grand jour un stigmatte indélébile l'Eglise n'est pas comme le monde : Elle condamne et flétrit le mal que vous faites le vice et les passions ; plus, après les sublimes abaissements de votre repentir, elle vous relève à ses yeux, aux vôtres, et aux regards du monde entier.

En ressuscitant dans votre âme, grâce à votre repentir, la beauté de l'innocence, elle replace sur votre front cette couronne d'honneur que le monde avait pu en arracher, mais qu'il est impuissant à vous restituer après vous l'avoir dérobée. Et en couvrant de tant d'honneur et de dignité les pecheurs les plus célè-

bres par leurs prévarications, elle vous dit assez que, pécheur vous-même, à travers les larmes de votre repentir, vous pouvez encore, non seulement regarder le ciel, mais regarder en face ce monde impitoyable qui voudrait vous faire de vos prévarications, devant les hommes, même après votre réconciliation avec Dieu, une tache ineffaçable et un opprobre éternel.

II

Mais, Messieurs, le repentir n'élève pas seulement la vie par sa puissance de réhabilitation, il la féconde ; avec la grandeur et la sublimité, il lui donne la fécondité. J'entends par là que le repentir, sous tous les rapports, produit le bien, et rien que le bien, le bien du pécheur, le bien du prochain, le bien de Dieu même.

Pour toute âme née grande et généreuse, ce qu'il y a, dans la vie des passions, de particulièrement humiliant, c'est la conviction de son impuissance absolue pour produire le bien,

c'est la persuasion et l'évidence de sa stérilité. Au fond de la vie passionnée et prévaricatrice il n'y a que cette chose honteuse et méprisable, cette chose absolument stérile de tout bien, *l'égoïsme*, ou l'amour désordonné de soi-même. Vivre de la vie des passions, c'est vivre pour soi, encore pour soi, toujours pour soi; et l'extrême désordre dans un homme n'est que l'extrême égoïsme, ou l'égoïsme porté à sa dernière puissance.

Or, l'égoïsme est, de sa nature, essentiellement stérile. Dans toute la création, il n'y a qu'une chose essentiellement féconde, c'est ce qui se nomme, d'un nom dans le monde trop profané, *l'amour*. Dans notre humanité tombée, le grand principe générateur de tout bien, c'est l'amour qui se fait dévouement, l'amour qui se fait sacrifice. Il n'y a pas une seule bonne chose dans l'humanité qui ne soit un fruit de cet amour. L'amour est principe de vie, l'égoïsme est principe de mort; l'amour crée, produit et féconde; l'égoïsme ravage, détruit et dévore : il est en essence la stérilité même.

Aussi voyez comme les réalités palpables de la vie des passions rendent témoignage à la vérité des choses. Regardez les chemins où les

passions ont passé, courant de fête en fête et de plaisirs en plaisirs. Sur ces chemins charmants, sur ces sentiers parfumés, qu'est-ce qui a pu germer et fructifier pour le bonheur et la consolation des hommes? Rien, absolument rien; ce qui s'appelle rien.

Voyez-vous d'ici cet homme ou cette femme qui a vécu 10, 20, 30 ans peut-être, de la vie des passions, des plaisirs et des voluptés?... De toute cette sève de la vie qu'est-il sorti? De toutes ces richesses de l'âme et du cœur, de tous ces trésors d'amour, jetés à tous les souffles du monde, à tous les vents du plaisir, qu'est-il résulté pour le bien de l'humanité? Rien, encore une fois rien.

Jamais, sur la route où a marché cette vie, un malheureux ne pourra dire, en saluant dans un bienfait une trace, un monument de son passage : Elle a passé en faisant le bien.

Un jour, si l'histoire retrouve sur la terre quelque vestige de cet homme et de cette femme, dans les péripéties de la vie passionnée, elle pourra raconter le mal et encore le mal et toujours le mal; le mal des individus, le mal des familles, le mal de la société, et avec le mal le malheur.

Peut-être, en entendant ces paroles, plusieurs d'entre vous, regardant attristés derrière eux, se prennent à gémir tout bas de la stérilité d'une vie qui pouvait être féconde.

Eh bien ! à ces âmes qui, après avoir abusé de la vie, demeurent assez généreuses encore pour gémir sur la stérilité de leurs jours évanouis, je dirai volontiers : Au nom du ciel, consolez vous : vous pouvez encore rendre votre vie féconde, de stérile qu'elle était. Oui, après tant de jours perdus, vous pouvez laisser encore après vous des fruits de salut et des moissons de bien.

Mais comment, me demandez-vous, comment cette vie stérile redeviendra-t-elle féconde ? Comment, après tant de jours vides, me faire encore des jours pleins ? Ah voici le grand et doux secret : Pleurez, pécheurs, pleurez, pécheresses : et sous la rosée de vos larmes le bien va germer, lever et fructifier ; il produira les fruits qui réjouissent le cœur de Dieu et soulagent la misère de l'homme.

Quel est ce miracle, mes Frères ! Comment s'explique, en une vie stérile, ce mystère de la fécondité tout à coup retrouvée ? Le repentir c'est la douleur ; le repentir c'est le brisement

de l'âme et du cœur; le repentir gémit et pleure: d'où peut lui venir cette puissance des larmes et cette fécondité de la douleur?

Ah! c'est que le repentir n'est pas une douleur comme une autre douleur. Il n'est pas cette douleur qui se pose plaintive et mélancolique devant une ruine, un naufrage, un cercueil; et là, avec des gémissements solitaires, verse des pleurs qui ne peuvent ni consoler, ni guérir, ni rappeler à la vie : inutiles regrets d'irréparables désastres!

Le repentir est une douleur, oui; mais c'est une douleur éveillée au cœur de l'homme dans un mouvement d'amour de Dieu. Oui, si faible qu'il soit encore, l'amour de son Dieu est dedans; et quand le repentir est à sa plus haute puissance; quand il porte en lui-même la force de retrouver Dieu perdu, alors ce repentir ne se distingue plus de l'amour; il est l'amour même, l'amour pleurant sur la blessure faite au cœur du bien-aimé.

Eh bien! Messieurs, c'est cet amour qui fait sortir du cœur brisé du pénitent, c'est-à-dire du fond même de son repentir, cette parole, qui nous révèle le secret de sa fécondité :
Réparation, réparation !

C'est alors, en effet, que le vrai pénitent, saisi d'un immense besoin de réparer, fait à cette voix de l'amour qui crie : *Réparation*, un écho efficace : Oui, dit-il, non seulement en paroles mais en action, voilà, ô mon Dieu, ce que je veux dans l'avenir pour réparer ce passé que je pleure : après les prévarications de ma vie, les réparations de ma vie ; après mes coupables plaisirs, des souffrances volontaires ; après l'égoïsme et le sensualisme qui ont tout ravagé et dégradé en moi, des dévouements et des sacrifices capables de tout restaurer ; après tout le mal que j'ai fait à mes frères, tout le bien qu'il me sera possible de faire à mes frères ; pour eux, après les folies et les scandales de mon luxe, les libéralités et les aumônes de ma charité ; après le mal que j'ai fait à l'Eglise, aux âmes et à vous-même, ô mon Dieu, des apostolats réparateurs et des propagations réparatrices.

Voilà ce que désormais je veux mettre dans ma vie. Parce que mes passions ont fait du mal à moi-même, au prochain et à Dieu, je veux que désormais mes réparations deviennent tout à la fois mon bien, le bien du prochain, le bien de Dieu. Oui, ô mon Dieu, ma résolution

est prise. Dorénavant je ferai si bien qu'à forcededévouement, desacrifices, et, s'il le faut, même de souffrances, mes réparations deviendront pour moi-même régénération, réforme, perfection; pour mon prochain, secours, bienfaits, bénédictions; et pour votre service, ô mon maître, zèle, apostolat, propagation. Permettez, Seigneur, que par la plénitude et la fécondité de mon avenir je comble le vide et répare, au moins en partie, la stérilité de mon passé.

Ainsi, sous un triple rapport, se produit dans le repentir l'ambition de réparer par le bien tout le mal accompli par les passions.

Et tout d'abord, Messieurs, cette force réparatrice du repentir, se produit dans le pécheur lui-même par le phénomène prodigieux de sa propre régénération et de son propre perfectionnement.

Les passions, nous l'avons vu, ont pour effet immédiat de tuer en nous la vie surnaturelle, ou la vie de Dieu en nous, et, par un contre-coup inévitable, de porter plus ou moins le ravage même dans la sphère de notre vie naturelle.

Le repentir, alors surtout qu'il naît de l'amour, produit exactement le contraire. Il re-

lève de ses mains dans le pénitent l'édifice renversé de la vie surnaturelle ; en d'autres termes, il le ressuscite surnaturellement. En même temps il répare les injures faites par les passions à la vie naturelle elle-même ; en sorte que, même aux regards du monde, il apparaît transformé ; par là le repentir fait éclater dans le pénitent lui-même, par sa puissance réparatrice, le prodige de sa fécondité.

C'est qu'en effet le repentir, quand il est inspiré par l'amour, devient pour l'heureux pénitent comme une seconde naissance ; il opère dans toutes les sphères de sa vie régénérée comme un rajeunissement universel. Tout en lui paraît reprendre la vitalité propre à la jeunesse. C'est le rajeunissement du cœur. Le cœur depuis longtemps déshabitué des pures affections de sa première jeunesse, se retrouve tout à coup, avec une vitalité nouvelle, des tendresses et des affections qu'il ne se connaissait plus. Cet homme qui, livré par ses passions à d'égoïstes pratiques, ne savait plus aimer même ceux que l'on aime naturellement le plus, sent renaître en lui, par son repentir avec l'amour de tous les siens, la jeunesse de, son cœur.

Le repentir, c'est le rajeunissement de l'âme flétrie au contact du mal. Vieillie en quelque sorte par l'excès même des jouissances qui précipitent la décadence, cette âme se refait tout à coup, comme l'aigle, une jeunesse nouvelle; et semble retrouver, avec l'innocence, la vitalité de ses premiers jours. Le corps lui-même semble refleurir. On a pu voir des pécheurs affaiblis et défigurés par le vice, rendre à leur corps, avec la force et la vigueur, cette beauté austère que l'on peut encore recouvrer, même après les flétrissures imprimées et les blessures infligées à la chair par l'injure du temps et par l'injure, plus grande encore, des désordres et des passions.

Mais ce n'est pas seulement dans la sphère de la vie personnelle que se produit, avec le besoin de réparer, la fécondité du repentir. Cette puissance féconde de la réparation, se produit par des manifestations plus éclatantes au dehors et dans les œuvres accomplies pour le *prochain*.

Là où les passions ont porté le mal par l'influence du scandale et par la contagion malsaine inhérente aux grandes prévarications, le pénitent éprouve le besoin de réparer et de

porter, par la féconde contagion du bien, ses influences réparatrices.

Que d'exemples plus ou moins illustres de cette réparation je pourrais citer ici !... Et qui pourra jamais dire, en un langage digne de ce prodigieux phénomène, les salutaires influences et les réparations fécondes que, depuis dix-neuf siècles, les pécheurs repentants ont laissées par leurs bienfaits sur la trace de leurs pas ?

Un exemple ici nous tiendra lieu de tout, de tous ceux que j'ai vus dans ma vie d'apôtre, et de tous ceux dont vous-mêmes avez pu être témoins.

Un jour, une femme, comme Madeleine, était devenue fameuse dans la cité par la notoriété de son luxe et de ses plaisirs. Vouée tout entière aux pratiques de l'égoïsme, cette femme s'absorbait dans le culte et l'adoration d'elle-même ; elle n'avait ni des ressources pour les malheureux, ni du temps pour les œuvres. Entre le bal d'hier et celui de demain, le présent lui échappait. Il lui fallait tout le jour pour mieux préparer son triomphe du soir ; et à payer ses plaisirs son opulence même ne suffisait pas.

Mais un jour Dieu, par une mystérieuse influence, visita la mondaine. Elle sentit passer en elle comme un souffle du ciel. Quelque chose de fort et de doux tout ensemble s'est posé sur son cœur et y a porté, avec le repentir, je ne sais quoi d'attendrissant. Cette femme a pleuré, et pleuré, comme Madeleine, avec amour aux pieds de Jésus-Christ. Elle a versé sur lui les meilleurs parfums de son cœur; elle a déposé sur son autel les dernières fleurs, fraîches encore, d'une jeunesse qui allait bientôt finir.

Depuis cette heure bénie, quel changement! Cette vie, qui avait passé en faisant le mal et rien que le mal, est devenue un bienfait qui ne finit jamais que pour recommencer toujours. Les pleurs de son repentir sont montés vers le ciel, et ils retombent comme une douce rosée sur la souffrance des pauvres. Naguère encore on la voyait passer dans l'éclat de son luxe, traînant dans les plis de sa robe la substance de je ne sais combien de pauvres, et le peuple des souffrants maudissait sur son passage un faste qui semblait insulter à sa misère.

Aujourd'hui on la voit passer encore; mais quelle différence! Quel miracle de votre bonté

ô mon Dieu, dans cette transformation inattendue!

Regardez, mes frères, la reconnaissez-vous? la voilà qui passe maintenant voilée de modestie, de pudeur et de componction.

La parole de la vérité sur ses lèvres, le parfum de l'amour dans son cœur, portant dans ses mains l'or de la charité, elle entre dans l'obscur réduit du pauvre pour y porter à la fois lumière, consolation et secours. Est-ce un ange de la terre, ou un ange du ciel qui visite ce foyer béni?

Et comment vous dire tout le bonheur et toute la joie qu'elle y répand autour d'elle!

Aussi, quand elle sort de ce réduit où elle a instruit l'ignorance, apaisé la faim, essuyé les larmes et consolé la douleur, et peut-être conjuré le désespoir et la mort; que se passe-t-il dans le foyer visité par ce repentir devenu réparateur? Ah! ce qui s'y passe, est-ce que vous ne le devinez pas? Le père, la mère, les enfants, émus de joie et de reconnaissance, lèvent leurs regards vers le ciel, et appelant les bénédictions sur l'héroïne du plaisir devenue l'héroïne de la charité, ils disent du cœur, si ce n'est des lèvres: « O

Providence ! ô bonté divine, bénissez, bénissez du haut du ciel cet ange de consolation que vous nous envoyez sur la terre. Ah ! nous le sentons : sous la figure de cette femme, c'est vous qui nous visitez. Dans son sourire nous avons vu votre sourire ; dans le son de sa voix nous avons cru entendre votre voix ; dans sa charité nous avons reconnu votre libéralité ; dans son amour enfin, nous avons senti le contact de votre amour, de cet amour qui pour nous est descendu du ciel, et laisse dans un bienfait sur chacun de ses pas une trace de son passage.

Ce tableau, croyez-le bien, Messieurs, n'est pas une fiction imaginée pour émouvoir vos cœurs et ajouter à l'effet du discours. Non, c'est une réalité, et non pas une réalité isolée, un phénomène exceptionnel. Quelle grande cité chrétienne n'a pu voir et admirer un phénomène pareil ? et combien de miracles de ce genre se sont accomplis et s'accomplissent encore dans cette capitale !

Enfin, mes Frères, il y a au fond des grands repentirs un miracle de fécondité, qui se produit sous la forme de *l'apostolat*.

Le pécheur repentant éprouve d'ordinaire

un immense besoin de réparer l'offense en propageant autour de lui le culte de l'amour qu'il a outragé.

Ne plus l'offenser, ne lui suffit pas. L'aimer avec une sainte passion, c'est trop peu : il veut le faire aimer des autres, le faire aimer de tous ; et son ambition serait, s'il le pouvait, de le porter en triomphe jusqu'au bout du monde.

De là, dans les néophytes du repentir, cette passion sacrée de la propagation, du zèle, du prosélytisme et de l'apostolat.

Voyez d'ici un homme du monde dont le repentir vient de faire un apôtre. Cet homme, qui avait reçu du ciel les trésors de l'intelligence, du cœur, de l'imagination, de la mémoire, du génie même, a tourné tout cela au triomphe de l'erreur, du mal, de l'impiété. Cet écrivain n'a écrit, cet orateur n'a parlé que pour outrager l'Eglise, Jésus-Christ, Dieu même.

Tout à coup quel changement, quelle transformation ! Hier encore cet homme n'avait de parole que pour insulter Dieu, outrager l'Eglise et tuer les âmes : aujourd'hui il n'a de parole que pour sauver les âmes, défendre l'Eglise et glorifier Dieu ! Homme de la passion,

homme du péché, homme du mal, il ne faisait que de mauvais livres : homme du repentir, homme du bien, il fait de bons livres. Il détruisait, il édifie. Il arrachait, il sème. Il ravageait, il produit. Il donnait la mort, il donne la vie. Pécheur, il avait la fécondité du mal; pénitent, il a la fécondité du bien. Pécheur, il était un danger pour l'Eglise; pénitent, il est un apôtre et peut-être un grand apôtre.

Si vous doutiez de la puissance du repentir pour réaliser un tel prodige, je vous dirais : Voyez d'ici, à travers quinze siècles, ce jeune homme que j'aperçois sous un arbre portant sur son beau visage un nuage de tristesse. De vastes soupirs soulèvent sa poitrine; il pleure, il pleure encore; et de ses yeux (comme il l'a raconté lui-même) jaillissent comme des fleuves de larmes, et je l'entends qui redit en gémissant, mais non sans quelque douceur, la parole de son repentir : « Seigneur, ne vous souvenez pas des iniquités de mon passé. *Ne meminervis iniquitatum nostrarum antiquarum.* »

Fils de Monique, je vous salue; les larmes de votre mère sont tombées sur votre cœur et ses sacrifices ont ému le cœur de Dieu. A votre tour vous avez pleuré : heureuses et fécondes larmes

dont la rosée fera germer et fructifier tant de moissons de bien.

Augustin, le ciel vous contemple, l'Eglise vous regarde, et Jésus-Christ vous attend. Levez-vous et allez à votre destinée. De la vie stérile de vos passions passez à la vie féconde de vos réparations. Vous n'étiez qu'un grand professeur cherchant la gloire du monde : vous avez pleuré ; allez, vous serez un Père de l'Eglise cherchant la gloire de Dieu. Vous n'aviez que la fécondité de votre parole et de votre génie : vous avez pleuré, allez, vous aurez la fécondité de votre repentir et de votre amour. Vous n'étiez qu'un homme grand même parmi les grands hommes : vous avez pleuré ; allez, vous serez un apôtre grand même parmi les plus grands apôtres ! Votre repentir fera ce miracle : foyer vivant de lumière et de chaleur, vous rayonnerez par votre cœur et par votre génie dans la catholicité tout entière ; et vous attesterez par le double prodige de vos réparations et de vos prédications, de votre pénitence et de votre apostolat, ce que peut faire, pour la fécondité d'une vie, la puissance du repentir.

Messieurs, vous venez de voir dans le repentir un principe d'élévation et de *sublimité*, un

principe de puissance et de *fécondité* : il me reste à vous le montrer principe de joie et de *félicité*.

III

Heureux, mes Frères, celui qui a versé, une fois au moins dans sa vie, des larmes de repentir; celui-là a compris qu'il peut y avoir du bonheur à pleurer; et il sait ce que veut dire ce mot divin de l'Évangile : Heureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés, *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur*. Ce coupable qui pleure, ce pécheur qui se frappe la poitrine, a de ce doux mystère une révélation intime qui lui parle mieux que tout discours.

Je pourrais sur ce point évoquer les témoignages de tous les pénitents les plus fameux. Écoutons ici encore ce pénitent, illustre entre tous, dont nous venons de parler.

Augustin s'est levé tout inondé de ses larmes; il a consommé par une conversion complète le mystère de son repentir. Il s'est arraché à tout ce qui l'avait charmé, séduit, fas-

ciné. Et je le vois qui pleure encore; mais cette fois ce n'est plus de tristesse, mais de joie; ses soupirs sont les cris spontanés d'une félicité qu'il ne peut plus contenir au-dedans de lui-même, et qui a besoin de s'épancher au dehors, et même devant tout l'univers. Écoutez le cri de son cœur :

« O mon Dieu, que ma langue, que mon
« cœur, que mon âme, que toutes mes puissances
« tressaillent de bonheur et vous disent
« d'une voix unanime : Seigneur qui est semblable à vous? Oh! mon Dieu, aurais-je
« jamais pensé qu'il fût si doux de se priver pour
« vous des fausses douceurs? Ces suavités que
« je craignais tant de perdre, oh! comme je me
« sens heureux de les avoir perdues!

« Ah! ces joies menteuses, vous les avez chassées de mon cœur; et, à leur place, vous-même y êtes entré; vous, plus brillant que toute lumière, *omni luce lucidior*; vous, plus doux que toute volupté, *omni voluptate dulcior*; vous, mystère vivant de mon bonheur, et plus intime à moi-même que mes plus intimes secrets, *omni secreto interior*. »

Qui oserait révoquer en doute cette franche et loyale attestation du grand et illustre pénitent?

Eh bien ! depuis Augustin , partout, dans le christianisme, le cœur humain a rendu et rend encore un témoignage pareil. Ecoutez l'aveu récent d'une âme qui avait connu ce mystère, aveu dont je vous garantis la vérité et la sincérité : « J'éprouvais un indicible sentiment de « bonheur à sentir ainsi se briser tout mon « cœur. Oui, dites-le bien à toutes les âmes; j'en « parle par expérience : il y a plus de bonheur « à briser son cœur par le repentir, qu'à le satisfaire par les passions. »

Tel est le fait : dans l'aveu de cette âme, vous avez celui de tous les pénitents qui ont trouvé, au fond de leur repentir, cette source d'incomparable consolation et de félicité.

A quoi tient un si doux mystère, je vous prie ? Je demandais tout à l'heure d'où vient au repentir la puissance de ses larmes et la fécondité de sa douleur. Je demande maintenant d'où vient au repentir le bonheur dans les larmes et la consolation dans la douleur. Ah ! je vais vous le dire.

Par la force même des choses, le repentir chasse de l'âme humaine toutes les causes de tristesse que les passions y engendrent tôt où tard. Dieu, en y entrant, y fait revivre tous les

mystères de félicité qu'il apporte avec lui : mystères de paix, de plénitude et de joie; trois mystères qui n'en font qu'un, le mystère de la vraie félicité.

Le premier élément de félicité que le repentir met au cœur du pénitent, c'est le sentiment de la *paix*.

Le cœur livré à l'empire des passions, ressemble à une mer tourmentée par l'orage et qui ne se peut reposer; *Quasi mare fervens quod quiescere non potest*. Ah ! c'est qu'en réalité le cœur est un océan; et, comme les vents et les tempêtes remuent les vagues de la vaste mer, ainsi les passions agitent les cœurs où elles habitent (1).

Quand sur cette mer vivante, tant remuée par les passions, le calme se fera-t-il? Quand, au sein de cette agitation, la paix descendra-t-elle? A l'heure fortunée du repentir, alors que le pécheur, mesurant de son regard la longue chaîne de ses péchés inexpiables, méditera de la briser; alors que, comme pour Augustin, du fond du cœur un violent orage se sera levé, apportant

(1) Voir les *Passions*, 5^e retraite de Notre-Dame, 6^e discours.

avec lui une grande pluie de larmes; *Exorta est ingens procella, ingentem ferens lacrymarum mbrem*. C'est alors que tout à coup le calme revient. Quelque chose d'inconnu descend du ciel sur ce cœur; un souffle de Dieu a passé sur cette mer en tourmente; et une grande et soudaine tranquillité s'est faite; *et facta est tranquillitas magna*.

Le second mystère de félicité que le repentir met au cœur du pénitent, c'est le sentiment de la *plénitude*.

Les passions, en créant l'agitation, font le vide dans l'âme prévaricatrice. Le pécheur, dans la première phase de sa vie égarée, échappe quelquefois à ce sentiment douloureux du vide. Mais quand le charme des passions est tombé, quand la vie se fait austère, l'homme sent, par ses tristesses et ses ennuis, le vide qu'il a creusé en lui; et il pousse du fond de ce vide cette plainte mélancolique qui atteste en lui l'absence de la plénitude : « Vanité des vanités; j'ai vu qu'en mes plaisirs il n'y avait que vanité et affliction de l'esprit. »

Eh bien! mes Frères, il y a une heure où le prévaricateur sent tout à coup la plénitude re

venir dans son âme creusée par les passions : c'est l'heure mystérieuse où ce vide semble se faire plus large et plus profond. Oui, c'est à ce moment solennel où une âme, en s'arrachant à tout ce qui l'avait jusque-là séduite, semble faire autour d'elle un vaste désert et en elle un vide immense : ah ! c'est alors que tout à coup la plénitude revient et s'accroît de plus en plus, pareille à la marée montante, qui pousse devant elle son flot envahisseur pour inonder le rivage. Alors, en effet, l'âme est inondée, le cœur déborde; et je crois entendre cet heureux pénitent, du sein de cette plénitude béatifique, crier à Dieu, comme François-Xavier : « Assez, Seigneur, assez; *satis est*, « *Domine, satis est*; ou dilatez mon âme et mon « cœur; ou arrêtez ces torrents qu'ils ne peuvent contenir. »

Le troisième élément de félicité que produit le repentir, c'est cette chose intime, délicate et la plus béatifique de toutes, et qui nous fait le mieux sur la terre pressentir le bonheur du ciel, la *joie*.

Oui, voilà ce qui, dans un cœur que le repentir a touché, achève ici-bas le mystère du bonheur.

Dieu y revient, ramené par l'amour, et ramène avec lui ce qu'il porte en lui, ce qu'il est lui-même, la joie.

Cette joie sainte et pure, Dieu la fait déborder en se versant comme un fleuve à travers la cité intérieure de notre âme, *fluminis impetus lætificat civitatem Dei*; et il dit en s'y précipitant : « Entrez, entrez dans la joie de votre Seigneur, *Intra in gaudium Domini tui.* » Il chasse de cette âme le flot de toutes les amertumes amassées par la vie des passions, et notamment celles qu'elles y versent dans la dernière phase de leur vie, le *dégoût*; le dégoût, c'est-à-dire, dans le cœur qui abuse de la jouissance, l'impuissance même de jouir.

Quand le pécheur en est arrivé là, quand tous ses plaisirs du passé ne lui apparaissent plus que comme les restes d'un festin de la veille, flétris et affadis tout ensemble, pour le faire renaître au bonheur, en le ressuscitant à la joie, il n'y a plus qu'une chose, les larmes du repentir.

Le pécheur a joui, et il est dégoûté de tout, même du plaisir; et pour lui c'est la joie qui finit.

Le pénitent a pleuré; il a renoncé à tout, et

surtout au plaisir, et pour lui c'est la joie qui commence.

L'un, après avoir essayé de tout, soupire, se désespère peut-être, et croit sentir la terre se dérober sous ses pieds. L'autre, après s'être sevré de tout, tressaille, et déjà semble voir comme un ciel qui s'ouvre sur sa tête.

L'un penche son front comme pour plonger dans le néant; l'autre élève son front, comme pour plonger dans l'infini.

L'un, enfin, murmure dans son cœur où déborde l'amertume : Voici que je me sens mourir comme en un abîme de tristesse, *Ecce pereo tristitia magna.*

L'autre dit dans son cœur où déborde la joie : O Dieu, vous avez touché mon cœur; sous le coup de votre amour, vous en avez fait jaillir des larmes; et voici qu'au sein même de ces larmes je sens renaître et surabonder une joie que je n'ai jamais connue au sein de mes plaisirs, et je trouve dans cette joie un avant-goût du bonheur que vous me réservez dans le ciel, après m'en avoir donné le pressentiment sur la terre.

Ah ! sans doute, sous ce coup de Dieu, qui a remué toutes les profondeurs de son âme, le pé-

nitent ne sait assez s'abaisser et se prosterner, ni assez gémir et pleurer.

Mais, s'il s'abaisse et se prosterne, c'est, comme Madeleine et avec Madeleine, pour mieux embrasser avec amour les pieds de Jésus-Christ. S'il gémit et s'il pleure, c'est pour mieux porter à ces pieds qu'il embrasse, avec le témoignage de son repentir et de son amour, le témoignage de son incomparable joie et de son ineffable félicité.

J'ai nommé Madeleine; saluons ici en passant cette grande et illustre figure du repentir.

La physionomie de la grande pécheresse devenue la grande pénitente, a pour nous un intérêt si vraiment exceptionnel; sa confession et son repentir, son amour et ses larmes, sa prostration et ses réparations aux pieds de Jésus-Christ offrent des caractères si particulièrement émouvants et édifiants tout ensemble, que j'ai cru utile et intéressant pour tous, de consacrer un discours tout entier à la confession et au repentir de Madeleine. Nous y contemplerons le modèle le plus achevé de tout vrai repentir et de toute confession vraiment salutaire.

En attendant ce discours final, auquel j'ose

vous convier tous, laissez-moi, Messieurs, résumer en quelques mots la substance et vous dire en finissant la conclusion pratique de celui que vous venez d'entendre.

CONCLUSION

Nous avons montré dans ce discours ce qui nous explique le plus la grande attraction que le confessionnal exerce au sein des générations chrétiennes : le *repentir*, et notamment la dignité, la fécondité et la félicité qu'il donne à l'âme où il se produit.

Qui parmi vous, Messieurs, se sentant coupable et plus ou moins chargé du fardeau de ses prévarications, n'éprouvera le besoin de sentir, en se confessant, se réaliser en lui quelque chose des phénomènes que je viens de vous signaler dans le repentir : la dignité par la réhabilitation, la fécondité par la réparation, la félicité par la joie et la consolation ?

Ah ! sans doute, parmi ceux qui m'entendent, il en est qui ont besoin de se re-

pentir. (Et comment n'y en aurait-il pas dans un si vaste auditoire?) Oui, il me semble que l'ange qui veille sur vos âmes et plane au-dessus de vous, me le dit et m'en donne la certitude : il y en ici qui, en m'entendant parler de la dignité, de la fécondité et de la félicité du repentir, gémissaient tout bas de la dégradation, de la stérilité et du malheur de leur vie prévaricatrice. A ceux-là j'éprouve le besoin de dire, en finissant : Pourquoi plus longtemps vous attrister, vous désoler, vous décourager? Etes-vous plus coupables que St Pierre? plus coupables qu'Augustin? plus coupables que Madeleine?

Que ces grands exemples vous instruisent, vous consolent, et surtout vous encouragent à les imiter. Oui, plus ou moins imitateurs de leur vie prévaricatrice, soyez les imitateurs de leur vie repentante.

Si vous gémissiez sur les abaissements et les dégradations où vous ont précipité vos passions, regardez St Pierre, par son apostasie précipité si bas et par son repentir relevé si haut; Pierre l'apostat, investi de la plus haute dignité qu'il y ait sur la terre.

Si vous gémissiez sur la stérilité de vos jours

perdus dans les plaisirs et les jouissances égoïstes, regardez Augustin, qui, lui aussi livré à d'égoïstes passions, a perdu les plus belles années de sa vie; Augustin, qui, après avoir pleuré et s'être fait par son repentir une vie toute nouvelle, de grand pécheur qu'il était, est devenu un saint, un apôtre et un Père de l'Eglise.

Si, enfin, vous gémissiez surtout sur les tristesses, les ennuis et les dégoûts de votre vie passionnée, regardez Madeleine, la grande pécheresse; regardez-la pleurant avec amour et repentir sur les pieds de Jésus-Christ, et retrouvant dans ses larmes la meilleure de ses joies et la plus grande félicité qu'elle ait jamais connue sur la terre, en attendant l'éternelle félicité du ciel.

Ces exemples célèbres qui en résument tant d'autres, ces grandes figures, qui sont comme les trois grandes personnifications des trois vérités développées dans ce discours, vous disent assez comment, vous aussi, vous pouvez rendre votre vie grande, féconde et heureuse, de dégradée, de stérile et de triste qu'elle était.

Et puissiez-vous, après avoir imité sur la

terre ces illustres exemples, voir un jour dans le ciel comment votre repentir, par les abaissements du temps, aura préparé votre gloire et votre élévation de l'éternité; comment, par sa fécondité et les bienfaits du temps, il aura multiplié pour vous les richesses de l'éternité; comment, de ses douleurs et de ses larmes du temps, il aura fait sortir vos joies et votre bonheur de l'éternité.

Puissiez-vous, avec tous les pécheurs dont la confession et le repentir auront fait des saints et des bienheureux, chanter l'éternel hosanna des divines miséricordes.

CONFESSION ET REPENTIR DE MADELEINE

*Et ecce mulier, quæ erat
in civitate peccatrix., lacry-
mis cœpit rigare pedes ejus,
et capillis capitis sui tergebat.*

Une femme connue dans la
cité comme pécheresse, arro-
sa de ses larmes les pieds de
Jésus, et les essuyait avec ses
cheveux.

Saint Luc, vii. 37.

Messieurs,

Après vous avoir montré, sous ses principaux aspects, autant du moins que le temps nous l'a permis, les mystères de la confession, et après avoir notamment signalé, d'un côté, les causes des répulsions qu'elle inspire, et, de l'autre, les causes de l'attraction qu'elle exerce au sein de l'humanité chrétienne, nous avons exposé hier séparément ce qu'il y a dans ce mystère de plus décisif, de plus profond, de plus vraiment

consolant et de plus saintement émouvant, le *repentir* : phénomène à nul autre pareil, qui a pour le pénitent lui-même, et pour tout ce qui le touche de près ou de loin, les conséquences de la plus haute portée et les résultats les plus salutaires.

Nous avons vu spécialement comment le repentir relève la vie et lui rend la dignité par les plus sublimes réhabilitations. Nous avons vu ensuite comment il rend la vie féconde de stérile qu'elle était, en lui inspirant le besoin des plus bienfaisantes réparations. Nous avons vu, enfin, comment il rend la vie heureuse, de triste et malheureuse qu'elle était, en chassant de l'âme les trois principales causes du malheur, l'agitation, le vide et le dégoût, et en y ramenant la paix, la plénitude et la joie.

Bref, relèvement et dignité de la vie; puissance et fécondité de la vie; joie et félicité de la vie : tels sont les trois effets qui, d'ordinaire, se produisent dans les grands pécheurs transformés par leur repentir. Pour rendre ces transformations plus sensibles, nous en avons montré les personnifications les plus illustres : Saint Pierre personnifiant surtout l'élévation et la dignité, saint Augustin personni-

fiant surtout la puissance et la fécondité, sainte Madeleine personnifiant surtout la joie et la félicité.

Madeleine ! C'est cette dernière figure du repentir que je désire, avant de clore ces exercices, vous montrer de plus près avec sa physionomie plus complète : ce sera comme le couronnement de ce sujet.

Parmi toutes les grandes figures de la sainteté que l'Eglise offre à notre vénération et propose à notre imitation, une des plus religieusement sympathiques, c'est sans contredit celle de cette célèbre pécheresse devenue une illustre sainte, et à ce titre placée sur nos autels. Quel spectacle plus instructif, plus attendrissant et plus salubre que celui de Madeleine ?

Quelle lumière et quel enseignement dans cette transfiguration de la grande pécheresse !

Quelle source de pieux attendrissement dans sa prostration et dans ses larmes ! Et quelle impulsion à la conversion dans cette incomparable conversion !

Cette figure, quand on la regarde, s'illumine de tant de rayons que c'est un embarras pour le prédicateur d'en condenser, dans le dis-

cours, tous les suaves et magnifiques reflets.

Aussi vais-je me contenter de détacher de l'auréole que l'Eglise a mise à son front un seul rayon, celui qui éclaire notre sujet et est le plus propre à nous inspirer, avec une religieuse émotion, les plus généreuses résolutions.

Si Madeleine nous apparaît comme une des plus intéressantes figures de la sainteté que nous puissions contempler dans la magnifique galerie des saints, il y a une chose qui est en elle plus particulièrement intéressante, et qui a été le principe et le point de départ de sa prodigieuse sainteté: cette chose, pour nous tout à la fois si illuminative, si émouvante et si encourageante, c'est précisément son *repentir*; et notamment le repentir sortant, comme de sa divine source, de l'amour de Jésus-Christ.

Voilà pourquoi je veux, avant de finir, attirer surtout votre religieuse et sympathique attention sur cette grande et suave figure, en vous la montrant dans la lumière qui rejaillit sur elle de son repentir: repentir, par lui-même et surtout par la circonstance où il se produit, le plus prodigieux et le plus vraiment exceptionnel.

Je me propose de signaler dans Madeleine pénitente l'origine, les caractères, les besoins, le bonheur du repentir, et les résultats que sa conversion a produits dans l'humanité.

I

Ce qu'il faut considérer d'abord en toutes choses, c'est le point de départ, c'est le principe, la source, l'origine.

Quand on voit passer devant soi le cours d'un fleuve fécondant les régions qu'il traverse, on est curieux de rechercher de quelles sources jaillit ce fleuve qui épanche sous nos yeux ses eaux limpides et salutaires : ainsi, en voyant ces deux ruisseaux de larmes qui tombent des yeux de Madeleine sur les pieds du Sauveur, nous sommes curieux de savoir de quelle source ont jailli ces larmes qui devaient être si fécondes.

Or, sur ce point, il ne peut y avoir l'ombre d'un doute : le principe du repentir dans Madeleine, la source de ses larmes, ce fut dans son cœur l'amour de Jésus-Christ.

Ce qui partout et toujours a ouvert les cœurs des pénitents aux grands repentirs, et en a fait jaillir des larmes plus ou moins abondantes, c'est l'amour, l'amour du bien-aimé offensé par leurs prévarications. Si l'enfant prodigue a pleuré sur le cœur de son père par lui délaissé, c'est que cet enfant, au sein même de ses débauches, avait gardé encore, au fond de son cœur, un reste d'amour filial; si St Pierre, après le crime de sa triple apostasie, sentit si promptement le repentir envahir son cœur, et des larmes amères s'échapper de ses yeux, c'est que le regard de Jésus, en tombant sur lui, avait réveillé dans son cœur cet amour que la peur y avait un moment comme endormi. Et n'avez-vous pas remarqué comment St Augustin, en nous retraçant lui-même le drame si émouvant de sa conversion, laisse échapper tout à la fois le cri de son repentir et le cri de son amour?

Il en fut toujours ainsi des grands et profonds repentirs; l'amour y apparaît comme la source universelle des larmes versées par les pécheurs repentants; et s'il était possible de réunir, comme en un même fleuve, tous ces ruisseaux de larmes sortis de tant de cœurs depuis bientôt deux mille

ans, il serait facile de montrer comment ces larmes, venant de tant de courants si divers, ont cependant une source qui leur est commune, à savoir, l'amour ; l'amour pleurant les outrages faits à l'offensé.

Or, ce qui est vrai de tous les repentirs, l'est très particulièrement du repentir de Madeleine. Comment expliquer autrement que par l'impulsion du divin amour l'acte insolite, étonnant, humainement inexplicable, que la grande pécheresse accomplit, en venant trouver Jésus-Christ au milieu d'un festin et en lui donnant, à la stupéfaction de tous, un spectacle en réalité bien fait pour étonner les témoins ?

Que signifiaient, en effet, ces baisers déposés, ces larmes versées sur les pieds de Jésus ? Que signifiaient surtout ces parfums précieux répandus sur sa divine personne, si ce n'est l'incomparable amour que le divin Maître lui avait mis au cœur ? Simon le pharisien, qui ne savait rien de cet amour surnaturel, se scandalisa et dit tout bas : « Si cet homme était un prophète, il saurait quelle est cette femme qui le touche. »

Jésus, répondant au murmure de son hôte, lui dit : « Simon, regardez cette femme ; voyez

« ce qu'elle a fait. Je suis entré dans votre
 « maison, et vous ne m'avez pas donné de l'eau
 « pour me laver les pieds ; cette femme a arrosé
 « mes pieds de ses larmes, et elle les a essuyés
 « de ses cheveux. Vous ne m'avez pas donné
 « de baiser, cette femme n'a pas cessé de
 « me baiser les pieds. Vous n'avez pas ré-
 « pandu de l'huile sur ma tête ; cette femme a
 « oint mes pieds de ses meilleurs parfums. Voi-
 « là pourquoi je vous dis : il lui a été beaucoup
 « pardonné, parce qu'elle a beaucoup aimé ! »

Cet amour, qui fut dans Madeleine le principe générateur de son repentir, s'accrut prodigieusement en elle par ce repentir lui-même. Le pardon, en descendant dans son cœur du cœur de Jésus-Christ, y développa de plus en plus l'amour de celui de qui elle l'avait reçu. Et cet amour, à partir de cette heure fortunée, où il avait fait aux pieds de Jésus-Christ sa première explosion, se produisit depuis, selon les lieux et les circonstances, d'une manière si saisissante qu'il a fait de Madeleine, après la très sainte Vierge, le type le plus achevé et le plus attractif de l'amour de Jésus-Christ.

Regardez-la, en effet, dans les diverses situations où l'histoire nous la montre.

A Béthanie, c'est bien Marie, celle-là même dont les larmes ont arrosé les pieds du Sauveur, qui se tient près de lui, pour le mieux voir et l'entendre parler. Tandis que Marthe seule s'occupe de toutes choses dans la maison, elle est là, à cette place que Jésus proclame la meilleure, dans l'attitude de l'amour qui contemple.

Et parmi les saintes femmes qui suivent Jésus dans ses courses à travers les cités et les campagnes, quelle est cette Marie Madeleine que l'Evangile nous montre au milieu d'elles, comme elles et avec elles mettant ce qu'elle possède au service du divin Maître, si ce n'est notre illustre convertie donnant au divin bien-aimé le témoignage de l'amour qui sert et se dévoue?

Puis, lorsqu'au bout de sa carrière Notre-Seigneur, au sommet du calvaire, consomme son sacrifice réparateur, quelle est encore cette Marie-Madeleine que j'aperçois avec la Mère de Dieu au pied de la croix, contemplant d'aussi près que possible les souffrances de Jésus crucifié? N'est-ce pas encore notre grande pécheresse, qui donne au bien-aimé souffrant le témoignage d'un amour qui compatit et souffre avec lui?

A l'aurore de la résurrection, voyez-vous cette femme qui est là, près de la tombe où l'on a déposé Jésus, jetant un regard saintement curieux et inquiet dans le sépulcre vide? Quel n'est pas son bonheur lorsqu'elle entend la voix qui l'appelle de son nom : *Marie*!

L'exemple de Madeleine vous apprend, Messieurs, à chercher dans l'amour de Jésus-Christ la source divine du repentir. Si, au moment de venir au saint tribunal de la pénitence, Dieu ne vous donne pas d'y apporter, comme Madeleine aux pieds du Sauveur, cette plénitude, cette perfection d'amour qui a la puissance de régénérer et de justifier; demandez-lui au moins d'y pouvoir apporter le commencement d'amour qui, avec la grâce de l'absolution, suffit pour compléter l'œuvre de votre régénération.

Après avoir signalé dans le divin amour la source d'où est sorti le repentir de Madeleine, voyons rapidement les principaux caractères qui le distinguent, et les dispositions que nous devons apporter au tribunal du pardon ou de la confession.

II

Le premier caractère que je vous signale dans le repentir de Madeleine, et que le pécheur repentant doit apporter au tribunal de la confession, c'est ce que l'on appelle le *surnaturel*, la vue du surnaturel, l'impulsion du surnaturel, la recherche du surnaturel ou du divin.

Madeleine demande où est Jésus. N'importe où il se trouvera, elle ira le chercher. On lui dit : Jésus est chez Simon le pharisien. C'est assez; elle n'en demande pas davantage, et sans tarder elle vient le trouver au milieu du festin. Là sont rangés beaucoup de convives; elle ne tient compte d'aucun : c'est Jésus seul qu'elle cherche, et passant, pour ainsi dire, sans les voir, sous les regards de tous, elle va droit à lui.

Tel, Messieurs, doit être votre repentir; il doit être surnaturel à la fois dans son point de départ et dans son objectif, être inspiré par Jésus-Christ et chercher Jésus-Christ. Là est la règle et la garantie de toute bonne confession : **au confessionnal cherchez Jésus-Christ, lui et**

non pas un autre; vous devez le voir lui-même dans le prêtre qui le représente, et vous dire : je vais trouver Jésus-Christ, je vais me confesser à Jésus-Christ, je vais, si Dieu m'en fait la grâce, comme Madeleine, pleurer aux pieds de Jésus-Christ.

Dieu, pour faciliter les actes de la confession, souvent difficiles à la nature, a placé au confessionnal, avec une autorité divine, une sympathie et une paternité humaine. Si nous voyons un homme, c'est un homme revêtu de l'autorité de Jésus-Christ, et couvert des reflets de sa divine lumière; en sorte que, même en allant à l'homme, c'est encore à Dieu que vous allez, et qu'en cherchant au confessionnal le ministre de Jésus-Christ, comme Madeleine, c'est toujours Jésus-Christ que vous cherchez.

Le second caractère du repentir et de la confession de Madeleine, ce fut sa liberté et son indépendance : liberté et indépendance qu'elle puisait aux deux sources divines de sa foi et de son amour. C'est par cette foi et cet amour qu'elle se sentait affranchie de toute servitude et élevée, comme sur deux ailes, au-dessus de toutes les craintes humaines.

Elle sait que Jésus est environné de scribes et

de pharisiens intolérants et prompts à se scandaliser. Osera-t-elle aller le trouver au milieu d'un tel entourage, au risque d'exciter les murmures et de provoquer des anathèmes? Que vont penser ces pharisiens? Que vont-ils dire? Que vont-ils faire?..... Elle pouvait humainement se poser ces questions et concevoir ces craintes. Mais son amour est plus fort que tout; et au milieu de tout ce qui pouvait l'asservir, il la rend parfaitement libre, et devant tout ce qui pouvait l'effrayer, il la rend courageuse et intrépide. Elle ira quand même; elle passera, sans en être émue, sous tous ces regards scandalisés : elle passera à travers tous les murmures et, s'il le faut, même à travers les injures et les imprécations!

Ainsi doit faire un repentir sincère. Le vrai pénitent qui veut se réconcilier avec Dieu, va droit au confessionnal, sans regarder ni à droite ni à gauche ceux qui le voient passer. Il ne se dit pas, comme le peureux en qui l'amour n'est pas assez fort pour triompher de la crainte : qu'en pensera-t-on? qu'en dira-t-on?

Que lui fait, à lui qui aime, ce que le monde peut penser ou dire? Dans sa généreuse indé-

pendance et dans la plénitude de sa liberté, il ne se croit pas même enchaîné à tel ou tel confesseur. Il sait qu'il est, dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel, des maladies qui demandent plus que des remèdes ordinaires ; il va donc sans hésiter au médecin extraordinaire, à celui qui lui inspire plus de confiance, à celui à qui il révélera son mal avec une plus entière liberté, à celui enfin de qui il attend une plus complète guérison.

Ah ! Messieurs, j'entends qu'on parle beaucoup aujourd'hui de liberté et d'indépendance, de liberté de conscience surtout. Eh bien ! le plus fort boulevard de la vraie indépendance, et le suprême refuge de la liberté de conscience, le voilà : c'est le confessionnal. Fût-on partout ailleurs plus ou moins esclave, là, sous le regard de Dieu et de son prêtre, la conscience doit demeurer souverainement libre et affranchie de toute tyrannie humaine.

Un autre caractère du repentir et de la confession de Madeleine, que tout pécheur doit, le plus possible, reproduire au confessionnal, c'est la complète *intégrité* : intégrité qui consiste à dire, sans aucune réserve, toutes ses fautes. C'est ce qui apparaît dans Madeleine

avec un merveilleux éclat. Madeleine, il est vrai, n'apporte pas aux pieds du Sauveur, dans des paroles articulées, l'énumération et le récit détaillé de ses prévarications. Elle demeure muette et sans paroles en face du divin Maître. Et que pouvait-elle lui dire, à *lui* qui savait tout le mystère de sa vie prévaricatrice? Ce mystère, il ne le savait pas seulement comme homme par le bruit et le scandale public qui avait retenti dans toute la cité; il le savait comme Dieu, par *l'omniscience* qui appartient à la divinité. Elle n'avait donc rien à lui apprendre. Voilà pourquoi elle se tient silencieuse aux pieds de son bien-aimé Maître. Mais son silence même parlait mieux que toute parole; et, à vrai dire, ce silence, dans cette prostration et dans une telle situation, accusait *tout*. Muette, elle disait assez : Me voici; je suis la grande pécheresse dont le nom fut le scandale de la cité. Mais, ô mon divin Maître, votre amour a blessé mon cœur; et parce que je sais que vous êtes tout à la fois l'amour et la bonté, la miséricorde et la puissance, je viens près de vous implorer mon pardon. Ah! la multitude et la grandeur de mes iniquités, je n'ai pas besoin de vous les révéler par des

paroles. Dans mon silence je parle à celui qui sait tout. Combien je suis coupable, vous le savez, ô mon Maître; et, pour effacer la multitude et l'énormité de mes péchés, ce n'est pas trop de l'infinité de votre miséricorde et de votre puissance. Oh! pardonnez, pardonnez à la pécheresse! Les baisers dont je couvre vos pieds sacrés et les larmes dont je les arrose, vous disent assez combien je me repens d'avoir en péchant contristé votre amour.

Voilà ce que disait le silence de Madeleine aux pieds de Jésus-Christ : c'était une confession, une confession silencieuse, mais qui réalisait dans son silence la pleine intégrité par la plénitude de la sincérité.

La sincérité! oui, voilà bien ce qu'exige comme condition la vraie et pleine intégrité. Comment tout dire et tout avouer dans la confession, si l'on n'y est parfaitement sincère? Et qu'est-ce qui peut empêcher cette plénitude de l'intégrité, si ce n'est l'absence de la complète sincérité?

Ah! la sincérité, la sincérité pleine, c'est le signe authentique de tous les vrais repentirs. Quand on se repent tout à fait, comme il en coûte peu d'être sincère! Avec quelle sponta-

néité la conscience laisse échapper tous ses secrets ! C'est cette sincérité qui offre au prêtre confident des aveux la garantie certaine de la contrition, condition essentielle du sacrement. Rien ne rassure le confesseur sur la délicate question du repentir et de la contrition, comme cette ouverture pleine et lumineuse qui laisse voir toutes les profondeurs d'une âme, et déroule sans réserve et sans restriction aux regards du prêtre tous les replis d'une conscience. Au contraire, rien ne rend plus douteuse et plus problématique, au saint tribunal, la contrition du pénitent qu'une sincérité équivoque qui met des réserves et des limites aux aveux.

Certes, ce n'est pas sur cette confession et cette contrition de Madeleine que pouvait planer le doute de la sincérité. Cette contrition se manifestait par des signes qui ne laissaient aucune place à l'équivoque et à l'incertitude. Chacun pouvait et devait se dire : Cette femme superbe s'abaisse et s'humilie ; cette femme sensuelle sanglote et pleure ; elle arrose de ses larmes les pieds de Jésus ; donc elle se repent des crimes qu'elle a commis, des scandales qu'elle a donnés, et à travers sa douleur éclate sa sincérité.

Voilà, Messieurs, ce que vous devez apporter, vous aussi, au tribunal de la miséricorde, une pleine sincérité. Ah! quand vous venez librement et spontanément au lieu sacré des aveux et des confidences, pourquoi y venez-vous, si ce n'est pour y vider votre âme tout entière, en la versant, sans réserve, dans la conscience du prêtre? Que pourriez-vous gagner à vos réticences, si ce n'est de remporter du confessionnal une consolation de moins, et peut-être une prévarication de plus? Se voiler, en effet, ou dissimuler ses fautes au tribunal des aveux, ce n'est pas seulement une contradiction, c'est une prévarication.

Mais c'est assez vous montrer les caractères du repentir de Madeleine et de tous les vrais repentirs. Comme ce repentir a des caractères authentiques que le distinguent et le font reconnaître, il a des besoins généreux qui le font agir et en expliquent, avec les phénomènes attendrissants, les sublimes ambitions.

III

Quels sont les besoins de tout vrai repentir ? Pour répondre à cette question, il me suffit de vous dire : Voyez de quelle manière et par quelles manifestations ils se produisent et éclatent dans la conversion de Madeleine.

Le premier besoin qu'éprouve son repentir, c'est le besoin de *s'humilier* ; et ce besoin, c'est celui que ressent tout vrai pénitent. Tout homme coupable qui se repent et invoque son pardon, prend l'attitude de l'humiliation ; il s'incline, il s'abaisse, il se prosterne.

Voilà bien ce que fait Madeleine, en entrant dans la salle du festin où elle cherche Jésus-Christ. La femme qui, au temps de ses prévarications publiques, marchait le front haut et les yeux élevés, comme une personnification de la vanité et de l'orgueil, la voilà qui s'abaisse et se tient un peu en arrière, auprès des pieds de Jésus-Christ, *stans retro secus pedes ejus* n'osant pas même, pour implorer son pardon regarder son visage : quel spectacle ! La femme superbe, la grande dame de la Jérusalem anti-

que, célèbre par l'étalage de son luxe et de ses atours, la voilà telle que son repentir l'a faite; la voilà, sous les regards de tous, volontairement abaissée, prosternée, humiliée, et ambitieuse, si elle l'avait pu, de s'abaisser et de s'humilier encore plus et même jusqu'au néant.

Or, remarquez-le bien, rien ne l'obligeait humainement à prendre cette attitude; en la prenant elle obéissait à un impérieux besoin, au besoin du repentir et de l'amour qui la précipitait aux pieds du divin offensé et du Maître bien-aimé.

Que Dieu vous donne, Messieurs, de puiser, vous aussi, dans votre repentir le besoin généreux de cet abaissement sublime. Le confessionnal est le lieu des abaissements volontaires. C'est par ces abaissements, comme nous l'avons dit hier, que le pénitent se relève.

Oh! ce généreux et noble besoin de s'abaisser sous l'inspiration d'un profond repentir, combien de fois, dans mon saint ministère, je l'ai constaté avec une admiration et une édification grande comme cette humiliation elle-même; et avec quelle joie sacerdotale je relevais dans mon âme le pécheur qui ne songeait qu'à s'humilier à mes pieds.

Un jour, une âme dont j'avais reçu toutes les confidences et connu tous les secrets, revenait de nouveau au saint tribunal : et là, non contente d'accuser les quelques fautes commises depuis sa dernière absolution, elle insistait pour revenir sur un triste passé déjà accusé et pardonné. En vain je lui redisais : Mais c'est assez; je sais tout déjà, et tout devant Dieu est réglé. Ah ! je vous en prie, me répondait l'âme pénitente, laissez-moi m'humilier encore devant vous. On me croit ce que je ne suis pas, une sainte. Vous savez maintenant, *vous*, ce qui en est; et puisque je ne puis pas me confesser et m'humilier devant le monde, qu'il me soit permis de m'humilier au moins devant un homme.

Tel apparaî-t, Messieurs, dans tous les grands repentirs, le premier besoin : s'abaisser, s'humilier devant Dieu et son prêtre.

Le second besoin qui éclate dans le repentir de Madeleine, c'est le besoin de *pleurer*.

Ce coup profond du repentir, en frappant au plus intime de ce cœur ému de douleur et d'amour, en fait jaillir par ses yeux comme deux torrents de larmes. Ces larmes sont si abondantes qu'elles *baignent*, comme une eau qui s'épanche, les pieds du Sauveur. Ce ne sont pas

seulement des larmes qui mouillent ou humectent; ce sont des larmes qui inondent les pieds divins. O saintes et heureuses larmes de Madeleine, qui pourrait bien vous peindre par une parole humaine, par une parole vraiment digne et capable d'exprimer votre mystérieuse et surnaturelle réalité ?

Larmes vraiment spontanées, qu'aucune cause purement naturelle, aucune secousse extérieure n'explique, qui jaillissent du cœur, comme les eaux des fontaines jaillissent de leurs sources.

Larmes les plus belles qu'il soit possible de répandre, qui font subitement disparaître la laideur du péché, et donnent au visage qu'elles inondent une incomparable beauté : beauté qu'on prendrait pour la beauté des anges pleurant sur les iniquités des hommes et les outrages qu'ils font à Dieu.

Larmes les plus douces et les plus béatifiques, qui, semblables à ces pleurs dont parle le poète, laissent, à travers leur voile humide, briller le sourire de la joie.

Larmes les plus salutaires et les plus fécondes, qui, semblables aux rosées et aux pluies qui descendent sur les fleurs et les moissons de

la terre, font germer et croître au fond des âmes les moissons des vertus et les fleurs de la sainteté.

Larmes, enfin, les plus vraiment méritoires devant Dieu, les plus riches pour le ciel et l'éternité; larmes précieuses parmi toutes les larmes, que l'ange du repentir recueille comme en un calice d'or; ou qui, en tombant sur les pieds du Sauveur, s'y transforment en rubis destinés à orner notre couronne immortelle, et font à celui qui les répand, même sur la terre, comme un commencement du ciel !...

O Dieu ! qui nous donnera, à nous qui avons tant péché, qui nous donnera de pleurer de la sorte et de verser de telles larmes?... Ah ! devant ces larmes de Madeleine, aussi douces qu'elles sont belles, fécondes et méritoires, c'est bien le cas de dire avec le divin Maître *Beati qui lugent*, heureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés, *quoniam ipsi consolabuntur* ! Oui, heureux ceux qui, après avoir vainement poursuivi le bonheur dans leurs prévarications, le retrouvent dans les larmes versées sur ces prévarications elles-mêmes !

Mais, messieurs, remarquez-le bien, ce bonheur des larmes, dans le sens propre de ce mot,

n'est pas également octroyé à tous, même parmi les vrais pénitents. Si tous en éprouvent le besoin tous n'en reçoivent pas le don. De même qu'il est de grandes douleurs qui ne pleurent pas, et qui voudraient en pleurant pouvoir trouver la consolation dans leurs propres larmes, ainsi il peut exister de grands repentirs qui, dans le sens matériel de ce mot, ne sachent pas pleurer : repentirs arides mais vrais, ils ont, avec de profondes douleurs et des résolutions généreuses, ces larmes du cœur qui ne mouillent pas les yeux.

Donc, ô pécheur, si, après vos iniquités d'un passé que vous regrettez et que vous détestez sincèrement, il vous semble que vous ne pouvez pleurer ; si votre repentir ne fait pas monter jusqu'à vos yeux des larmes qui l'attestent au dehors ; ne vous en troublez pas ; car Dieu, qui voit tout, regarde plus à votre cœur qu'à vos yeux, et il sait que là, au fond de ce cœur, il y a un repentir qui, même sans verser des larmes, voudrait s'égaliser à la grandeur de vos iniquités, ou plutôt il y découvre ces larmes invisibles dont nous venons de parler : larmes sèches si vous voulez, et qui, pour n'avoir pas la puissance de vous consoler en vous atten

drissant, n'en ont pas moins celle d'effacer vos péchés et de vous consoler en vous réconciliant. Car il est une paix qu'un repentir même sans larmes, mais non pas sans douleur, fait rentrer dans une âme réconciliée avec la divine bonté; c'est ce que nous avons appelé la paix et la joie de l'innocence retrouvée.

Mais, que les larmes montent aux yeux ou restent dans le cœur, il demeure toujours vrai que le besoin de pleurer est le besoin de tout grand repentir.

Avec le besoin de s'humilier et de pleurer, tout profond repentir en éprouve encore un autre : le besoin de *réparer*.

Déjà nous avons vu hier comment tout grand repentir est essentiellement réparateur, comment toute vraie contrition appelle la réparation, et comment ce besoin de réparer l'iniquité devient dans la vie des pénitents le principe de la fécondité.

Mais, nous pouvons bien l'affirmer, ce besoin de réparer ne s'est produit dans aucune vie pénitente d'une manière plus expressive et sous une forme plus saisissante, que dans le repentir et la confession de Madeleine.

Ses larmes versées sur les pieds de son divin

bien-aimé, attestaient déjà, dans la pécheresse, le besoin d'offrir à l'amour offensé de légitimes et nécessaires réparations. Mais ce n'est pas seulement par ses larmes qu'elle laisse éclater son immense besoin de réparer.

La réparation doit se faire surtout par des moyens opposés, le plus directement possible, à ce qui a contribué à la prévarication. Tout ce qui a servi à outrager l'offensé, doit servir à l'apaiser; tout ce qui plus ou moins a blessé l'amour, doit contribuer à en guérir la blessure.

Madeleine le savait et, sans doute, quand son cœur fut, pour la première fois, touché par cet amour, la pécheresse, sous le coup du repentir sorti de cet amour lui-même, a dû se dire : Pour obtenir mon pardon, voici ce que je ferai : Tout ce qui, en moi et en dehors de moi, a été un instrument de prévarication, me sera un instrument de réparation; tous les organes de mes plaisirs et de mes voluptés, je les transformerai en organes de mes souffrances et de mes austérités.

Aussi, voyez ce qu'elle fait pour consommer aux pieds de Jésus l'œuvre de ses nécessaires réparations.

Ces yeux superbes et hardis qui, sans doute, avaient lancé à plus d'un cœur des regards ou plutôt des traits malfaisants, voici qu'elle les remplit de ses larmes et les abaisse humblement devant le divin Maître.

Ces lèvres qui, selon toute apparence, avaient multiplié des baisers coupables et de mortelles caresses, voici qu'elle les emploie à multiplier sur les pieds du divin amour des caresses vivifiantes et des baisers saintement réparateurs.

Tout ce visage, pour mieux séduire si habilement fardé, qui ajoutait à sa beauté naturelle un éclat artificiel, voici qu'elle l'abaisse jusqu'à terre, altéré et plus ou moins défiguré par sa douleur.

Ces cheveux, ces beaux cheveux, si cultivés, si élégants, tels que les artistes se plaisent à nous les peindre, ces cheveux qui avaient été sans doute plus d'une fois un moyen de séduction, elle en fait un moyen d'efficace réparation; elle s'en sert, comme d'une chose vulgaire et vile, pour essuyer sur les pieds de Jésus-Christ les larmes dont elle les arrose.

Tout son corps, enfin, ce corps qui s'étalait avec toutes ses grâces et toutes ses fascinations, elle le prosterne dans l'attitude de la douleur

et de l'humiliation, voulant par là réparer le scandale de ses poses et de ses attitudes plus ou moins provocatrices.

Ainsi, par tout ce qui tient à sa personne, celle qui fut la grande prévaricatrice est devenue la grande réparatrice.

Elle va plus loin encore, et, pour réparer les abus de sa vie, elle prend aussi ce qui est hors d'elle-même, les parfums dont sans doute elle avait abusé pour se parfumer et par là se donner un charme et un attrait de plus ; et, afin de donner autant qu'elle peut à l'amour offensé une plus grande satisfaction, elle choisit, non un parfum vulgaire, mais ce qu'elle peut, en fait d'onguent et de parfum, trouver de plus précieux, pour le répandre sur la personne sacrée du divin Maître. Elle apporta, dit saint Marc, un vase d'albâtre, renfermant un onguent, un nard des plus précieux, et elle le répandit sur la tête du Sauveur, *habens alabastrum unguenti nardi spicati pretiosi* (1).

O pécheurs qui m'écoutez, ici encore voilà votre modèle. Si un grand repentir en ce moment

(1) Marc. XIV. 3.

vous visitez, comme Madeleine, offrez à Dieu des réparations qui soient le plus possible à la mesure de vos prévarications. Prenez, pour épargner, tout ce qui en vous et hors de vous, dans votre personne et dans vos biens, a servi à prévariquer. Oui, que tout ce qui a servi à l'iniquité, serve désormais à la sainteté; que tout ce que vous avez sacrifié à l'égoïsme, devienne à l'avenir la matière des sacrifices offerts au divin amour.

Voyez ce que vous avez fait, vous aussi, de vos yeux, de vos lèvres, de vos mains, de vos sens, de votre corps tout entier. Voyez ce que vous avez fait de votre intelligence, de votre mémoire, de votre imagination, de tous les dons que vous avez reçus de la divine bonté; voyez, enfin, ce que vous avez fait même de vos biens extérieurs, de la fortune, de la richesse. Si de tout cela, comme tant d'autres inspirés par l'égoïsme, vous avez fait un usage prévaricateur; comme Madeleine, sous l'inspiration de votre repentir, vous en ferez un sacrifice, c'est-à-dire, un usage réparateur.

Voilà que j'ai dit les trois grands besoins qui ont éclaté dans le repentir de Madeleine, et qui doivent se produire, plus ou moins, en

tout vrai repentir : besoin de s'humilier, besoin de pleurer, besoin de réparer.

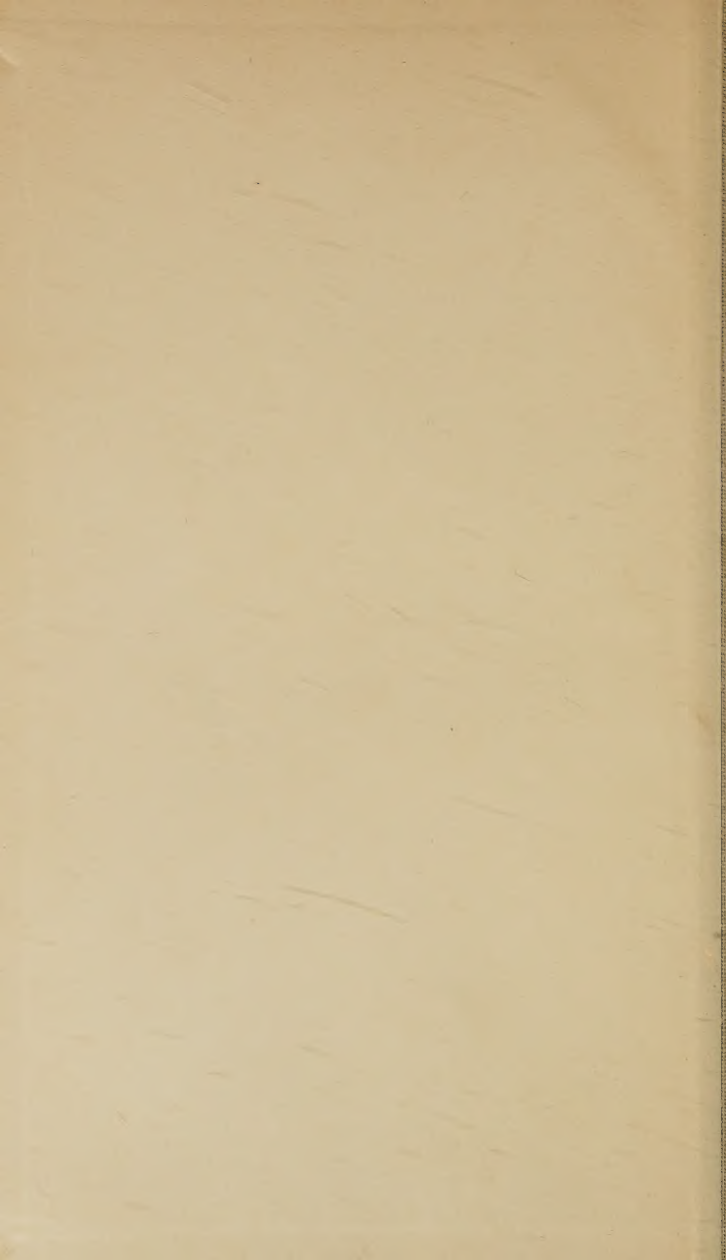
IV

Et maintenant comment vous dire le mystère de félicité qui se cache au fond de ce repentir?

Le bonheur que ressentit Madeleine à l'heure où éclatait son repentir, et au milieu même de ses émouvantes manifestations, le bonheur qu'elle éprouvait à s'humilier, à pleurer, à réparer aux pieds de Jésus-Christ, nous pouvons bien le soupçonner ; mais, comment en comprendre et surtout comment en expliquer le doux mystère?

La première cause de ce bonheur, ce fut, sans contredit, l'assurance du pardon garanti par la parole infaillible de l'auteur même du pardon : « Vos péchés vous sont remis, *Remittuntur tibi peccata.* » Qui dira les ineffables harmonies que cette parole a fait retentir dans l'âme de la pécheresse ?

Vos péchés vous sont remis, c'est-à-dire,



3018

